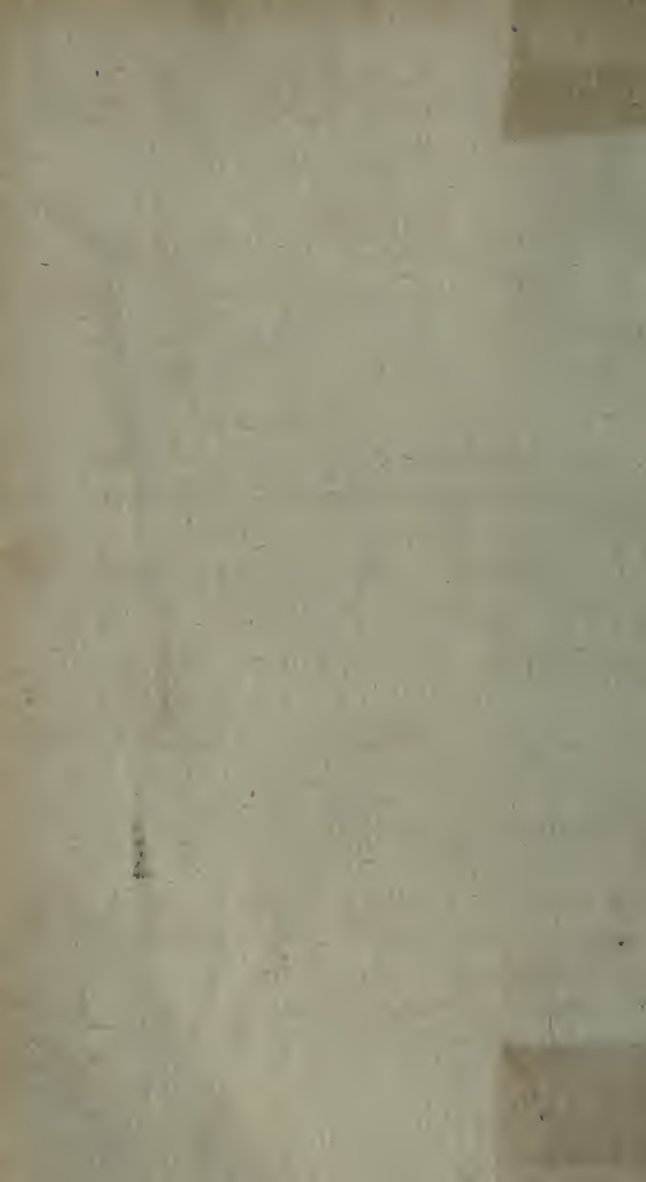




3 1761 06637874 6

3-VI
21





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

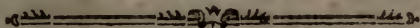
JANVIER, 1778. PREMIER VOLUME:



A PARIS,

AU BUREAU, rue du Four-Saint-Honoré,
près S. Eustache, pour Paris:

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE,
Imprimeur-Libraire de l'Académie Française,
rue S. Severin, pour la Province.



Avec Approbation, & Privilège du Roi.

209687
4.3.27

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1910

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1910

1910

1910

1910

1910

1910

1910

1910



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JANVIER 1778. PREMIER VOLUME.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

*Suite des Romans relatifs à l'Histoire
de France.*

Nous avons prévenu nos Lecteurs qu'aucun
des Rois de la seconde race depuis *Charlemagne*,
n'avoit été le héros d'un Roman Historique ; ainsi

A iij

après avoir rendu compte de tous ceux dans lesquels il est question de cet Empereur , nous devons passer à celui qui est regardé comme le chef de la troisième race , (*Hugues Capet*). Nous n'avons aucun Roman moderne , & imprimé sur ce règne ; mais un manuscrit qui , quoique rempli des plus absurdes mensonges historiques , ne laisse pas d'être intéressant & curieux. L'exemplaire que nous en connoissons est d'une écriture qui ne paroît être que du commencement du quinzième siècle ; mais il est constant qu'il a été copié sur d'autres plus anciens ; & il est aisé de reconnoître au langage & à la structure des vers (qui sont Alexandrins & tous sur la même rime , tant qu'elle peut fournir) qu'il a été composé sous le règne de *Philippe-le-Hardi* , ou de *Philippe-le-Bel* , dans le même temps , à-peu-près , que celui de *Berthe au grand pied* , & quelques-uns de ceux de *Charlemagne*. Rien ne nous indique le nom de l'Auteur. Ce ne peut pas être *Adenès* , qui , étant Roi d'armes , ne seroit pas tombé dans une erreur très-impardonnable sur la généalogie d'*Hugues-Capet*. Il est même bien étonnant qu'un Auteur , (quel qu'il soit) écrivant moins de trois cens ans après ce Prince , ait altéré son histoire au point que celui-ci l'a fait : comme on avoit défiguré

l'histoire de *Charlemagne* & de sa mère, comme on a supposé à ce Prince des frères qu'il n'a jamais eus, qu'on lui fait faire des voyages auxquels il n'a jamais pensé, l'Auteur du Roman d'*Hugues-Capet*, a cru pouvoir, de même, donner à son héros une naissance moins illustre que n'étoit la sienne, le faire appartenir même, du côté maternel, à de simples bourgeois, le marier à une Princesse, descendante de *Charlemagne*, qui n'a jamais existé, & le faire combattre contre des Princes dont le nom n'est point dans l'histoire véritable. Rectifions, en peu de mots, l'histoire de *Hugues-Capet*, pour mettre dans tout son jour le ridicule de la fable dont nous allons donner l'extrait.

Il n'y a aucun doute que ce Roi (tige de la maison encore heureusement & glorieusement régnante sur nous) étoit fils de *Hugues-le-Grand*, Duc de France, Comte de Paris & d'Orléans, Seigneur ou Prince si considérable, qu'il étoit plus puissant que les foibles Monarques de la race de *Charlemagne*; & que s'il leur laissa leur couronne, ce fut par une politique assez semblable à celle qui engagea *Charles-Martel* à ne pas déposer encore les Rois fainéans de la première race. *Hugues-le-Grand* étoit fils de *Robert*, qui avoit dis-

puté la Couronne à *Charles-le-Simple*, & avoit été tué de la main même de ce Prince, dans une bataille près de Soissons; & ce *Robert* étoit fils d'un autre *Robert*, dit *le fort*, qui possédoit des terres & des fiefs si considérables, que, dès le temps où il vivoit, on pouvoit déjà présumer que sa postérité étoit destinée à occuper le trône de *Clovis* & de *Charlemagne*.

On a beaucoup disputé sur l'origine de ce *Robert-le-Fort*: les uns le font descendre de la maison de *Charlemagne*; d'autres de celle de *Clovis*; d'autres enfin, du fameux *Vitiking*, Roi des Saxons; mais il est certain que c'étoit un très-grand Seigneur dès le dixième siècle: il s'étoit allié avec la maison de *Charlemagne*; ses enfans eurent le même honneur; & cette alliance ne contribua pas peu à leur frayer le chemin au trône.

Louis V, prédécesseur d'*Hugues-Capet*, étoit son cousin-germain par sa mère: il mourut n'ayant que vingt ans, laissant une veuve nommée *Blanche*, fille du Duc d'Aquitaine, mais aucuns enfans de l'un ni de l'autre sexe. Tout le monde sait que ce fut *Charles*, Duc de Lorraine, oncle de *Louis*, qui soutint contre *Hugues* les droits de sa maison, prête à s'éteindre; & que *Hugues* se rendit

avoir de la personne de *Charles*, & l'enferma dans la grille tout d'Orléans, où il mourut, au bout de deux ans de captivité.

Telle est la vérité de l'histoire, bien altérée dans le Poëme romanesque que nous allons faire connaître. La principale circonstance de cette altération, peut donner lieu à une remarque littéraire assez curieuse. *Le Dante*, le plus ancien des Poëtes épiques Italiens, qui écrivait vers l'an 1300, a osé insérer dans son *Divin* qu'il a intitulé *Comédie de l'Enfer* un vers très-injurieux à *Hugues-Capet*. Il a dit que ce Prince étoit petit-fils d'un Boucher. L'Europe entière s'est récrié contre cette impertinence, qui n'a fait tort qu'au Poëte. On a trouvé même la cause qui avoit engagé *le Dante* à dire une pareille sottise, il avoit été banni de sa patrie par *Charles*, Comte de Valois, le descendant de *Hugues-Capet*. Mais qui lui avoit pu faire imaginer ce Boucher, plutôt que toute autre supposition? C'est le Roman François du vers, que nous allons extraire, qui, ayant été composé du temps de *Philippe-le-Bel*, a pu être connu du *Dante*, & qui a mérité de l'être, puisqu'aux siècles historiques près, il est bien conduit, bien écrit; qu'on y trouve plusieurs situations intéressantes; qu'il est bien écrit pour

son temps, & contient plusieurs réflexions & pensées heureuses.

Nous allons en donner l'extrait suivi, sans interruption, & sans aucun mélange, ni de réflexions, ni de remarques, ni de citations de vers dans le langage ancien, nous réservant de mettre à la fin un certain nombre de notes qui éclairciront quelques points d'histoire ou usages qu'une partie de nos Lecteurs pourroit ignorer, & dont la connoissance est nécessaire pour la parfaite intelligence du Roman de *Hugues-Capet*.

Le père de *Hugues-Capet* étoit un Chevalier de noble race, nommé *Richer*, & Seigneur de la ville de Beaugenci (*a*) sur Loire. C'étoit un homme de mérite, considéré par les derniers Rois de France de la maison de *Charlemagne*, qui l'admettoient souvent à leur table, & quelquefois même dans leurs conseils. *Richer* étant dans sa ville, y vit arriver un jour un gros Boucher de Paris, qui venoit faire emplette de bœufs dans l'Orléanois. Celui-ci avoit mené avec lui sa fille *Béatrix*, qui étoit de la figure la plus fraîche & la plus agréable. *Richer* en fut épris; mais

la fille étant sage , bien élevée , & pouvant prétendre à des partis avantageux , (puisque son père étoit en état de lui donner une dot considérable) le Seigneur de Beaugenci se détermina à la demander en mariage & l'obtint. Il vécut quelques années avec elle dans une parfaite union ; elle ne lui donna d'autre héritier que *Hugues* , notre héros , qui étoit encore enfant quand elle mourut. *Hugues* , lorsqu'il perdit son père *Richer* , étoit déjà en âge de gouverner , ou pour mieux dire , de manger son bien ; & c'est ce qu'il fit assez promptement. La succession étoit cependant noble & opulente. La ville & le territoire de Beaugenci , étoient une terre considérable , & on faisoit monter les revenus que *Richer* laissoit à son fils , à plus de deux mille livres de rente (*b*). Mais le jeune homme aimoit à briller ; il fit de grandes dépenses en chevaux , en armes de prix & en tournois ; il se rendit à plusieurs de ces fêtes avec un équipage magnifique & quoiqu'il y remportât des prix , il lui en coûta beaucoup en faux frais. Il en donna même chez lui , où toute la noblesse de l'Orléanois fut invitée & défrayée. Les

Dames s'y rendirent avec empressement, & elles y furent bien traitées, ce qui occasionna de grandes dépenses au Seigneur de Beaugenci : enfin, il eut bientôt dissipé son héritage. Pour suivi de tous côtés par des créanciers qui le menaçoient de le faire mettre en prison, il prit sagement le parti de fuir. Pendant son enfance, & les premières années de sa jeunesse, il avoit eu très-peu de relation avec la famille de sa mère; cependant il savoit qu'il avoit un oncle à Paris, nommé *Maître Simon le Boucher*, riche bourgeois, qui tenoit la grande boucherie de la *Port-Paris* (c). Il prit le parti de se rendre auprès de lui, & de s'en faire reconnoître, ce qui lui fut aisé. *Maître Simon* le trouva grand, bien fait, vigoureux; & après lui avoir fait quelques reproches sur ce que tant qu'il avoit pu vivre en Gentilhomme & en grand Seigneur, il n'avoit pas pensé à lui, & qu'il y revenoit étant ruiné; il l'assura cependant qu'il étoit disposé à rétablir sa fortune. Après tout, comme *Simon* n'avoit ni enfans ni frères, il devoit le regarder comme son unique héritier.. En conséquence, il lui proposa

de lui apprendre son métier, de le mettre au fait de son commerce; & l'assura que c'étoit le meilleur moyen qu'il pût prendre pour s'enrichir en peu de tems. *Hugues* sachant toute l'indignation que lui faisoit une proposition pareille, se contenta de répondre à son oncle qu'ayant été élevé pour le métier de la guerre, il ne pouvoit jamais s'accoutumer à en faire un autre. *Eli bien*, lui dit le bon *Simon*, beau neveu, vas donc chercher fortune en *Flandres*, car pour ce pays-ci, il est trop agité de troubles intérieurs. Le Roi *Louis I^{er}* est mort; nous ne savons plus à présent à qui nous il vous ordir, pendant cet interrègne, il n'y a que des coups à gagner, à prendre un parti ou l'autre: je vais te mettre en bon équipage; & avec deux cens florins dans ta poche, tu pourras trouver, hors de France, de la gloire & des profits. *Hugues* partit fort content de son oncle, & se rendit effectivement en *Flandres*: il n'eut pas de peine à y trouver de l'emploi dans les troupes du Prince qui gouvernoit alors ce pays (a) Il se signala pendant le cours d'une campagne, & passa l'hiver suivant dans la ville de *Mons*, où sa bonne mine, les graces de sa personne,

& son caractère aimable, le firent généralement accueillir, & lui procurèrent l'avantage de plaire à toutes les Dames & Demoiselles. *Il avoit, dit le Poëte, l'œil si amoureux, qu'il n'y avoit femme qui pût le voir sans l'aimer.* Il fit tant de conquêtes dans cette ville, où il passa plusieurs quartiers d'hiver de suite, qu'il y donna la naissance à plusieurs enfans; mais enfin, pendant le cours de son troisième séjour à Mons, la mauvaise humeur d'un père jaloux de l'honneur de sa fille, vint déranger le cours de ses bonnes fortunes. Il s'étoit adressé à une Demoiselle, fille d'un Seigneur du pays assez considérable, & avoit si bien réussi à lui plaire, que toute la ville de Mons s'en appercevoit. Le père, irrité, ameuta tous les parens & les amis, qui avoient les mêmes plaintes à former contre *Hugues*: on sonna, pour ainsi dire le tocsin sur lui; il vit qu'il n'y avoit plus de sûreté à rester dans Mons, il se retira à Nivelles, ville du Brabant. Pendant le tems qu'il y passa, il goûta les mêmes plaisirs; & quelque tems après il conçut, avec raison, les mêmes craintes. Un gros Marchand de Nivelles le surprit en rendez-vous avec sa fille. Fu-

rieux , il appelle à son secours tous les voisins ; & bientôt *Hugues* se voit enveloppé par un troupe nombreuse de bourgeois & de garçons de boutique , qui ne parut pas redoutable à un Chevalier comme lui. Il les écarta aisément avec son épée ; mais après un pareil esclandre , il ne pouvoit plus honnêtement rester dans la ville ; & il se vit encore obligé d'aller chercher à exercer plus loin ses talens pour la guerre & pour la galanterie. Il passa en Hollande. Ce pays étoit alors (suivant le Poëte) gouverné par un Roi (c). *Hugues* se présenta à sa Cour comme un Chevalier qui venoit lui offrir ses services contre ses ennemis. Le Roi de Hollande n'en avoit point alors ; mais un Chevalier jeune & aimable , embellit , du moins , une Cour , quand , faute d'occasions , il ne peut pas renforcer une armée. Notre héros fut aussi bien traité en Hollande qu'il l'avoit été en Flandre , en Hainaut & en Brabant ; la Reine même de ce pays parut prendre à lui un intérêt tout particulier , & eut bientôt occasion de lui en donner des preuves essentielles. Une jeune Princesse , parente du Roi , eut la faiblesse d'écouter les soupirs de *Hugues*.

Le Monarque le soupçonna , chercha à éclaircir ses soupçons , & bientôt fut convaincu que *Hugues* étoit coupable d'avoir séduit sa parente. Cependant les preuves n'en étoient point aussi évidentes que celles qui existoient contre lui à Mons & à Nivelles ; mais elles parurent suffisantes à un Prince jaloux du bruit que la beauté d'un étranger avoit déjà fait à sa Cour. Il le fit arrêter avec éclat ; & après l'avoir fait conduire dans une obscure prison , il le jugea lui-même , & le condamna à être pendu. Ce jugement rigoureux eût été exécuté , si la Reine de Hollande n'eût réclamé pour lui les droits de l'hospitalité & ceux de la courtoisie , qui alloient être violés en sa personne. Elle représenta que , d'ailleurs , la Hollande retomberoit dans la plus affreuse barbarie , si on interdisoit aux Dames la douceur d'écouter des fleurettes , & aux Cavaliers celle de leur en dire : que rien ne prouvoit que les liaisons de la Princesse eussent été criminelles , &c... Tout ce qu'elle put obtenir , cependant , fut que le Roi s'en rapporteroit au jugement de ses Barons ; mais ce renvoi seul assuroit à *Hugues* le gain de sa cause. Il y avoit

plus de Barons intéressés à maintenir la galanterie qu'à la prescrire ; toutes les Dames intercédoient pour le criminel. Il fut donc déclaré absous , à la charge cependant de combattre contre quelque champion que ce fût , qui voudroit encore soutenir qu'il étoit coupable. Il se promena , pendant quelque tems , hèrement , attendant que quelqu'un vint relever son gage de bataille : personne ne se présentant , il eut tout le tems de faire ses remerciemens aux belles Dames qui s'étoient si généreusement intéressées pour lui. Mais comme ses remerciemens même auroient pu donner lieu à de nouvelles accusations , il jugea à propos de quitter la Hollande , & de reprendre le chemin de France , où il apprit que l'interrègne & les troubles duroient encore. En passant par la forêt des Ardennes seul , mais armé , il entend des cris , & y court. Il rencontre une troupe de six brigands qui emmenaient & vouloient forcer , le poignard sur la gorge , une jeune Demoiselle. Il fond sur les voleurs , les tue ou les bleie , & délivre la belle. Elle lui apprend qu'elle est fille d'un Seigneur , qu'on nomme *le Comte Sauvage* , qui habite

un château fort, qui n'est distant que de quelques lieues; qu'ayant été seule avec un écuyer & ses femmes se promener à une petite maison de campagne de son père, au milieu de la forêt, elle avoit été attaquée par ces brigands, la maison pillée, & elle enlevée. *Hugues*, en bon & brave Chevalier, s'empressa à ramener la Demoiselle au château du Comte, son père, qui, sentant toute l'obligation qu'il avoit au libérateur de sa fille, jura de ne laisser échapper aucune occasion de lui en marquer sa reconnoissance.

Hugues, après avoir séjourné quelques jours dans le Château du *Comte Sauvage*, continua sa route pour se rendre à Paris, & y arriva, ayant de nouveau grand besoin des secours de l'oncle *Simon*. Celui-ci, loin de les lui refuser, les lui prodigua, mais en exigeant qu'il restât auprès de lui, ce que notre héros fit pendant quelque tems; c'est ce qui lui fit, dit le Poëme, donner le surnom de *Boucher*, quoiqu'il fût toujours bien éloigné d'exercer cette profession; mais il demeurait chez son oncle; & lorsqu'après avoir passé sa journée à Paris en bonne compagnie, il rentroit chez lui, il y étoit fêté

par tous les commissionnaires & les garçons de son oncle, qui étoient en grand nombre, & pouvoient seuls former une troupe considérable, composée de gens hardis & vigoureux.

Cependant la Reine *Blanche* (f), douairière de *Louis V*, étoit dans le plus grand embarras. La fille unique qu'elle avoit eue du Roi, & qui s'appeloit *Marie* (g), étoit parvenue à l'âge nubile; & un grand nombre de Princes & de grands Seigneurs aspiraient à sa main, d'autant plus que la couronne de France y étoit attachée. Les plus incommodes de ces prétendans, étoient *Savari*, Comte de Champagne (h), & son frère *Ferri*, Duc de Bourgogne. Le premier étoit à Paris, & sembloit déjà donner la loi dans le palais, où la Reine douairière, & la Princesse, sa fille, faisoient leur résidence. On savoit que le Duc de Bourgogne approchoit avec de grandes forces : dans ces circonstances, la Reine effrayée fit venir secrètement au palais quelques-uns des principaux bourgeois, pour leur demander assistance & conseil. *Maître Simon* fut du nombre des bourgeois mandés; on n'avoit garde de l'oublier, vu ses grandes

richesses , & la quantité de gens qui dépendoient de lui. *Hugues* voulut accompagner son oncle. La Reine exposa la situation où elle se trouvoit , en versant un torrent de larmes , qui en tirèrent également des yeux de tous les bourgeois. Quand ce fut à *Maître Simon* à prendre la parole , *Hugues* parla pour lui. *Madame* , dit il à la Reine , *rassurez-vous ; je jure , sur ma tête , de vous délivrer de vos tyrans , & de vous rendre la liberté , aussi bien qu'à la Princesse votre fille ; demain matin vous entendrez parler de moi.* Dès le soir même il rassembla tous les Bouchers chez son oncle , les harangua , les persuada , les instruisit de ce qu'ils avoient à faire , & leur donna rendez - vous au lendemain dans la grande salle du palais (*i*) , en leur recommandant de porter leurs grands couteaux sous leurs capes ou capelines (*k*). Ils n'y manquèrent pas , & attendirent , en se promenant , l'arrivée du Comte de Champagne. Ce Seigneur ne tarda pas à paroître avec la contenance la plus fière & l'air le plus arrogant. Il voulut , ce jour là , exiger de la Reine une réponse décisive sur la demande hautaine qu'il lui faisoit de la main de sa fille. Il se présente

à la porte de leur appartement ; on refuse de le laisser entrer ; il éclate en reproches. Alors *Hugues* se présente d'un air aussi décidé , & prenant la parole : *Sire Comte* , lui dit-il , apprenez que la Reine & la Princesse sont maîtresses de leur choix , & que si quelqu'un veut attenter à la liberté dont elles doivent jouir , c'est à moi , c'est à tous les Parisiens qu'il doit s'attendre à avoir à faire. Tous les bourgeois se joignirent aussi-tôt à *Hugues* , & confirmèrent ce qu'il venoit de dire , par une acclamation générale. *Savari* en fut si piqué , qu'il s'écria avec indignation , *quels sont les vilains qui osent ainsi m'insulter ?* Aussitôt il mit l'épée à la main , & voulut fondre sur eux ; *Hugues* ayant tiré la sienne. l'attaque , le terrasse , & lui perce le cœur. Les Champenois accourent pour venger leur maître ; mais les Bouchers tirant alors leurs grands couteaux , & fondant sur ces étrangers avec de grands cris , en égorgent une partie , & mettent les autres en fuite. Ceux-ci ayant répandu l'alarme parmi ceux de leur parti , tout ce qui étoit Champenois , s'empressa à faire retraite ; de sorte que quelques heures après , il n'en restoit pas

un dans la ville. Ainsi fut délivrée la Reine *Blanche*. Elle témoigna sa reconnoissance au jeune héros à qui elle en avoit obligation, le combla d'éloges, & le nomma publiquement son champion. La Princesse *Marie* mit, dans ses remerciemens, plus de retenue & de modestie; mais, selon toute apparence, elle éprouva, dès cet instant, le charme inévitable attaché aux yeux de *Hugues Capet*.

L'on juge bien que, de cette première affaire, *Hugues* acquit une grande considération. Il n'en fut pas plus fier avec le peuple de Paris; & celui-ci en fut plus attaché, si bien que dans toute la ville on ne juroit plus que par son nom. Le Duc de Bourgogne, frère de *Savari*, ne le laissa pas long-temps jouir de son triomphe; il forma une ligue redoutable, dans laquelle il fit entrer des Princes puissans, & entre autres ce même Roi de Hollande, qui, quelques années auparavant, avoit voulu faire prendre notre héros. De son côté, la Reine *Blanche* rassembla toutes ses forces, qui se trouvèrent bien inférieures à celles de son ennemi. Elle avoit cependant de son côté les Comtes de Vermandois (1), de Touraine,

d'Evreux, de Beauvais, de Soissons, & celui de Dammartin, qui portoit alors l'épée de Connétable. Mais c'étoient de petits Seigneurs, en comparaison de ceux qui suivoient le Duc de Bourgogne. L'armée ennemie s'approchant de la Porte S. Antoine (*m*), il fut résolu que le Connétable marcheroit contre elle avec la sienne : il s'y disposoit ; mais sentant toute l'infériorité de ses forces, il paroissoit craindre pour le succès de la bataille ; lorsque *Hugues*, témoin de ses alarmes, adressant la parole à la Reine : *Madame*, dit-il, *j'ai commencé votre délivrance, je veux l'achever ; les fidèles Parisiens, animés par leur zèle pour votre service, & conduits par moi, formeront une troupe peu nombreuse, à la vérité, mais capable d'en détruire de plus fortes : que l'on nous mène à l'ennemi, chacun de nous en vaudra cent.* Le Comte de Dammartin hésitoit à prendre confiance dans cette assurance. *Je connois*, disoit-il, *les troupes bourgeoises ; redoutables tout au plus dans leurs villes, les meilleures d'entre elles ne sont bonnes qu'à défendre leurs murailles ; en campagne elles sont de peu d'utilité : l'ennemi les dissipe aisément : quand elles*

ont été une fois battues , au dehors , les villes restées sans défense sont obligées de se rendre à discrétion. Quoique ce raisonnement fût assez frappant , la Reine décida cependant en faveur de *Hugues Capet*. L'air d'assurance avec lequel notre héros parloit , la détermina ; & l'aile gauche de la petite armée royale , fut composée des troupes Parisiennes , ayant *Hugues* à leur tête , tandis que le Cométable commandoit l'aile droite. La bataille se donna ; le corps que commandoit celui-ci fut repoussé ; lui-même ayant reçu trois blessures , fut renversé de son cheval , & étoit foulé aux pieds , lorsque *Hugues* , qui avoit enfoncé tout ce qui étoit devant lui , détruit une partie de l'armée Bourguignone , & fait prisonnier le Comte d'Estampes , se trouva à portée de sauver ce Général qui paroissoit , la veille , faire si peu de cas de son secours & de sa troupe. Il écarte les ennemis qui l'entouroient , le relève , & l'aidant à remonter sur son cheval : *Sire Comte* , lui dit-il , vous voyez ce que peuvent des bourgeois dans une action ? Sans attendre sa réponse , il se rejette dans la mêlée , continue

tinue à battre & à dissiper, ou affoiblir, du moins, l'armée ennemie, & assure le retour de l'armée royale dans la ville de Paris, où il ramène la dernière, sa troupe conduisant nombre de prisonniers.

Un pareil exploit étoit bien capable d'augmenter la gloire de *Hugues* : la Reine, la Princesse & les Parisiens, ne savoient quelle fête lui faire. On ordonna, dans la grande salle du palais, un festin somptueux & royal, qui ne se donnoit jamais que dans les occasions de réjouissances publiques. La Reine voulut qu'on y servît, suivant l'usage de la Chevalerie, ce plat fameux du *peon rôti*, avec le bec & les pattes dorés, & la queue étalée, que l'on appeloit la *vande des preux*; & quand il fut apporté, elle ordonna qu'on le placât devant *Hugues*. C'étoit le plus grand honneur que l'on pût faire à un Chevalier, après qu'il avoit rendu quelque service éclatant. Mais il étoit aussi d'usage que le Chevalier qui recevoit cet honneur, fit un vœu, c'est-à-dire, prît l'engagement de faire quelque nouvelle prouesse (*n*). Notre héros n'y manqua pas; & celui qu'il fit, fut de pénétrer seul, le lendemain, dans le camp

des ennemis, & de ne point revenir sans avoir tué, ou sans ramener prisonnier un de leurs Officiers ou Généraux. Ce vœu qui parut indiscret & imprudent, fit frémir toute l'assistance. On comprit à quel danger alloit s'exposer le champion de la Reine, & le défenseur de Paris. On fit ce que l'on put pour le détourner de l'exécution, sans pouvoir le persuader. La Reine le fit consigner à toutes les portes, pour l'empêcher de sortir. Alors *Hugues* comprit qu'il avoit besoin d'user de finesse pour remplir son généreux dessein; il fit sortir son écuyer par une des portes de Paris, avec ses armes, & lui donna rendez-vous dans les courtilles, qui étoient à quelque distance, par delà les fossés & les boulevards de la ville (o). Pour lui, il sortit par la Porte du Temple, déguisé en simple payfan, si bien qu'il ne fut point reconnu : ayant retrouvé son écuyer & ses armes, il s'avança droit au camp des ennemis : là s'étant informé du quartier qu'occupoit le Roi de Hollande, il entra dans sa tente, & lui adressant fièrement la parole : *Sire*, lui dit-il, *je vous ai servi loyalement pendant quelque temps, pour récompense, vous m'avez voulu faire*

pendre pour une faute assurément très-légère ; à présent que je ne vous suis plus rien, & que vous êtes en guerre avec la Reine que je sers, je viens vous demander raison, & je vous défie. Le Monarque Hollandois étoit brave, & savoit les loix de la Chevalerie : il accepta le défi ; & sortant de sa tente, il se battit en brave homme, après avoir défendu à tous ses gens de troubler le combat. *Hugues* eut tout l'avantage, & le Roi de Hollande fut tué. Mais ses oldats qui s'étoient tenus tranquilles par respect pour ses ordres, tant qu'il avoit vécu, ne le virent pas plutôt expiré, qu'ils voulurent venger sa mort. Ils se jetèrent sur le vainqueur, qui n'eût jamais pu résister seul à une troupe aussi nombreuse, si le ciel n'eût envoyé à son secours un libérateur. Ce fut ce même *Comte Sauvage* à qui il avoit rendu sa fille dans la forêt des Ardenes. *Sauvage* étoit vassal & ami du Roi de Hollande, & se trouva dans sa tente au moment où *Hugues* vint le défier ; il le reconnut, & dissimula pour le sauver plus sûrement. S'avancant avec un air d'autorité vers les soldats Hollandois : *Laissez-moi ce criminel*, leur dit-il, *je me*

charge de le garder , & de lui faire infliger avec éclat la peine qu'il merite , pour avoir ôté la vie à votre Souverain. Le respect que l'on avoit pour le Comte , fit qu'on lui laissa conduire Hugues dans sa tente. Là , ce Seigneur reconnoissant , embrassant celui à qui il avoit été redevable de l'honneur & de la liberté de sa fille , lui dit : Je n'avois que ce moyen pour vous sauver la vie ; mais il n'y a pas un moment à perdre pour en profiter ; on viendra bientôt vous arracher à mon pouvoir , & vous enlever de ma tente pour vous conduire au supplice : prenez les armes & le cheval de mon écuyer , fuyez à l'instant avec lui ; adieu. Il profita de l'adresse du généreux Comte ; & se servant du déguisement qui lui étoit présenté , il traversa le camp sans danger , & revint heureusement à Paris. Il y trouva la Reine & la Princesse dans les plus grandes alarmes sur son compte ; Marie , sur-tout , avoit été si agitée en apprenant qu'étant sorti malgré leur défense , il étoit allé au milieu du camp ennemi , attaquer quelqu'un des Princes ou Généraux , que son agitation avoit donné lieu à la Reine , sa mère , de soupçonner les sentimens qu'elle avoit

pour lui. La Princesse lui avoua enfin, en rougissant, qu'elle croyoit que ce héros, qui avoit été son libérateur, étoit seul digne d'être son époux. Loin que cette disposition effrayât *Blanche*, qui aimoit tendrement sa fille, la Reine en fut très-satisfaite, & elle prit des mesures pour élever *Hugues* à un rang qui le rendît susceptible d'aspirer à la main de l'héritière du trône. Dès qu'il reparut au palais, au milieu des acclamations du peuple de Paris, enchanté de le revoir, la Reine le déclara Duc d'Orléans, lui fit expédier l'investiture de ce grand fief de la couronne (p), & fixa le jour où il en devoit rendre foi & hommage. On prépara tout pour cette cérémonie, qui se fit avec toute la pompe & l'éclat convenables. Nous ne nous arrêterons point à traduire du vieux langage les protestations de reconnoissance & de fidélité que notre héros prodigua, en cette occasion, aux deux Princeses : elles étoient aussi sincères qu'elles étoient justes. Une circonstance de cette prestation de foi & hommage, que nous ne devons pas omettre, c'est que, comme il étoit d'usage qu'à la fin de la cérémonie le Seigneur embrassât son vassal, la

Reine demanda à *Hugues* de laquelle il aimoit mieux recevoir cette accolade, de sa fille ou d'elle? Le nouveau Duc regardant tendrement la Princesse, & faisant une profonde inclination à la Reine, avoua que c'étoit principalement de *Marie* qu'il desiroit être *homme lige* (*q*), & contracter l'obligation de verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang. *Blanche* déclara donc que ce seroit sa fille qui feroit cette intéressante cérémonie. C'étoit annoncer publiquement l'intention où elle étoit de la lui faire épouser; le peuple qui sentit la conséquence de cette démarche publique, y applaudit, & regarda, de ce moment, *Hugues* comme destiné à régner un jour sur lui.

Le Poëte décrit ici une aventure, qui, pour avoir la vraisemblance, du moins romanesque, fait supposer, que les faits que nous avons renfermés dans peu de pages, ne se sont cependant passés que dans le cours de plusieurs années. Nous avons dit que *Hugues*, pendant environ trois ou quatre ans qu'il avoit séjourné en Flandre, y avoit eu un grand nombre de bonnes fortunes; notre Auteur prétend qu'elles avoient si bien tourné au

profit de la société, qu'il en étoit né des enfans, tous mâles, au nombre de dix, dans les deux villes de Mons & de Nivelles.

Lorsque le bruit y parvint des exploits & de la fortune de *Hugues*, aussi-tôt le plus riche & le plus fort d'entre eux, nommé *Henri*, (fils de cette Demoiselle de Mons, qui avoit été cause que *Hugues* avoit été obligé d'en sortir) après s'être adressé à sa mère, & avoir tiré d'elle quelques secours, assembla ses neuf autres frères, les fit tous armer, & résolut d'aller avec eux trouver leur père, & de prouver, par quelque action d'éclat, à ce héros, qu'ils étoient dignes de lui appartenir. La petite troupe se mit donc en marche, & arriva heureusement assez près de Paris, car c'étoit sur le coteau de Montmartre. Le camp du Duc de Bourgogne n'en étoit pas fort éloigné; les ennemis s'étant un peu remis de leur défaite, s'étoient rapprochés de la capitale, & pensoient même à en recommencer le siège. Dans cette intention, le Duc alloit reconnoître les approches de la ville, pour décider du point où il feroit ses premières attaques; il n'avoit à sa suite que neuf

personnes. *Henri* & ses frères, qui étoient également au nombre de dix, prirent, sur le champ, la résolution d'attaquer cette troupe dorée, qu'ils reconnurent bien pour être composée d'Officiers de distinction. C'étoit près d'une fontaine, que l'on appelle *fontaine St. Denis* (1) parce que c'est dans ce lieu que cet Apôtre de la France a été décolé. Les dix jeunes gens, que l'on prit d'abord pour des Bourguignons, s'étant approchés, fondent tout-à-coup sur le Duc & ses suivants; quatre sont tués, trois sont blessés; le Duc lui-même. & deux autres, sont obligés de rendre leurs épées, & de se reconnoître prisonniers. La petite troupe, sans avoir fait aucune perte, & sans avoir couru d'autre risque, les conduisit à Paris. Avec de pareils gages de leur attachement au parti Royaliste, on juge bien que les portes en furent ouvertes aux dix frères, & qu'ils furent conduits en triomphe aux pieds de la Reine. *Blanche*, après s'être assurée de la personne du Duc, qu'elle fit traiter cependant avec tous les égards dus à son rang, demanda aux dix jeunes gens qui ils étoient. *Nous sommes* lui répondirent-ils, *dix frères, qui venons chercher*

ici celui qui nous a donné le jour ; nous n'avons pas cru pouvoir mieux prouver que nous étions de son sang , qu'en vous rendant quelque service. En même temps , adressant la parole à Hugues , qui étoit présent , ils se firent reconnoître à lui , & lui donnèrent , sur leur naissance , des renseignemens si certains , qu'il ne put les désavouer , sur-tout après l'action qu'ils venoient de faire. Il les embrassa , les larmes aux yeux , rougissant pourtant un peu de cette preuve des écarts de sa jeunesse. La Reine le regardant cependant d'un air de douceur & de bonté : Duc d'Orléans , lui dit-elle , il me semble que les feux de votre jeunesse causoient de véritables incendies. Madame , répliqua le Duc , les feux de ma jeunesse éclatoient en étincelles , mais je suis destiné à brûler dorénavant d'une flamme pure & constante. Blanche parut satisfaite , & l'on ne regarda plus les dix frères que comme autant de braves guerriers , de l'attachement desquels on ne pouvoit plus douter , & qui , l'accompagnant dans toutes les expéditions , pouvoient lui être d'un grand secours.

Cependant le Duc de Bourgogne pro-

posa de payer sa rançon, de s'éloigner de Paris, lui & tous ses alliés, de se retirer chacun dans leurs Etats, & de laisser le Royaume en paix, & la Reine disposer à son gré de la main de sa fille. Ces propositions étoient de nature à être aisément acceptées : & elles le furent. Ainsi la France se trouva en paix. Après avoir rendu à Dieu, avec solennité, les actions de grâces dues à sa Providence, *Blanche* pensa à accomplir le mariage qu'elle avoit projeté. Ayant fait assembler tous les Pairs & Barons du Royaume qui lui étoient attachés, elle leur fit approuver cette grande alliance ; & (ce qui en étoit une suite naturelle) ils élurent unanimement pour Roi le Duc d'Orléans. Après que la cérémonie du mariage eût été faite à Paris, l'on s'occupa de la cérémonie essentielle de faire sacrer à Reims l'heureux *Hugues-Capet*. Tous les Pairs & Barons furent mandés pour remplir leurs fonctions à cet acte solennel. Le seul Duc de Bourgogne ne s'y trouva pas, & resta dans ses Etats, sous prétexte de maladies. Tous les autres montrèrent, en cette occasion, un zèle ou feint ou sincère. *Affelin* même, Comte de Champagne, & fils de *Savari*, qui

avoit été la première victime des exploits de *Hugues*, parut si bien réconcilié avec le meurtrier de son père, lui témoignant de respect & de soumission, au moment de son couronnement, que le Roi & les Reines lui accordèrent leurs bontés & leur confiance.

L'Auteur du Poëme ne manque pas d'observer qu'il parut alors que *Hugues* n'obtenoit la couronne de France qu'en vertu des droits que pouvoit y avoir la Princesse *Marie*, fille & unique héritière du dernier Roi; mais qu'il fut décidé, dans l'assemblée nationale, que c'étoit à ses qualités héroïques qu'il en étoit redevable; que son alliance n'y ajoutoit qu'une simple convenance; & que conformément à la loi salique, les filles ne devoient hériter d'aucune portion du Royaume de France (f).

Le premier Chant de ce Poëme (car il est divisé en deux) finit par une description des fêtes brillantes que le mariage & le sacre de *Hugues* occasionnèrent.

Dans le Chant second, commence un nouvel ordre de choses. Il contient des aventures tragiques, & vraiment intéres-

santes. Le nouveau Roi entreprit de visiter ses Etats, croyant son autorité déjà assez bien affermie. Cependant, craignant de laisser les Reines à Paris, il les conduisit à Orléans; & en ayant confié la garde au Connétable, qui étoit encore ce même Comte de Dammartin à qui *Hugues* avoit sauvé la vie près Paris, il partit pour parcourir ses Provinces, jusqu'à ce qu'il se trouvât en Champagne. Mais tandis qu'il étoit le plus loin d'Orléans, le Duc de Bourgogne ourdissoit la trame la plus noire contre le Monarque & contre les Reines.

Il traversa, avec une troupe lestée & choisie de gens à cheval, les Provinces qui séparent la Bourgogne de l'Orléanois, & par des chemins de traverse, il arriva tout-à-coup à Orléans. L'on y étoit si peu sur ses gardes, qu'il surprit le château, & enleva la Reine *Blanche*. Heureusement, dans ce moment, la Reine *Marie* se trouvoit à une autre extrémité de la ville; & le Connétable ayant fait, pendant quelques momens, résistance, donna le temps à la Princesse de se retirer dans la grosse tour, où il vint s'enfermer avec elle, & quelques soldats fidèles. Mais quel

espoir dans cette espèce de prison , sans troupes , sans provisions de guerre ni de bouche , & presque sans aucun moyen de défense ! Le Duc , qui ne vouloit pas laisser à la noblesse de la Province le tems de s'assembler pour délivrer sa Reine , prit sur-le-champ , la résolution la plus barbare , & qui étoit faite pour jeter la jeune & malheureuse Princesse dans le plus horrible embarras. Dès le lendemain il fit faire un grand feu sur la place qui étoit en face de la grande tour ; il fit amener auprès de cet appareil de supplice , la Reine *Blanche* enchaînée , & envoya dire à *Marie* que si elle ne se rendoit dans l'instant à lui , & ne consentoit à l'épouser , il alloit condamner sa mère aux flammes , pour la punir d'avoir destiné à un autre cette main qui n'étoit due qu'à lui.

Il est aisé de concevoir dans quelle situation se trouva cette Princesse , fille aussi tendre qu'épouse fidelle. Elle se livra au plus affreux désespoir ; & pour tout conseil , sur le parti qu'elle avoit à prendre , demanda la mort au Connétable. Celui-ci , après y avoir bien réfléchi , ne vit d'autre ressource que d'entamer une

négociation , qui lui fit concevoir l'espérance de gagner du tems. Il sortit de la tour ; & allant trouver le Duc , lui donna à entendre que le moyen qu'il en ployoit pour forcer la jeune Reine à l'épouser , quoiqu'il lui fît une peine infinie , la déterminoit cependant à se soumettre à la loi du plus fort ; qu'elle consentiroit à l'épouser , & à voir rompre son mariage avec *Hugues* , pourvu qu'on la rejoignit à sa mère , & qu'on les laissât tranquillement ensemble jusqu'à ce que l'on eût assemblé un Concile & un Parlement dans lesquels *Hugues* fût déclaré déchu du titre de son époux , & du droit à la couronne que cette alliance lui avoit apporté (t). *Ferri* fut flatté de cette espérance ; & s'y laissant tromper , assura le Connétable qu'il acceptoit ces conditions. Les deux Reines furent donc réunies ; mais le Duc de Bourgogne ne jugea pas à propos de les laisser à Orléans. Il les fit enlever , & transporter plus près de ses propres Etats.

Pendant ce tems le Roi *Hugues* qui ignoroit entièrement les malheurs dont sa belle-mère & sa femme étoient menacées dans Orléans , étoit entré en Cham-

pagne Le traître Comte *Affelin* étoit venu au-devant de lui ; & , sous prétexte de lui faire honneur , il l'accompagnoit par toutes les villes de la Province , avec une troupe de gens armés allez nombreuse. *Hugues* tranquilisé par la conduite que le perfide avoit tenue lors de son sacre , s'abandonnoit à lui , & le traitoit en ami. Ils étoient auprès de Langres ; & le Roi causant familièrement avec lui , lui faisoit part d'un songe qu'il avoit fait la nuit dernière , & qui sembloit lui présager les plus grands malheurs. Dans l'instant *Affelin* fait un signal à sa troupe , & attaque la foible suite du Monarque si promptement , qu'à peine *Hugues* a le tems de se mettre en défense. Ses Chevaliers & ses enfans naturels , qui ne le quittoient jamais , furent tués ou dispersés. Quatre de ces généreux bâtards périrent dans cette occasion. Le Roi eut besoin de toute sa force & de tout son courage , pour ne pas avoir le même sort : heureusement il aperçut un bois à peu de distance ; il se fit jour avec son épée ; & piquant son cheval , gagna au grand galop cette forêt , dans laquelle il s'enfonça. Son cheval étoit blessé ; & bientôt l'animal épuisé

par la perte de son sang, tomba mort dans le plus épais des halliers. Il lui fallut marcher, le reste du jour, à travers les épines, le corps déchiré, excédé de fatigue, ne sachant où il alloit, & craignant sans cesse de tomber dans les mains de ses ennemis, dont il ne pouvoit douter qu'il ne fût poursuivi. Le soir il monta sur un arbre, pour éviter les bêtes féroces, & passa ainsi la nuit, mourant de soif & de faim. Le lendemain, dès que le jour reparut, il se remit en marche, toujours agité des mêmes inquiétudes, & dans le même état de souffrance. Tel étoit le sort d'un homme qui, peu auparavant, étoit un puissant Monarque.

Vers le milieu du jour, enfin, il aperçut un hermitage. Cette cabane avoit été bâtie par un des Paladins de *Charlemagne*, qui, échappé à la défaite de *Roncevaux*, n'avoit voulu survivre à tant d'illustres Chevaliers qui y avoient péri, que pour se livrer aux austerités d'une rigoureuse pénitence. Depuis sa mort, plusieurs saints personnages lui avoient succédé dans cette habitation. Le solitaire qui l'occupoit alors, fut effrayé de voir arriver un homme dans l'état où étoit le

Roi. Il l'accueillit charitablement, pansa ses plaies, lui offrit du pain, des racines, & quelques fruits, & lui demanda qui il étoit. *Hugues*, sans vouloir se faire connoître, répondit qu'il étoit poursuivi par des traîtres. Le bon hermite l'assura qu'on ne viendrait point le chercher dans sa grotte, & le détermina à y passer la nuit, lui promettant de le remettre, le lendemain, dans le grand chemin qui conduisoit en France (u). C'est ce qu'il fit effectivement, après lui avoir fait prendre un de ses habits pour qu'on ne pût le reconnoître.

Hugues marchant dans cet équipage, vit venir à lui quelques cavaliers. Dans la situation où il se trouvoit, tout lui faisoit ombrage, & particulièrement les gens armés. Il fut tenté de rebrousser chemin, mais cette démarche seule eût pu le faire découvrir; il suivit donc sa route, & se cachoit de son mieux dans son chaperon d'hermite (x), lorsqu'il reconnut le Connétable. C'étoit lui en effet qui couroit en Champagne instruire le Roi du malheureux sort des deux Reines. *Hugues* avoit été si indignement trahi, qu'il n'osoit se fier à personne, & ne se seroit

peut - être pas découvert au Comte de Dammartin , si celui - ci , le prenant pour un Moine mendiant , & lui donnant l'aumône , ne lui eût recommandé de prier pour le Roi. *Ah ! s'écria alors le Monarque déguisé , c'est donc pour son ame ? Le Roi vient d'être assassiné ; il n'est plus en vie... Ciel ! que dites-vous , reprit vivement le Connétable , prud'homme , ne me trompez-vous pas ? Ah ! je jure par le Dieu qui m'a créé , que s'il y a sur terre un homme qui ait trempé ses mains dans le sang de mon Seigneur , jamais il n'aura trêve de moi , & que je le poursuivrai jusqu'au fond des enfers. Mais , dites-moi , qui a pris en trahison ce brave Prince ? Car il n'y a homme au monde qui eût été capable de le vaincre , s'il l'eût attaqué seul à seul. Le faux hermite raconta alors au Comte toute la perfidie d'Asselin ; & le Connétable s'écria avec un transport soudain : Grand Dieu , bénissez l'ame de mon bon Roi , qui m'avoit sauvé la vie , & maudissez son abominable assassin. En disant ces mots , il versa un torrent de larmes. Hugues alors n'hésita plus à se faire reconnoître du Connétable. *Ah ! Comte , lui dit-il en rejetant son chaperon**

en arrière , *tout ce que vous venez d'entendre est véritable , à l'exception de la mort du Roi , car le voici.* Le Connétable se précipitant aussi-tôt en bas de son cheval , se jeta aux pieds de son maître ; le Monarque le releva & l'embrassant tendrement , lui demanda pourquoi il avoit abandonné la Reine. Les larmes alors recommencèrent à couler de part & d'autre , car il fallut bien avouer le malheur des Princesses , & la trahison de *Ferri*.
» J'ai été témoin du crime , ajouta le
» Connétable , c'est à moi de le venger ;
» retournez à Paris , Sire ; cachez votre
» arrivée ; je vais rejoindre *Ferri* dans
» ses Etats , vous entendrez bientôt parler
» de lui & de moi ». Ils se séparèrent.
Hugues regagna sa capitale , & le Comte se rendit à Troyes , où étoit le Duc de Bourgogne avec les deux Reines qu'il y avoit fait conduire.

Il se présenta à *Ferri* , & lui dit que tant que son Roi avoit vécu , il lui avoit été fidèle ; mais qu'ayant appris qu'il étoit mort , il venoit lui offrir ses services , & le reconnoître pour son Prince , puisqu'il alloit épouser la Reine. Le Duc reçut cette démarche de la manière la plus flat-

reuse, il lui promit les honneurs les plus grands; & en attendant, le pria d'aller consoler les Reines, qui, depuis leur départ d'Orléans, ne faisoient que pleurer & s'affliger jour & nuit. C'étoit ce que le Comte pouvoit désirer de plus favorable pour son projet. On le conduisit donc chez les Princesses, qu'il trouva en pleurs. Il les informa des malheurs nouveaux qu'elles ignoroient, & du plan qu'il avoit formé pour leur délivrance; mais il les exhorta à continuer toujours de feindre de s'affliger, & de paroître, sur-tout, se défier de lui.

Il retourne ensuite chez le Duc, & l'invita à terminer promptement l'affaire de son mariage, comme le seul moyen de s'assurer la couronne: lui représentant, d'ailleurs, qu'il pouvoit épouser la Reine sans difficulté & sans scrupule, puisqu'elle étoit veuve. Mais il lui conseilla de sortir de Troyes. « Cette grande ville, dit il, » pourroit devenir favorable aux desseins » de vos ennemis; si vous en aviez; leurs » troupes pourroient entrer, & se cacher » ici, sans que vous en fussiez instruit: » retirez-vous à Montmirail (y); cette » petite ville est fortifiée, vous n'y laissez-

» rez entrer que ceux qu'il vous plaira ,
» & vous y ferez en sûreté ». *Ferri* goûta
ce conseil , fit conduire les Princesses à
Montmirail , & s'y rendit lui même avec
quelques-uns de ses partisans. Mais l'Au-
teur remarque qu'aucun des hauts Barons,
& sur tout des douze Pairs , (excepté le
Comte de Champagne) ne l'y suivit. Le
Connétable insista sur cette circonstance ,
pour exhorter de plus en plus le Duc à
prendre des précautions , & à ne laisser
entrer dans Montmirail que des gens dont
on pût lui répondre. La confiance de
Ferri dans le Comte de Dammartin ,
augmentant de plus en plus , il lui confia
la garde de la ville , tandis qu'il entroit
avec son neveu dans le château , dont
le donjon renfermoit les deux Reines.
C'est tout ce que desiroit le fidèle Conné-
table. Dès qu'il fut maître de ce poste , il
fit avertir son véritable Souverain , qui ,
rentré secrètement dans sa capitale , ne
s'étoit fait connoître que de quelques-uns
de ses fidèles Parisiens , dont il avoit for-
mé une troupe assez nombreuse , assez
leste , & assez bien armée pour pouvoir se
rendre promptement dans les bois des en-
virois de Montmirail , s'y cacher , & at-

tendre le signal que lui donna bientôt le Comte de Dammartin. Alors ils entrèrent dans la petite ville, dont on leur livra les Portes. Tandis qu'ils s'en emparoiént, le Roi, le Connétable, & quelques gens d'élite, se rendirent promptement au château. *Ferri* & *Affelin* vinrent au-devant d'eux, & tombèrent aussi-tôt sous leurs coups. Le Roi fit grace au reste de leurs partisans; les Reines furent délivrées, & ramenées en triomphe à Paris. Tous les Barons & les Pairs de France s'empresèrent à venir féliciter *Hugues* sur son heureux retour. Ils lui rendirent, de nouveau, leurs hommages; & le Monarque, depuis ce moment, régna tranquillement & glorieusement sur la France, à laquelle sa postérité donne encore des loix. *Hugues* fonda l'Abbaye de S. Magloire (7), en reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus du ciel, en échappant aux dangers dont il avoit été menacé. Le Connétable jouit encore long-temps de la confiance du Monarque qu'il avoit si bien méritée. Les Parisiens furent honorés de grands privilèges, juste récompense de l'attachement qu'ils avoient témoigné à *Hugues-Capet*, & qu'ils ont conservé pour sa royale

postérité. Les six enfans naturels du Monarque, qui avoient survécu à l'assassinat de leur père auprès de Langres, furent gratifiés de grands établissemens & de terres considérables, & furent la souche de plusieurs illustres maisons (&).

Telle est l'Histoire de *Hugues-Capet*, suivant l'Auteur du Poëme. Nous avons lieu de croire que nos Lecteurs l'auront trouvée intéressante, & qu'ils conviendront qu'il n'y a autre chose à reprocher à l'Auteur que ses erreurs historiques, qui sont en grand nombre; il a, d'ailleurs, conservé à *Hugues-Capet* un beau & noble caractère; il en a fait un homme aimable, & un héros toujours brave, ferme, & incapable d'être ébranlé dans aucune des circonstances critiques dans lesquelles il le place. Il lui fait obtenir la couronne, sans autres titres ni autre droit pour cela que sa valeur, sa conduite, & les services essentiels qu'il rend aux deux Reines. Dans un siècle d'ignorance où l'Histoire étoit peu connue, & les vérités peu respectées, l'Auteur a cru, sans-doute, qu'il feroit autant d'honneur au chef de la maison royale, en le présentant comme un simple Gentilhomme ruiné, que son mérite & ses talens élevèrent sur le trône, que s'il avoit dit, comme c'est la

vérité de l'Histoire , que lorsque *Hugues-Capet* parvint à l'occuper , il n'avoit plus qu'un pas à faire pour y monter ; & que son père , son grand-père , son bifaïeul & ses oncles , lui en avoient frayé le chemin.

*Notes historiques sur le Roman de
Hugues-Capet.*

(a Beaugenci.) Beaugenci est une jolie petite ville de l'Orléanois , située sur la Loire. Les vins de son territoire ont quelque réputation , & font l'objet d'un assez gros commerce. On ne fait point à qui cette ville appartenoit avant que *Hugues-Capet* montât sur le trône : la première fois que l'on en entend parler dans l'Histoire de France , c'est sous le règne de *Philippe Premier* , arrière petit-fils de *Hugues* , l'an 1100 ; elle avoit alors un Seigneur nommé *Raoul* : environ 150 ans après , *Philippe-le-Bel* la réunit à son domaine , l'ayant achetée des descendans de ce *Raoul*.

(b) Deux mille livres de rente , du
temps

temps de *Philippe-le-Hardi*, (temps où nous croyons qu'a pu être écrit ce Poëme) en feroient aujourd'hui quarante mille ; elles pouvoient faire quelque chose de plus sous les derniers Rois de la seconde race ; ainsi le père de *Hugues Capet* étoit un Gentilhomme jouissant d'environ cinquante mille livres de rente, ce qui étoit un joli revenu, vu, sur-tout, la modicité du prix des denrées, qui étoit si grande alors, que l'on voit dans la vie de *S. Louis* que ce grand Monarque, lorsqu'il arma Chevalier *Philippe*, son fils aîné, donna une grande fête, à laquelle fut invitée la principale noblesse du Royaume. Pendant les huit jours qu'elle dura, tout le monde fut défrayé. Soixante Seigneurs reçurent la Chevalerie avec le jeune Prince. Le Roi étala la plus grande magnificence, & fit seul tous les frais ; cependant la dépense ne monta qu'à la somme de *treize cent livres tournois*.

(c La Port Paris.) On appelle ainsi la place qui est derrière le grand Châtelet, & à laquelle aboutit la rue S. Denis. Elle a retenu le nom d'*Aport Paris*, (comme si l'on disoit la porte de Paris) parce qu'es-

festivement le grand Châtelet étoit la principale porte de la ville, tandis que cette ville étoit renfermée dans l'Isle du Palais, qu'on appelle encore aujourd'hui la Cité. Le grand Châtelet étoit à la tête, & défendoit le grand Pont, qu'on appelle aujourd'hui Pont-au-Change; & le petit Châtelet étoit à la tête du petit Pont, qui a conservé ce même nom. On voit encore à la Port-Paris des étaux de Bouchers. Cette boucherie est une des plus anciennes, & a été la plus considérable de Paris. On voit dans l'histoire de cette ville, que sous le malheureux règne de *Charles VI*, au commencement du quinzième siècle, les propriétaires de cette boucherie étoient trois familles, de très riches bourgeois, dont les plus anciens étoient les *Goix*; les deux autres, les *Saintyon* & les *Tibert*. Ces trois familles jouèrent un personnage considérable dans les révoltes des *Mailloins*, & dans celles qui suivirent, quelques années après. Les deux dernières ont subsisté très long temps, & jusques à nos jours, conservant toujours une portion dans la propriété des boucheries de la Port-Paris. Le dernier de la famille de *Tibert*, est mort il y a environ vingt ans,

sans postérité. Il occupoit une place assez considérable dans la Magistrature , étoit allié à de grandes maisons , & prouvoit incontestablement cinq cens ans de bonne bourgeoisie de Paris. Les *Saintyon* , dont nous croyons que la famille est aussi éteinte , avoient une plus haute prétention. Ils prétendoient être anciens Gentilshommes , & descendans des Barons de *Saintyon* , près de Montléry. Effectivement ils produisoient un titre de l'an 1124, par lequel il paroissoit qu'ils avoit échangé avec les Religieuses de l'Abbaye de Montmartre , le fief de Torfou , près Saintyon , qui leur appartenoit , contre une maison & un étal situés à la Port-Paris , & qui appartenoient à ces Religieuses. L'obligation qu'on leur imposa d'exploiter par eux-mêmes cette boucherie , sans pouvoir la louer à d'autres , ne les empêcha pas de consommer un marché qui leur parut avantageux ; & ils ont long-temps rempli cette condition , sans que cela empêchât quelques-uns de leur famille d'occuper des charges , & de remplir des emplois plus honorables.

(d) La Flandre , peu avant l'avénement

de *Hugues-Capet* au trône, étoit gouvernée par *Arnoult II*, descendant de *Baudouin Bras-de-fer*, qui avoit enlevé, puis épousé *Judith*, fille de *Charles-le-Chauve*, lequel lui avoit inféodé, sous le titre de Comte *Forestier*, le pays de Flandre, bien plus étendu qu'il n'a été depuis; car il comprenoit, outre la Flandre d'à présent, l'Artois, & une partie du Hainaut; en un mot, tout ce qui s'étend depuis l'Escaut jusqu'à la Somme. La ville de Mons, qui a été depuis la capitale du Hainaut, étoit alors au Comte de Flandre; mais le Chapitre de Chanoinesses qui y subsiste encore, y avoit déjà été fondé comme Monastère par *Sainte Valtrude*, communément dite *Sainte Vautru*, veuve d'un Seigneur du pays, qui vivoit dès le septième siècle.

Nivelle, dans le Brabant, est également fameuse par un beau & illustre Chapitre de Chanoinesses, qui a été fondé Monastère de filles en 650, pour *Sainte Gertrude*, fille de *Pépin*, Maire du Palais de *Dagobert*, Roi de France de la première race. L'Abbesse de Nivelle, qui a encore le titre de Princesse, a été, pendant bien des siècles, Souveraine de la

ville; cela étoit probablement ainsi lorsque *Hugues* passa quelque temps dans ce pays. Depuis, les Ducs de Brabant ont réduit l'Abbesse à la simple Seigneurie.

(e) Roi de Hollande. C'est un trait d'ignorance de la part de l'Auteur, que de parler d'un Roi de Hollande, car il n'y en a jamais eu. On ne connoissoit même point, du temps de *Hugues-Capet*, le nom de Hollande. Ce n'est que quelque temps après, vers la fin du onzième siècle, qu'il a été question des Comtes de ce pays là; mais ils étoient très-connus du temps de *Philippe-le-Hardi*, ou de *Philippe-le-Bel*, temps où nous croyons qu'a été écrit le Poëme.

(f) Il est certain que la Reine, femme de *Louis V*, dit *le Faineant*, dernier Roi de la seconde race, s'appeloit *Blanche*; elle étoit fille, dit-on, d'un Comte d'Arles, en Provence. *Mezerai* prétend que cette Reine n'avoit ni amour ni estime pour le Roi son époux; & qu'elle l'abandonna pour se retirer dans son pays. Suivant quelques Historiens, elle revint cependant auprès de *Louis* avant sa mort

mais il faut que cela ait été fort court, car *Louis V* ne régna que quinze mois, & mourut à l'âge de vingt ans. On osa soupçonner la Reine *Blanche* de l'avoir empoisonné.

(g) Cette Princesse *Marie* est un personnage tout-à fait imaginaire : il est certain que *Louis V* & la Reine *Blanche* ne laissèrent aucune postérité; mais il y a des Auteurs qui disent que *Hugues-Capet* & la Reine *Blanche* étant d'accord, ils produisirent un testament du Roi *Louis-le-Fainéant*, par lequel il donnoit son Royaume à *Hugues-Capet*, à l'exclusion de *Charles*, Duc de Lorraine, son oncle, à condition, ajoute-t-on, que *Hugues* épouseroit la Reine *Blanche*. Cette dernière circonstance ne peut être véritable, puisqu'on fait que *Hugues* avoit une autre femme, qui vécut encore quelque temps après son avènement au trône, & fut mère de *Robert* & de deux Princeses. D'autres Historiens ont prétendu que *Blanche* épousa, en secondes noces, *Robert*, fils de *Hugues-Capet*; & ce sentiment est un peu plus probable que l'autre.

(*h*) Il n'y a jamais eu de Comtes de Champagne, ni du nom de *Savari*, ni de celui d'*Affelin*; & même du temps de *Hugues-Capet*, les Comtes de Champagne commençoient à peine à être connus. *Robert*, fils d'un Comte de Vermandois, fut le premier qui porta ce titre, sur la fin du dixième siècle, c'est-à-dire à peu près sous le règne de *Hugues*; & c'étoit un seigneur dont la puissance étoit très-médiocre, car il ne possédoit guères que la ville de Troyes en Champagne; mais ses successeurs ayant acquis ou hérité de plusieurs autres grands & beaux domaines, les Comtes de Champagne devinrent très-puissans & très-considérables, & furent comptés parmi les Pairs de France. C'est sur ce pied qu'ils étoient quand *Philippe-le-Bel* réunit la Champagne à la couronne, à la fin du treizième siècle, en épousant *Jeanne*, héritière de la Champagne & du Royaume de Navarre; & l'Auteur du Poëme, qui écrivoit à peu-près dans ce temps là, nous présente les Comtes de Champagne comme ils étoient de son temps, & non comme ils étoient du temps de *Hugues-Capet*.

Quant au Duc de Bourgogne , la faute d'ignorance de l'Auteur est encore plus grossière & plus impardonnable. Non-seulement il n'y a jamais eu de Duc de Bourgogne du nom de *Ferri* , *Fédri* , ni *Frédéric* ; mais au temps où l'Auteur place sa scène , la Bourgogne étoit possédée par un frère cadet de *Hugues-Capet* , qui étoit bien loin de vouloir lui faire la guerre , & l'empêcher d'être Roi de France. *Robert* , fils de *Hugues* , hérita de ce Duché après la mort de son oncle , & le donna en apanage , mais avec tous les droits de la souveraineté , à son second fils , d'où est sortie la première race des Ducs de Bourgogne de la maison de France.

(i) La grand salle du Palais. L'Auteur fait encore ici un anacronisme , toujours fondé sur la même raison , c'est qu'il parle des choses comme elles étoient de son temps , & non du temps de *Hugues-Capet*. Le palais n'étoit point habité par nos Rois avant la fin du règne de ce Monarque. Ce fut lui qui s'établit le premier dans ce quartier , où il fonda l'Abbaye de *S. Magloire* ; & ce fut son fils *Robert* qui bâtit le premier le Palais. La grande

salle du Palais n'a été bâtie que par *Saint Louis* ; & cette salle, qui étoit vaste , magnifique , & ornée des statues de tous les Rois de France , fut brûlée dans le grand incendie du Palais , en 1618.

(*k* Capes ou capelines.) C'étoient des espèces de surtouts , redingottes ou habits de dessous , auxquels étoit attaché un capuchon , que les gens ordinaires , & surtout les gens de métier , portoient quand ils alloient en ville , par dessus leurs camisoles ou vestes de travail : elles n'avoient point de manches , & on les relevoit quand on vouloit agir ; ainsi , l'on voit qu'il étoit aisé de cacher des armes ou de grands couteaux sous un pareil vêtement.

(*l*) L'Auteur a tort de traiter de petits Seigneurs les Comtes de Vermandois , du moins ceux qui subsistoient quand *Hugues-Capet* parvint au trône ; car c'étoient des Princes puissans , descendans de *Charlemagne* par *Pépin* son fils , qui fut Roi d'Italie. *Hebert II* , Comte de Vermandois , qui retint plusieurs années en prison le Roi *Charles V* , possédoit presque toute la Picardie , la Champagne , le Valois &

plusieurs autres grands domaines ; mais les possessions de ces Comtes furent ensuite partagées, & passèrent, par alliance, dans différentes maisons. Le Vermandois, proprement dit, dont S. Quentin est la capitale, parvint ainsi à un arrière petits-fils de *Hugues-Capet*, qui forma une nouvelle maison de Comtes de Vermandois, dont les aînés cédèrent le pays au Roi *Philippe-Auguste*, au commencement du treizième siècle. Ainsi, quand l'Auteur écrivoit, il n'y avoit plus de Comtes de Vermandois.

Quand *Hugues-Capet* parvint au trône, il n'y avoit point de Comtes particuliers de Touraine, mais des Comtes de Blois, qui l'étoient aussi de Chartres & de Tours. & qui ensuite héritèrent des Comtés de Champagne & de Brie. Mais sous le règne de *Henri Premier*, petit-fils de *Hugues-Capet*, la Touraine fut unie à l'Anjou. Tel étoit l'état des choses sous *Philippe-le-Bel*.

On ne connut de Comtes d'Evreux que sous le règne de *Hugues-Capet* ; & celui qui l'étoit alors étoit un fils cadet du Duc de Normandie. Ce Comté fut réuni à la couronne, sous *Philippe-Auguste* ; &

Philippe-le-Hardi le donna en apanage à son troisième fils, qui forma une branche de la maison de France, laquelle a subsisté assez long-temps, & a possédé le Royaume de Navarre pendant quatre générations.

Ni du temps de *Hugues-Capet*, ni depuis, il n'y a point eu de Comtes particuliers de Beauvais; & c'est sous le règne de *Hugues* qu'un fils du Comte de Blois, de la maison de Vermandois, ayant été nommé Evêque de Beauvais, unit ce Comté à son Evêché, auquel il est toujours resté attaché depuis. L'Evêque a le titre de Comte & Pair de France.

Il n'y avoit point non plus de Comtes de Soissons, du temps de *Hugues-Capet*; c'étoit la maison de Vermandois qui possédoit ce Comté, lequel a ensuite passé dans les maisons de Châtillon, de Couci, de Luxembourg, & enfin dans celle de Bourbon, & a donné son nom à une branche de cette maison royale.

La première fois qu'il est question, dans notre histoire, des Comtes de Dammartin, (qui d'ailleurs n'ont jamais été que de simples Seigneurs Gentilshommes) c'est sous le règne de *Robert*, fils de *Hugues*—

Capet. Cette belle terre a été possédée par la famille de *Trie*, qui est éteinte; elle a passé, par alliance, dans plusieurs autres maisons, entr'autres, dans celle de Chabannes, & dans celle de Montmorency. Elle appartient aujourd'hui à M. le Prince de Condé.

La liste suivie des Connétables de France, ne commence pas aussi haut que le règne de *Hugues-Capet*; mais s'il y en a eu sous ce règne, & que dès cette époque le Connétable ait commandé les armées, cette dignité n'a pu être remplie alors que par *Bouchard de Montmorency*, premier du nom, illustre guerrier, & l'un des plus grands Seigneurs de ce règne, & de qui descend toute la maison de Montmorency, encore subsistante, en tant de branches. Nous ne voyons pas que *Bouchard* ait été Comte de Dammartin.

(*m* Porte S. Antoine.) Il n'y avoit certainement point de Porte S. Antoine du temps de *Hugues-Capet*. Les murs de la ville finissoient alors à ce qui fait aujourd'hui la Place de Grève & l'Eglise S. Gervais; mais du temps de *Philippe-le-Bel*, les limites de la ville étoient bien plus

reculées ; & l'on pouvoit appeler la Porte, qui étoit à peu-près où est aujourd'hui le Marché S. Paul , Porte S. Antoine , puisqu'elle conduisoit à l'Abbaye S. Antoine, qui étoit déjà fondée dans le Fauxbourg qui en a pris son nom.

(n) Cet usage de servir au repas de cérémonie un paon ou un faisan , & de le présenter au Chevalier de la cour le plus distingué, qui s'engageoit par serment, sur cet oiseau, à faire quelque nouvelle action d'éclat , est un des anciens usages de la Chevalerie, des plus singuliers & des plus remarquables. M. de Sainte-Palaye a fait , de cette coutume, l'objet d'une dissertation curieuse, que l'on trouvera dans les derniers volumes des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, & que cet Académicien, aussi aimable que savant, se propose de publier, avec de nouvelles recherches qui la rendront encore plus intéressante.

(o Porte du Temple.) Certainement il n'y avoit point de Porte du Temple du temps de *Hugues-Capet*. Le Temple & les Templiers sont bien postérieurs à ce

Monarque ; mais il en étoit beaucoup question du temps de *Philippe le-Bel*, puisque ce fut sous ce règne que cet ordre fut aboli. L'enceinte du Temple étoit encore en-dehors de celle de la ville ; mais elle en étoit si voisine , que la Porte de ce côté-là, devoit s'appeler Porte du Temple. Quant aux Courtilles , c'étoient de petites enceintes qui servoient de marais ou de vergers , dans lesquels des paysans cultivoient des fruits & de légumes , dont ils trouvoient aisément le débit dans Paris. La Courtille , amas de guinguettes placées auprès de la Barrière du Temple , a retenu cet ancien nom.

(*p* Duché d'Orléans.) Assurément *Hugues-Capet* n'étoit pas dans le cas de recevoir le Duché d'Orléans pour récompense de ses services , car il l'avoit hérité de son père *Hugues-le-Grand* , qui l'avoit eu de son père *Robert II* du nom , lequel avoit succédé à son frère aîné *Eudes*, fils de *Robert le-Fort* , que l'on prétendoit descendre d'un frère de *Charles Martel* , grand-père de *Charlemagne* ; mais il faut observer que tous ces Princes & Seigneurs ne possédoient Orléans qu'à

titre de Comté; & qu'il ne fut titré de Duché que lorsque *Philippe de Valois* le donna en apanage à son second fils.

(*q* Homme lige.) L'hommage lige étoit le lien le plus fort qui pût attacher un Vassal à son Seigneur, car il y avoit deux sortes d'hommages. Le simple hommage féodal, par lequel le Vassal étoit obligé de servir son Seigneur en guerre, soit de sa personne, soit en envoyant quelqu'un à sa place, & faisant marcher ses sujets en proportion de l'étendue de son fief, ou payant une somme, en cas que le Seigneur voulût s'en contenter. Cette sorte d'hommage n'étoit point exclusive, c'est à dire, qu'on pouvoit le rendre à plusieurs Seigneurs différens, eu égard aux différens fiefs que l'on tenoit d'eux, & même servir des Seigneurs qui étoient ennemis, suivant les fiefs que l'on tenoit de l'un ou de l'autre.

Mais l'hommage lige lioit bien plus étroitement le Vassal au Seigneur, puisqu'en le rendant, on s'obligeoit à servir son Suzerain en personne, envers & contre tous. On ne pouvoit rendre cet hommage par Procureur; il falloit le rendre

en personne, la tête nue, à genoux, sans éperons, & les mains dans celles du Seigneur, qui étoit assis & couvert. En récompense, après l'hommage rendu, le Seigneur embrassoit le Vassal; mais seulement lorsqu'il s'agissoit d'un grand fief, & que le Vassal étoit un grand Seigneur. Notre Auteur tombe encore ici dans une grande erreur, en faisant rendre à son héros hommage lige à la Reine & à la Princesse *Marie*. Suivant M. le Président *Hénaut*, l'hommage lige ne s'introduisit que sous *Louis-le-Gros*, près de 150 ans après l'avènement de *Hugues-Capet* au trône; mais il étoit tout à fait en usage du temps de notre Auteur, qui écrivoit environ 150 ans plus tard.

(*r* Fontaine S. Denis.) On voit encore cette fontaine auprès de l'Abbaye de Montmartre. C'est effectivement là que l'on prétend que S. Denis fut martyrisé; par conséquent, ce seroit de là qu'il auroit dû partir, tenant sa tête entre ses mains, pour se rendre à S. Denis, si cette opinion apocriphe, aussi connue qu'elle est ridicule, pouvoit mériter quelque créance ou quelque attention. C'est auprès de

cette fontaine qu'a été fondée l'Abbaye des filles de Montmartre , par *Adelaïde*, femme de *Louis-le-Gros*, environ 140 ans après la mort de *Hugues-Capet*.

(f) L'hommage que notre Auteur rend ici à la loi salique , est remarquable ; après avoir donné à son héros une espèce de droit d'hérédité à la couronne de France , en lui faisant épouser l'héritière du dernier Roi de la race de *Charlemagne*, il revient à cette loi qui étoit déjà bien connue du temps de *Philippe-le-Bel*, & qui excluait les filles de la couronne. Loi en vertu de laquelle , après la mort des quatre fils de *Philippe-le-Bel* , qui ne laissèrent que des filles , son cousin , *Philippe de Valois* , parvint à la couronne.

(t) Les divorces n'étoient point rares du temps de *Hugues-Capet* , non plus que du temps de *Philippe-le-Bel* : on rompoit les mariages sous les plus légers prétextes : une parenté même éloignée , une affinité même spirituelle ; c'est-à-dire , qui se contracte en tenant un enfant sur les fonts de baptême , le défaut de consentement des parens , la moindre formalité

omise dans la célébration , paroïssent des raisons suffisantes pour déclarer un mariage nul. Les Princes trouvoient dans les Conciles , des Evêques complaisans , qui décidoient , à cet égard , suivant la volonté du Souverain : ainsi , il n'est pas surprenant de voir , dans ce Roman , le Duc de Bourgogne espérer de faire casser le mariage de *Marie* , & même de faire déclarer l'élévation de *Hugues-Capet* sur le trône , nulle. Dans ces temps d'ignorance sur les bons principes , cela eût pu arriver , si le Duc de Bourgogne eût été le plus fort.

(*u* Chemin qui conduit en France.) Quoique la Champagne fût partie du grand Royaume de France , cependant dans ce temps-là on sembloit distinguer la France , proprement dite , ou le Duché de France , d'avec les autres Provinces du Royaume. Nous avons déjà dit que *Charles-le Chauve* donna à *Robert-le-Fort* , bisaïeul de *Hugues-Capet* , ce Duché de France , qui comprenoit les Comtés de Paris & d'Orléans ; il y a encore des payfans , en Normandie , en Picardie , & même en Champagne , qui , quand ils sortent de leurs

Provinces pour passer dans l'Isle de France, disent , nous allons en France.

(x Chaperon d'hermite.) Dans le tems de *Hugues Capet*, non-seulement les moines, mais les payfans, les ouvriers, & les gens du peuple, portoient des manteaux ou surtouts, auxquels étoit attaché un large capuchon, qui se mettoit sur la tête, & qui garantissoit du froid; de la pluie & du soleil; mais les gens plus distingués portoient des chaperons ou habillemens de tête, qui ne tenoient point à la cape, capeline, manteau, ou habit de dessus. La forme des chaperons a infiniment varié, depuis *Charlemagne* jusqu'au quinzième siècle, où l'on a commencé à perdre l'usage de s'en couvrir la tête. Comme dans les derniers tems que l'on en a porté, on les ornoit différemment, suivant la différence des états, après avoir cessé d'être habillement, ils ont continué d'être ornement; mais on les a réduits à une forme qui ne laisse presque pas soupçonner aujourd'hui qu'ils aient pu servir d'habillement de tête. Les Licenciés & Docteurs des Universités, & les Magistrats, portent encore aujourd'hui des

chaperons, dont la fourrure ou la couleur indique le grade ou la dignité de ceux qui les portent. Du temps que les chaperons servoient à couvrir la tête, les femmes en portoient comme les hommes ; mais comme ils ne sont point ornement pour elles , il y a long-temps qu'elles n'en portent plus.

(y Montmirail.) Le Montmirail dont il est ici question , est probablement la petite ville de ce nom , communément dite Montmirel , qui est dans la Brie Champenoise, à quatre lieues de Château-Thierry. Elle est située sur une hauteur, & a pu être autrefois assez forte.

(z Abbaye de S. Magloire.) Il est singulier que l'Auteur de ce Roman n'avance , pour ainsi dire , pas un seul fait que n'offre une erreur historique. Ce n'est point *Hugues-Capet* qui a fondé l'Abbaye de S. Magloire ; la chartre de sa fondation est de *Lothaire*, Roi de la seconde race, confirmée par *Louis V*, son fils.. Ce fut *Hugues-le-Grand*, père de *Hugues-Capet*, qui, en qualité de Duc de France & Comte de Paris, donna à des Bénédictins qui avoient apporté de Bretagne à Paris le

corps de S. Magloire , l'Eglise qui est aujourd'hui la Paroisse de S. Barthélemi. Cette Abbaye de Moines a subsisté dans cette Eglise jusqu'en 1138 , que l'Abbé & la Communauté abandonnèrent cette Eglise & ce quartier , pour aller s'établir dans la rue S. Denis. Il ne resta dans leur ancienne Eglise qu'un Prieur , dont le bénéfice a été uni à l'Evêché de Paris. C'est en vertu de cette union que l'Archevêque de Paris nomme à la Cure de S. Barthélemi , qui est la Cure du Palais. L'Abbaye & le Monastère des Bénédictins de S. Magloire , transférés rue S. Denis , ne subsistent plus à présent. En 1572 , il ont été transférés au fauxbourg S. Jacques , à l'endroit où est aujourd'hui le Séminaire de S. Magloire ; & on mit à leur place , rue S. Denis , un Couvent de Religieuses , qui y subsiste encore , & que l'on nomme les Filles de S. Magloire. Les Bénédictins de S. Magloire ne sont restés dans le fauxbourg S. Jacques que jusqu'en 1718. Alors , apparemment à cause qu'ils ne voulurent pas se réformer , leur Eglise , leur maison & leurs biens , furent donnés à des Prêtres de la Congrégation de l'Oratoire , qui y sont encore , à la tête d'un Séminaire.

(&) L'Auteur du Roman de *Hugues-Capet*, est le seul qui nous parle de tous ces bâtards du premier Roi de la troisième race : les Historiens véritables n'en connoissent qu'un seul ; il s'appeloit *Josselin* : il fut d'abord Moine, puis Abbé de Fleuri, ou S. Benoît-sur-Loire. Enfin , il devint Archevêque de Bourges, l'an 1029. Au reste, s'il y avoit encore quelque famille qui pût prouver qu'elle descend d'un bâtard de *Hugues-Capet*, il n'est pas douteux qu'elle ne fût comptée parmi celles de la plus haute & de la plus ancienne noblesse du Royaume.



QUATRIÈME CLASSE.

Romans François d'amour, & de toute autre Classe, ranges par ordre alphabétique.

L'EMBARRAS où nous nous sommes trouvés plusieurs fois sur le choix des Romans que nous avons à extraire, nous détermine à changer quelque chose à l'ordre que nous avons suivi jusqu'à présent. Nous avons reconnu qu'entre les différentes Classes de Romans François que nous parcourions successivement, les unes étoient si abondantes, que nous ne savions par où nous devions commencer; & les autres, au contraire, étoient si dénuées de Romans dont l'extrait pût être agréable, qu'après en avoir présenté une douzaine, la matière se trouvoit presque épuisée.

D'ailleurs, nous avons annoncé une *Bibliothèque générale des Romans*; ce qui fait supposer, avec raison, que nous voulons faire connaître au Public tous les Romans qui nous sont connus; mais parmi ceux-là, il y en a beaucoup qui ne valent pas la peine d'être extraits, & dont

il fuffit d'indiquer le titre , avec une petite note qui apprenne que ces Livres ne méritent ni d'être lus, ni d'être abrégés. Or, en continuant de fuivre la méthode que nous avons adoptée d'abord, nous ne parlerions jamais de ceux-là, & notre projet ne feroit pas rempli. En prenant , au contraire , les Romans François l'un après l'autre , par ordre alphabétique , ils passeront tous en revue devant nos Lecteurs ; nous dirons ce qu'on en doit penfer , & nous ne nous arrêterons que fur ceux qui mériteront de fixer l'attention : nous jeterons ainfi plus de variété dans nos extraits , & plus d'agrément dans nos volumes ; & nous présenterons un catalogue qui , fans être fec , puifqu'il fera mêlé d'extraits , d'anecdotes & de réflexions , deviendra , par la fuite , utile à ceux qui , fe trouvant au milieu d'une Bibliothèque riche en Romans , voudront favoir quels font ceux qu'ils peuvent lire , fans crainte de s'ennuyer. Il eft vrai que ce Dictionnaire ne fera pas fini fi-tôt , & que ceux qui entreprennent de travailler à la lettre A , ne peuvent guères fe flatter de voir imprimer la lettre Z ; car il y a déjà plufieurs milliers de Romans François ; & tandis que nous parlerons des anciens ; il en paroîtra chaque jour de nouveaux ; mais outre qu'il faut efperer que

notre

notre entreprise trouvera des continuateurs quand nous serons obligés de l'abandonner ; les morceaux du Dictionnaire que nous allons commencer, seront toujours bons ; car il n'y a certainement aucune lettre de l'alphabet qui ne nous fournisse des Romans agréables & singuliers.

Ainsi, désormais nos volumes seront alternativement consacrés, l'un au Dictionnaire des Romans François, l'autre aux Romans étrangers, & à ceux de Chevalerie & historiques, dont nous avons entamé la suite. D'ailleurs, nous prions nos Lecteurs de se rappeler les engagements que nous avons pris, par rapport aux Romans étrangers, dans notre Volume du mois de Novembre dernier.

ABAILARD. *Amours d'Abailard, voyez Abeilard ou Abélard, car on écrit plus communément ce nom ainsi.*

ABBASSAÏ, *Histoire Orientale ; trois petites parties, en un vol. in-12, 1753.*

Ce petit Roman est (comme on le voit) assez moderne. Nous croyons nous souvenir qu'il a eu, dans son tems, le succès dont il étoit digne, car c'est un des
1778. Janvier. 1^{er} Vol. D

plus intéressans & des plus agréables de tous ceux qui ont paru il y a 20 ou 25 ans; mais peut-être aujourd'hui n'est-il connu que de peu de personnes, car le sort de la plupart des Romans modernes, est de ne pas vivre àge d'homme. Nous sommes charmés d'avoir occasion d'en rappeler le souvenir. L'Auteur est une Mademoiselle *Fauque*, qui peut-être vit encore; cette Démoniselle est née à Avignon, où elle a porté, pendant dix ans, le voile de Religieuse. Ayant réclamé contre ses vœux, elle a obtenu sa liberté, & en a fait usage pour venir à Paris composer des Romans: celui-ci est son second ouvrage de ce genre. Après en avoir publié quelques autres, elle a passé en Angleterre, où peut-être est-elle encore. Quelque part qu'elle soit, l'Auteur d'*Abbassai* est une femme de beaucoup d'esprit; on en trouve dans tous ses Romans, & sur-tout dans celui que nous présentons, dont le sujet est très-intéressant. Elle l'a tiré de l'Histoire des Arabes; & l'on voit, d'ailleurs, dans la Bibliothèque Orientale de d'*Herbelot*, l'extrait d'un Roman Arabe, qui fait la base de celui-ci: nous allons voir ce que Mademoiselle

Fauque y a ajouté de son imagination ; mais n'oublions pas de dire que le style d'*Abbassai*, sans être parfaitement correct, est très-chaud, assez brillant, & quelquefois sentencieux avec esprit & finesse. L'Auteur y découvre, de temps en temps, une façon de penser assez singulière ; mais la plus grande partie des réflexions dont elle a entremêlé sa narration, sont agréables & ingénieuses. Nous conseillons de lire ce Roman, sur-tout aux personnes qui ont déjà le cœur & l'esprit formés. Nous allons en tracer la marche, pour en donner, du moins, une idée à ceux qui ne pourroient pas se procurer le livre même.

Le fameux Calife *Aroun Alraschid*, si connu dans tout l'Orient par sa magnificence, sa valeur & sa justice, remplissoit envers la Sultane *Zulima*, sa mère, tous les devoirs d'un fils tendre & respectueux ; il étoit bien éloigné de croire que la grandeur de son rang l'en dispensât ; il affichoit même des sentimens aussi légitimes, bien sûr qu'ils ne pouvoient que lui faire honneur ; & que la connoissance qu'en auroient ses sujets, augmenteroit la considé-

raison & le respect dus à sa mère. Il alloit souvent la visiter dans le vieux ferrail, où elle s'étoit retirée après la mort du Calife *Mahadi*, son époux. Ce lieu étoit orné de superbes jardins, dans lesquels *Aroun* se promenoit quelquefois seul, après avoir quitté *Zulima*. Un jour qu'il les traversoit, il apperçut, sans en être vu, *Affoud*, l'eunuque favori de la Sultane, se glisser derrière une charmille, & entrer dans une grotte, dont la porte étoit masquée par des arbres touffus. Le Calife reconnoît bien les lieux ; & le lendemain il s'y rend, accompagné de quelques esclaves ; il fait enfoncer la porte, & descend seul, par un escalier de marbre blanc, dans le souterrain : il y trouve des salles vastes, commodés, & même assez ornées : c'étoit le lieu où ses ancêtres avoient autrefois renfermé des trésors qui étoient épuisés : le Calife n'y trouva que deux femmes, toutes deux belles, mais dont la plus jeune joignoit à toutes les graces de son âge, des traits faits pour toucher le cœur le plus insensible. *Aroun* les interroge, & ne peut tirer de la plus jeune d'autres éclaircissemens, sinon qu'elle s'appeloit *Zesbet* ; qu'elle avoit été renfermée dans

ce lieu dès sa plus tendre jeunesse , & qu'elle n'y avoit jamais connu d'autres êtres humains que sa nourrice , (qui étoit morte il y avoit environ deux ans) *Fatime* , (c'étoit le nom de la personne qu'on lui avoit donnée pour compagnie) & l'eunuque qui les venoit visiter tous les jours , & leur apporter ce qui leur étoit nécessaire. Le successeur de *Mahomet* devient aussi-tôt éperdûment amoureux de la jeune *Zesbet* : il fait sortir les deux prisonnières de leur caverne , les conduit lui-même dans un appartement du vieux serail , & les recommande aux soins de sa mère. Celle-ci s'en charge avec empressement , paroissant ignorer quelles étoient ces deux jeunes personnes. Le Calife envoie chercher l'eunuque , qui devoit savoir ce secret ; mais le malheureux n'arrive aux pieds de son maître que pour y expirer , en se plongeant un poignard dans le cœur. *Zulima* jetta un cri d'horreur , & s'évanouît , ainsi que les deux jeunes personnes. Le Calife ordonne qu'on en prenne le plus grand soin ; & revient ensuite , tous les jours , sous prétexte de rendre ses devoirs à sa mère , s'enivrer du plaisir de voir *Zesbet*. *Zulima* ne tarda

pas à s'appercevoir de la passion de son fils ; & elle prit tous les soins imaginables pour empêcher qu'il ne s'y livrât , & que *Zesbet* n'y répondît. Elle assura la jeune personne que *Mahomet* lui étoit apparu , & qu'elle étoit menacée des plus grands malheurs , si elle écoutoit le Sultan. Elle ordonna à *Fatime* de lui inspirer les mêmes terreurs , & lui dit qu'elle avoit pour cela les raisons les plus essentielles : en même tems elle eut soin de ne point perdre *Zesbet* de vue , & d'empêcher *Aroun* de lui parler en particulier ; mais quelle que fût sa vigilance , le Commandeur des Croyans étoit dans un lieu où tout respectoit ses loix. Il trouva un instant favorable pour déclarer son amour à *Zesbet* ; & il la pressoit vivement lorsque *Zulima* les surprit. La Sultane voulant l'arrêter , & sentant que son fils alloit mépriser sa défense : *arrête* , lui dit-elle en fureur , *malheureux , ton amour est criminel ; Zesbet est ta sœur , elle est ma fille.* Ces paroles firent une vive impression sur *Aroun* : il réprima ses desirs ; mais bientôt agité , troublé , ne concevant pas comment il pouvoit avoir une sœur dont il n'avoit jamais entendu parler, il courut

chez sa mère, pour lui demander l'explication de cette énigme. L'agitation où cette scène avoit mise la Sultane, l'avoit rendue malade, il s'approche de son lit, la conjure de lui révéler son secret, & elle ne peut le refuser.

Zulima étoit fille d'un Emir Arabe très-attaché au Calife *Mahadi*. Dès sa tendre jeunesse le hasard lui avoit fait connoître un jeune guerrier de sa nation, nommé *Seif*; elle l'avoit aimé, & se flattoit que son père ne le lui refuseroit pas pour époux, lorsque le Calife ayant entendu parler de la beauté de *Zulima*, la demanda à son père. Le désespoir des deux amans fut extrême, & *Zulima* fut bien loin d'être consolée par l'honneur que lui fit *Mahadi* de la déclarer Sultane favorite, & par la naissance de deux fils, dont *Aroun Alraschid* fut le second. Elle entretenoit toujours quelque correspondance avec son cher *Seif*, mais de loin en loin, & ne savoit plus précisément ce qu'il étoit devenu, lorsque *Mahadi* tomba dans une maladie de langueur qui, augmentant tous les jours, fit bientôt désespérer de sa vie. Dans ce même temps parut auprès de Bagdad un Derviche en ré-

putation de la plus grande sainteté ; il s'appeloit *Hakem*. Il prédifoit, disoit-on, l'avenir, & même faisoit des miracles. *Mahadi* engagea *Zulima* à aller le consulter sur son sort ; elle s'y rendit, & laissa toute sa suite à la porte de l'hermitage ; car le Derviche exigeoit qu'on ne le consultât que seul, & tête - à - tête. Quand elle fut parvenue dans l'endroit le plus écarté de sa cellule, *Hakem* lui prédit que le Calife mourroit bientôt, que ses deux enfans régneroient successivement, & qu'elle auroit auprès d'eux le plus grand crédit ; mais, ajouta le prétendu prophète, je fais que votre ame est agitée d'une autre inquiétude que celle de la santé de *Mahadi* ; un jeune Arabe dont vous êtes aimée depuis long-temps..... A ces mots la Sultane pâlit, rougit, & ne pouvoit deviner comment le Derviche avoit pénétré son secret, lorsque celui-ci se retirant adroitement, fit place à *Seif* lui-même. Il est aisé de concevoir quels furent les charmes d'une pareille reconnaissance ? A l'étonnement le plus grand, succédèrent les plaisirs les plus vifs que deux amans qui se retrouvent après plusieurs années de séparation, puissent goû-

ter ensemble. *Seif* avoua à *Zulima* qu'il étoit arrivé secrètement à Bagdad, dans la vue de tout tenter pour la revoir, & qu'il y avoit réussi en séduisant le faux prophète Musulman. Il l'assura qu'après la mort de *Mahadi*, il trouveroit bien encore moyen de se rapprocher d'elle. *Zulima* reprit le chemin de Bagdad. Elle tourna, du mieux qu'elle put, la fâcheuse réponse qu'elle avoit reçue de *Hakem*, qui ne tarda pas à se justifier. Affectant une extrême douleur, elle se retira au vieux ferrail qui avoit servi de maison de plaifance à *Mahadi*. Elle s'aperçut bientôt que son entrevue avec *Seif* alloit avoir des suites; elle étoit inquiète sur la manière dont elle s'y prendroit pour les cacher, n'ayant ni femmes, ni eunuques en qui elle put prendre une certaine confiance; lorsqu'une Juive, par qui elle avoit reçu quelquefois des nouvelles de *Seif*, vint lui proposer un esclave dont elle lui vanta l'esprit & la fidélité. La Sultane hésitoit; la Juive la détermina, en lui remettant un billet écrit de la main de son amant, qui contenoit ces mots : *N'hésitez point à prendre l'esclave dont on vient de vous*

parler , c'est *Seif* qui vous en prie. La Juive ajouta qu'elle la supplioit de permettre qu'elle entrât elle-même à son service avec le nouvel esclave. *Zulima* consentit à tout ; & quelle fut l'agitation de son ame , quand elle reconnut dans l'esclave son cher *Seif* ? Dès qu'il fut en possession de son nouvel emploi , ils prirent ensemble des mesures pour cacher à tous les yeux l'état où se trouvoit *Zulima* , la naissance & l'éducation de l'enfant qui devoit naître. *Amine* (c'étoit le nom de la Juive) & *Affouf* (c'étoit celui qu'avoit pris *Seif*) y réussirent ; la jeune *Zesbet* fut transportée aussi tôt après sa naissance , & élevée dans le souterrain où le Calife l'avoit trouvée. *Amine* étant morte lorsque *Zesbet* n'avoit encore que douze ans , on y substitua la jeune & belle *Fatime* , qui , ayant été achetée pour le serail du Sultan , & témoignant la plus grande répugnance pour cette destination , avoit préféré de s'enterrer , pour ainsi dire , toute vive , avec la jeune *Zesbet* , dont elle étoit devenue la seule amie.

Telle est , dit *Zulima* au Calife son fils , l'histoire de mes malheurs , & celle

de la naissance de *Zesbet*. Oseriez-vous violer les droits de la nature, en continuant d'être amoureux de votre sœur ? *Aroun*, après avoir été quelque temps plongé dans une profonde rêverie, promit à sa mère qu'il n'auroit plus pour l'aimable *Zesbet* qu'une tendresse fraternelle. Il la fit reconnoître publiquement dans son ferrail & dans Bagdad, pour sa sœur, & lui donna le nom d'*Abbassai*, qu'avoient déjà porté les Princesses les plus belles & les plus distinguées du sang des Califes. On cacha au public une partie des circonstances de sa naissance, & *Zulima* crut, pendant quelque tems, qu'une tendre & innocente amitié continueroit seule à régner entre le frère & la sœur, & pourroit la consoler de la perte cruelle qu'elle avoit faite de son cher *Seif*; mais ses espérances ne se soutinrent pas. Le Calife voyoit sa sœur tous les jours avec la liberté d'un frère & d'un Souverain. Bientôt l'ardeur excessive de ses feux se ranima; & un jour qu'il trouva *Abbassai* sortant du bain, ne pouvant plus se contenir, il étoit sur le point de lui faire violence. On avertit *Zulima*; & elle arriva encore assez à tems pour

empêcher que le crime ne fût consommé ; mais l'agitation dans laquelle cette seconde scène mit la Sultane-Mère , lui causa encore une maladie, dont elle s'aperçut bientôt elle-même qu'elle ne pouvoit revenir. Sentant les approches de la mort , elle témoigna au Calife les plus grandes alarmes sur ce que deviendrait *Abbassai*. « Je ne vois , lui dit-elle , qu'un » moyen pour la soustraire à votre passion insensée. Jurez entre les mains de » votre mère mourante , que vous vous » conformerez à ses dernières volontés ». *Aroun* fit le serment ; & sa mère lui déclara qu'elle vouloit donner un époux à *Abbassai* , & qu'elle ne trouvoit personne qui fût plus digne de sa main que le grand Visir *Giafar*, « Il est , lui dit-elle , » chef de l'illustre maison des Barnécides ; il est le plus sage de vos Ministres , & le plus fidèle de vos amis , » peut-être le seul , car ceux des Souverains sont toujours en bien petit nombre : vous ne pouvez lui faire un plus » grand honneur que de lui faire épouser » votre sœur , mais il n'y a aucun honneur » dont il ne soit digne ».

Le Calife fut effrayé de l'idée d'éloi-

gner de lui sa chère *Abbassai* ; cependant il ne pouvoit rien refuser à sa mère expirante ; & d'ailleurs il comptoit , avec raison , sur la fidélité de *Giafar* ; & tandis que *Zulima* annonçoit à sa fille la résolution à laquelle elle avoit enfin porté le Calife , & qu'elle lui faisoit de *Giafar* le portrait le plus avantageux , le Souverain de Bagdad déclaroit à son Visir quel étoit l'honneur qu'il vouloit lui faire ; mais en même temps quelle condition cruelle & délicate il vouloit y attacher. « Cher & fidèle ami , lui dit » *Aroun* en l'embrassant , tu peux me » rendre l'honneur , le repos & la vie ; » mais , ô ciel ! à quel prix ? Je tremble en » te l'apprenant.... Prononcez , Seigneur , » répondit *Giafar* , rien ne me paroît impossible ; tout mon sang versé pour » vous.... Ce que j'exige de toi est plus » encore , interrompit vivement *Aroun* ; » il faut épouser ma sœur ; il faut la voir » tous les jours ; être non-seulement exposé aux charmes de ses regards , mais » peut-être encore à ceux de ses caresses , & il faut y résister , ne l'aimer » qu'en frère , sans lui déclarer la cause » d'une froideur aussi surprenante : parle ,

» poursuivit-il; mais auparavant consulte
» ta fermeté, ta vertu; & si tu peux te
» flatter d'être capable d'un sacrifice si
» difficile, ne me réponds que par le ser-
» ment le plus redoutable. Ah! Seigneur,
» répondit *Giafar*, que ne puis je vous
» faire un plus grand sacrifice? L'indif-
» férence, l'insensibilité de mon cœur,
» me laissent peu craindre les forces de
» l'amour; mais dussé-je les éprouver,
» je jure par le Dieu unique & tout-
» puissant, je jure par vous-même que je
» ne regarderai jamais *Abbassai* que
» comme ma sœur. Puissé-je, si je de-
» viens parjure, ressentir le poids de
» votre vengeance; &, ce qui me paroît
» plus affreux encore, perdre votre estime
» & votre amitié »!

Le Calife rassuré par ces protestations, déclara publiquement le mariage de sa sœur avec *Giafar*; il fut célébré avec les fêtes les plus brillantes; & quoique *Aroun* en fût, au fond du cœur, sincèrement affligé, il se consolait par l'espérance qu'aucun homme au monde ne seroit plus heureux que lui; & que s'il étoit obligé de mettre un frein à ses desirs, il imposoit la même loi à *Giafar*.

Zulima fut encore témoin de cette union avant que d'expirer , & mourut ignorant les conclusions barbares auxquelles le Calife avoit assujetti les deux époux. Le Visir en sentit toute la rigueur dès qu'il eut connu *Abbassai* ; mais il se flatta , pendant quelque tems , que la force de son esprit , & les grandes raisons politiques qui devoient l'engager à se contenir , lui suffiroient pour éteindre les feux qu'*Abbassai* faisoit naître dans son cœur. L'innocence de la sœur du Calife , contribua même , pendant quelque temps , à lui faire remplir son serment. Ignorant ce que c'étoit que l'amour , elle étoit contente de la paisible union dans laquelle elle vivoit avec son époux ; *Fatime* qui l'aimoit tendrement , n'avoit garde de l'instruire , jugeant bien que la trop éclairer , ce seroit la rendre malheureuse. Cependant elle faisoit quelquefois des questions embarrassantes , tant à cette esclave favorite qu'à *Giafar*. Elle ne savoit à quoi attribuer les pleurs qu'elle voyoit quelquefois verser à son époux en la regardant , & les soupirs qui lui échappoient lors même qu'il lui témoignoit le plus d'amitié. Elle se rappeloit quelques

circonstances des emportemens du Calife, auxquels *Zulima* avoit été obligée de s'opposer. On lui avoit dit, en général, que l'amour rendoit malheureux; & la Sultane-Mère lui avoit appris que celui du Calife pouvoit être criminel; c'étoit pour elle autant d'énigmes dont elle vouloit pénétrer le véritable sens; cette curiosité fatale la perdit enfin, ainsi que son malheureux époux. Une lettre lui tomba entre les mains; elle étoit d'une femme que *Giafar* avoit aimée, mais pour laquelle il ne sentoit plus rien depuis qu'il étoit occupé de sa jeune & charmante épouse. Cette amante délaissée accabloit le Visir de reproches; elle avoit pénétré le secret du Calife; & rappelant à son ancien amant, avec vivacité & avec emportement, le souvenir des plaisirs qu'ils avoient goûtés ensemble, elle ne pouvoit lui pardonner d'y renoncer pour un objet qui ne pouvoit faire que son désespoir & son tourment, puisqu'il lui étoit si sévèrement défendu d'être heureux avec elle.

Abbassai voulut absolument avoir l'explication de ces phrases obscures; elle pressa le Visir, son époux, de la lui don-

ner, avec toute la vivacité d'un enfant, & toute l'ardeur d'une jeune amante. Hélas ! il ne put lui résister ; il lui révéla tout : que cet éclaircissement lui coûta cher ! Toutes les résolutions, toutes les réflexions du philosophe, du courtisan, du ministre, ne purent empêcher *Giafar* de se livrer aux transports que tout homme éprouve dans une explication si délicate donnée tête à tête : en un mot, il manqua à son serment. Ce ne fut qu'après avoir commis cette faute qu'il en sentit toute la conséquence. Alors les deux époux, revenus à eux-mêmes, se promirent bien de mettre dans leur conduite la circonspection la plus grande, & de dérober au Calife la connoissance, non seulement de leurs plaisirs, mais même de leurs sentimens. La Princesse à qui l'Empereur son frère venoit rendre de fréquentes visites, affecta même d'être mécontente de la froideur prétendue de *Giafar*. Le Calife abusé ne soupçonna pas que son ministre & son favori eût été parjure ; cette espèce de tranquillité fut bientôt dissipée. *Abtassai* n'eut plus alors de ressource que de se jeter entre les bras de *Fatime* ; c'étoit la seule à qui elle eût

confié le secret de ses premiers plaisirs,
& elle étoit bien sûre de sa fidélité.
» Hélas ! lui dit-elle , ô ma chère *Fatime*,
» c'est *Zésbet* , c'est moi-même qui vais
» accuser mon époux ; je porte dans mon
» sein la preuve de son parjure ; que de-
» viendrai-je ! *Aroun* me regarde avec
» des yeux attentifs que je ne pourrai
» tromper ; *Giafar* sera la victime d'une
» jalousie insensée ; mais je mourrai la
» première ô ma chère *Fatime* ! tes pres-
» sentimens ne sont que trop justifiés.
» Non , *Zésbet* , répondit *Fatime* , non ,
» vous ne mourrez point ; je dois cher-
» cher à vous sauver : vous êtes , *Giafar*
» & vous , moins coupables que dignes
» de pitié. L'impossibilité d'exécuter une
» loi , en excuse la transgression ; l'amour
» qui a causé votre foiblesse , doit à pré-
» sent soutenir votre courage ». *Giafar*
survint au milieu de cette intéressante
conversation : les deux époux & leur con-
fidente convinrent que , continuant tou-
jours à tromper le Calife , *Abbassai* diroit
que ne sachant à quoi attribuer les froi-
deurs de l'époux que lui avoit donné son
frère , elle avoit fait vœu d'aller à la Mec-
que implorer le secours & les lumières

du Prophète , afin d'éclaircir ses doutes. Le Commandeur des Croyans sourit à cette proposition ; mais comme il étoit chef de sa religion , aussi bien que Souverain d'un grand Empire , il n'osa se refuser à ce pèlerinage : il ordonna les préparatifs nécessaires , & donna pour guide à la femme de *Giafar* , *Mesrour* , chef de ses eunuques , qui avoit , après le Visir , la plus grande part dans la confiance du Calife.

Heureusement que *Mesrour* , courtisan sans ambition , & incapable d'une basse envie , étoit lié avec *Giafar* d'une amitié fondée sur l'estime & sur la vertu. Il avoit été témoin des premiers transports de son maître pour *Abbassai* ; il en avoit prévu les conséquences , en avoit suivi les progrès , & avoit pénétré le secret du Calife , & celui de *Giafar*. Il soupçonna le motif du voyage de la Princesse , & se chargea avec empressement de la conduire , sentant qu'il ne pouvoit mieux servir son maître qu'en sauvant l'innocence de l'épouse de *Giafar*. Celui-ci compta même , avant que de s'être expliqué avec lui , sur les services qu'il pouvoit lui rendre ; il en assura son épouse & *Fatime* :

Mesrour le leur confirma lui-même , & elles entreprirent leur voyage avec une sécurité bien fondée.

Pendant la route , *Fatime* , pour distraire la Princesse , lui conta l'histoire de ses amours avec *Amanzé* , qu'elle lui avoit soigneusement cachés pendant tout le tems qu'elles avoient passé ensemble , tant dans la caverne que dans la maison du Visir , parce qu'il étoit alors trop délicat d'éclairer *Zesbet* sur l'amour & ses dangers. Nous supprimons cet épisode , assez long dans l'ouvrage de Mademoiselle *Fauque*. Il contient quelques détails agréables ; mais le fond nous en a paru médiocrement intéressant. *Amanzé* est un jeune Seigneur Arabe , Petit-Mâitre , de la cour de Bagdad , qui se rendant auprès de sa mère à Samarcande , y fait la connoissance de *Fatime* , la séduit & la trompe , lui fait plusieurs infidélités , dont il soutient les reproches avec effronterie & légèreté. Enfin , sous prétexte de la conduire à Bagdad , il l'abandonne ; & elle tombe entre les mains de Marchands d'esclaves , qui l'achètent pour le ferrail du Calife. On ne fait ce que devient *Amanzé* , que *Fatime* ne peut s'empêcher

d'aimer toujours , malgré ses indignes procédés.

Cependant *Abbassai* étoit arrivée à la Mecque ; & , sous prétexte de dévotion , elle y avoit prolongé son séjour. Elle avoit mis au monde un fils que l'Iman de la grande-Mosquée , qui heureusement , avoit des sentimens respectables d'humanité & de dévotion bien entendue , avoit reçu des mains de *Fatime* avec l'aveu du secret de sa naissance. Il s'étoit chargé du soin de le nourrir & de l'élever comme son propre fils , se réservant de le faire connoître dans des tems plus heureux , au moyen des marques qu'on lui avoit laissées. L'épouse de *Giafar* , après avoir embrassé , en versant bien des larmes , ce cher enfant , reprit , avec *Fatime* & *Mesrour* , le chemin de Bagdad. Elle y arriva. Mais quels furent sa surprise & son chagrin , lorsqu'elle n'y trouva plus son cher époux ! *Aroun* l'avoit envoyé en ambassade vers l'Empereur *Charlemagne*. La sœur du Calife fut obligée de dissimuler le chagrin que cette absence lui causoit. Elle assura son frere que ses inquiétudes s'étoient absolument calmées par un effet heureux de son pélerinage , & accablé le

retour du Visir , en cachant soigneusement les dispositions de son ame. Il revint enfin ; mais ce ne fut que pour suivre *Aroun* dans un pèlerinage, qu'il se proposa de faire lui-même dans ce même lieu de dévotion où sa sœur avoit, disoit-elle , trouvé le repos de l'esprit & la tranquillité du cœur. *Mesrouf* fut aussi du voyage ; & malheureusement le Calife y conduisit une Sultane jalouse de l'amour qu'*Aroun* avoit pour sa sœur ; & de *Giafar*, à qui elle avoit fait des agaceries que le sage Ministre avoit rejetées.

La tendre *Abbassai* fut agitée des sentimens les plus affreux en voyant partir *Giafar* pour ce dangereux pèlerinage. Elle lui recommanda du moins de prendre les plus grandes précautions , en voyant son fils qu'elle avoit confié à l'Iman , & auprès duquel elle avoit laissé un eunuque , dont elle se croyoit assurée. *Giafar* le lui promit ; & effectivement ce ne fut qu'avec une circonspection extrême qu'il se fit connoître à l'Iman , qui gardoit son fils dans l'endroit le plus reculé de la Mosquée. Il n'alloit que la nuit embrasser ce précieux fruit de ses amours. Cependant , malgré tant de précautions , la cruelle &

jalouse *Zobeïde* découvrit le mystère. Elle étoit logée avec le Calife dans le voisinage de la Mosquée : elle vit promener un enfant , & reconnut l'eunuque qui le conduisoit. Dès qu'elle fut sur la voie , elle attira chez elle le jaloux *Aroun Alraschid* , fit venir en sa présence l'enfant & l'eunuque , & , par ses menaces , força ce dernier à dire son secret. Le Calife irrité fait aussi-tôt appeler *Giasar*. Le trouble de l'infortuné Ministre le décèle : tout est éclairci. Abrégeons le détail affligeant des fureurs d'*Aroun Alraschid* , époque malheureuse de la vie d'un Souverain qui , jusques-là , avoit été juste & grand. Il retourne à Bagdad , traînant avec lui , enchaîné , celui qui , peu auparavant , étoit son favori & l'ame de ses conseils. Heureusement il laissa à la Mecque le fils d'*Abbassai*.

Mesrour fait avertir la Princesse du sort affreux qui menace son époux. Il lui fait savoir qu'il a concerté avec l'Iman les moyens de lui faire remettre son fils dans un lieu écarté qu'il lui désigne , entre Bagdad & la Mecque. *Abbassai* troublée , desolée , part aussi-tôt avec *Fatime* , court

à l'endroit marqué, & reçoit effectivement son fils des mains de l'Iman qui expire en le lui remettant. Elles veulent retourner à Bagdad, s'informer du sort de *Giafar* ; mais excédées de fatigue, elles tombent au pied des ruines d'une maison. C'étoient les restes de cet hermitage du Derviche *Hakem*, dans lequel *Zulima* & *Seif* avoient donné l'être à la malheureuse *Zesbet*. Hélas ! elle étoit prête à y expirer, lorsqu'un vieillard & un jeune homme s'arrêtent dans cet endroit. *Fatime* reconnoît l'un pour un philosophe qui lui avoit servi de père, & dans l'autre ce perfide *Amanzé* qui lui étoit toujours cher. Celui ci se justifie ; mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est qu'il rappelle *Abbassai* & son fils à la vie. Ils leur apprennent des nouvelles de Bagdad. *Aroun* y étoit arrivé, après avoir long-temps balancé sur le sort de son Ministre, tantôt se rappelant avec attendrissement les importans services qu'il lui avoit rendus ; tantôt pensant avec horreur au prétendu crime dont il étoit coupable. Peut-être la clémence & l'équité l'eussent-elles emporté, mais *Aroun* ne
trouve

trouve plus *Abbassai* dans Bagdad ; sa fureur se ranime ; il signe l'arrêt de mort de *Giafar* & de tous les Barnécides.

Cette funeste nouvelle rend à *Abbassai* toutes ses forces ; elle court vers la capitale pour se jeter aux pieds de son frère, l'attendrir en faveur de son époux, & lui offrir sa propre vie. Hélas ! elle arrive trop tard ; *Giafar* venoit d'expirer sous le glaive du bourreau. Son épouse désespérée, monte avec fermeté sur l'échafaud, saisit ce fer qui vient d'ôter la vie à ce qu'elle aime, & se le plonge dans le sein. On la porte expirante dans le Palais du Calife, qui, la voyant dans l'horreur de ces derniers momens, veut se percer à son tour, & suivre ceux qu'il vient d'immoler. *Arrête*, lui dit *Abbassai* mourante, *tu n'es pas digne de mourir ; une vie remplie de remords doit être le châtiment du crime. Puissent les objets funestes que tu vois, être toujours présens à ta mémoire ; puisse le repentir te déchirer sans t'excuser ; puisse enfin ta honte égaler ta gloire passée !*

Ces vœux funestes furent exaucés. *Aroun* traîna encore quelques temps une vie malheureuse ; enfin, les remords & les regrets le conduisirent au tombeau.

Fatime & Amanzé avoient pris soin du fils d'*Abbassai* & de *Giafar*. Il monta dans la suite sur le trône des Califes.

L'ABBAYE ou LE CHATEAU DE BARFORD,
imité de l'Anglois, 2 Part. en un vol.
in-12. Paris 1769.

L'Auteur de ce petit Roman est, dit-on, M. *Frenais*, Avocat au Parlement, Traducteur de quelques Ouvrages Anglois, entr'autres, du Roman satyrique, intitulé *Crysal* ou la *Guinée*. Ce Livre-ci n'est point une traduction, mais seulement une imitation, comme le porte le titre. L'Auteur a divisé son Roman par Lettres, à l'exemple des meilleurs Romans Anglois, tels que *Pamela* & *Clarice*. Tous les personnages en sont Anglois; &, quoiqu'il lui soit échappé quelques fautes contre le véritable costume, en général il a assez bien attrapé le ton & le caractère propres aux habitans de la Grande-Bretagne. La principale héroïne, qui s'appelle d'abord *Miss Sophie Warley*, & à la fin *Miss Powis*, date la plupart de ses Lettres d'un Château situé dans le pays de Galles, qui, ayant été

une Abbaye avant le règne d'*Henri VIII*, a conservé ce nom, quoique converti en terre tout-à-fait séculière & héréditaire; c'est ce qui a engagé M. *Frenais* à donner à son Roman le titre d'*Abbaye* ou de *Château de Barford*.

Ce n'est point par l'intrigue que brille ce Roman; il est chargé de peu d'événemens, & ce n'est que sur la fin que l'on en trouve quelques-uns; encore sont-ils peu vraisemblables, & ne sont-ils pas développés d'une façon bien claire; c'est ce qui nous détermine à ne point donner d'extrait suivi de cet Ouvrage. Mais nous devons rendre justice aux détails intéressans que présentent toutes les Lettres de la première Partie, & presque toutes celles de la seconde. Ceux ou celles entre les mains de qui ce Roman tombera, trouveront dans les Lettres de *Sophie* beaucoup de délicatesse, une naïveté intéressante, & un style très-naturel. On y lit souvent des pensées très-déliées & bien exprimées. Parmi les caractères des gens que *Sophie* rencontre dans le *Château de Barford*, il y en a de singuliers & de piquans.

L'ABBÉ EN BELLE HUMEUR , *Nouvelle galante*. Cologne , 1705-1709 & 1734, petit in-12.

Ce petit Roman est une de ces productions assez méprisables , dont les Auteurs étoient des François réfugiés en Hollande sur la fin du règne de *Louis XIV.* Comme presque tous étoient ou des Calvinistes, ou des Ecclésiastiques qui avoient abjuré leur état, ou des Moines défrôqués , c'étoit ordinairement aux dépens de leurs anciens confreres qu'ils s'amusoient , en mettant sur leur compte des histoires très-scandaleuses. C'est ainsi qu'en use l'Auteur , quel qu'il soit , de *l'Abbé en belle Humeur*. Il nous conte les fredaines d'un Ecclésiastique très-éloigné de l'esprit de son état. Nous nous garderons bien de les répéter, ni de les extraire , nous nous contenterons d'avertir ceux entre les mains de qui ce petit Roman tomberoit, que s'ils se donnoient la peine de le lire , ils n'y trouveroient qu'un seul trait plaisant , & nous allons le rapporter.

Un vieux Magistrat de soixante-douze

ans , épouse une jeune personne qui fait semblant de l'aimer , & le trompe en faveur d'un grand garçon qu'elle connoissoit avant son mariage , & qu'elle trouve moyen d'introduire chez le bon homme en qualité de Secrétaire. L'Abbé *Léonardin* (c'est le héros de cette belle histoire) étoit aussi très-bien avec la jeune femme ; mais l'intrigue de l'un se passant dans la maison pendant que le Magistrat étoit au Palais , & l'Abbé n'étant point suspect, parce que c'étoit un cassard , & qu'il faisoit semblant d'être le meilleur ami du mari , celui-ci ne témoignoit aucune jalousie ; lorsqu'un beau jour il paroît triste & rêveur , sa femme lui demande ce qui l'agite : « Madame , lui » dit-il enfin , je n'y puis plus tenir , je » vous avoue que je suis jaloux ». Alors la jeune femme , qui se sentoit coupable , croit voir le Secrétaire ou l'Abbé devenir la victime de la colère & de la fureur de son époux. Elle demande , en tremblant , quel est le malheureux objet de son injuste jalousie : « Madame , lui répondit le » Magistrat en rougissant, connoissez toute » ma foiblesse ; ce n'est point un homme » qui la cause ; ceux qui vivent dans ma

» maison ou la fréquentent, sont des gens
» en qui je peux prendre toute sorte de
» confiance ; ce sont mes amis intimes ,
» je ne peux rien craindre de leur part ;
» mais vous avez un singe qui en agit
» avec vous d'une façon si familière , qui
» vous embrasse si souvent avec ses pattes ,
» qui vous décoiffe , qui vous chiffonne.
» Ah ! ma chère femme , pardonnez cette
» foiblesse à un époux de soixante - douze
» ans. Si vous ne renoncez à cet animal ,
» vous me verrez expirer de chagrin & de
» jalousie ». On juge bien qu'après cette
explication , la Dame tranquillisée , eut de
la peine à s'empêcher de rire. Cependant
elle promettoit à son mari que , quoiqu'elle
fut fort attachée à son singe , il n'y avoit
rien qu'elle ne sacrifiât au desir d'assurer
son repos & de prolonger ses jours , lors-
que l'Abbé entra : en qualité d'ami de la
maison , il proposa un accommodement
pour sauver la vie au pauvre animal qui
inquiétoit le Magistrat , ce fut de s'en
charger , promettant qu'on ne le reverroit
plus. Le bon homme regarda encore cette
offre comme une preuve de l'amitié de
l'Abbé pour lui , & le ménage fut en
paix.

L'ABBÉ A SA TOILETTE. *Cologne*, 1707,
in-12.

C'est une suite de l'*Abbé en belle Humeur*, apparemment par le même Auteur qui continue à conter les fredaines de son Abbé, lequel en fait tant enfin, que (dit notre Auteur) le Père de la Chaise, Jésuite, qui avoit alors la feuille des bénéfices en France, lui fait ordonner par le Roi de se retirer dans un Séminaire. Il obéit avec beaucoup de regret, & conserve quelques temps l'espérance de faire sa paix; mais n'ayant pu y parvenir, il prend le parti de s'échapper, & se retire en Hollande sous l'habit de cavalier. De là, il passe en Angleterre; il écrit à ses amis, & leur raconte différentes aventures de ces pays-là. Ainsi, l'histoire de l'Abbé dégénère en un recueil de contes licentieux & ridicules, parmi lesquels il n'y en a aucun d'intéressans. Conclusion; ces deux Abbés ne méritent pas d'être lus; & nous conseillons à ceux sous la main de qui ils tomberont, de les rejeter comme de très-mauvais Livres.

ABDALLA. *Les aventures d'Abdalla, fils d'Hanif, envoyé par le Sultan des Indes, à la découverte de l'Isle de Borico, où est la fontaine merveilleuse dont l'eau fait rajeunir ; traduites en françois sur le manuscrit Arabe trouvé à Batavia, par M. de Sandisson. Première édition, la Haye, 1713, 2 vol. in 12. Seconde, Paris, 1723, aussi 2 vol. Troisième, Paris, 1745, toujours 2 vol. Quatrième édition, la Haye, Paris 1773, également 2 vol.*

Les trois premières éditions sont absolument semblables ; & le Roman n'y finit point. Le premier volume de la dernière contient tout ce qui est compris dans les deux tomes des premières ; & le second volume est absolument neuf, renferme une conclusion de la prétendue histoire d'Abdalla. Nous ignorons quel est l'Auteur de cette continuation ; mais nous nous flattons d'avoir recouvré des mémoires plus sûrs que les siens, d'après lesquels nous allons faire notre extrait.

Lorsque cet ouvrage parut pour la première fois en 1713, il fut attribué à un

Abbé jeune alors , mais déjà distingué par son esprit & par son mérite , comme il l'étoit par sa naissance , qui présidoit à la plus fameuse Bibliothèque de l'Univers ; qui , parent d'un Chancelier de France , fut chargé de la Librairie. Il fut de toutes les Académies , & est mort Doyen des Conseillers d'Etat. Si cet Ouvrage ne peut pas faire honneur à un Magistrat , & passer pour le résultat d'une étude sérieuse , au moins doit-il être regardé comme un jeu d'esprit tout-à-fait agréable , qui prouve , dans son Auteur , une imagination riante ; il contient même quelques idées philosophiques. L'Auteur suppose qu'un M. *Sandifson* , établi à Batavia , lui a adressé un manuscrit Arabe , dont l'Auteur & le héros (nommé *Abdalla* , fils d'*Hanif*) avoit été chargé par le Grand Mogol *Schâ-Jéhan* , de conclure un traité de commerce avec la Compagnie Hollandoise. Il assure que cet Ambassadeur est mort à Batavia , ayant reçu la nouvelle que l'Empereur du Mogol avoit été détrôné , & qu'il étoit mort faute d'avoir bu , avec les précautions nécessaires , l'eau de la fontaine merveilleuse de l'Isle de *Borico* , qu'*Abdalla* lui avoit

apportée. Telle est la fable qui amène ce conte, & lui donne quelque légère vraisemblance.

Le prétendu Traducteur, avant que d'entamer son histoire, nous donne quelques notions sur les Génies & les Fées, dont il est beaucoup question dans cet Ouvrage. Les Génies nous dit il, sont ou mâles ou femelles. Les mâles ont conservé le nom de Génies; & les femelles s'appellent Ginnes. Ces êtres supérieurs à l'espèce des hommes, ont autrefois habité la terre; mais depuis que les enfans d'*Adam* s'y sont établis, ils se sont retirés dans un pays particulier, qui s'appelle le *Ginnistan*. Les Esprits se divisent en deux classes; les *Peris*, mâles & femelles, naturellement bons; & les *Dives* naturellement méchans. Il y a cependant quelques-uns des *Dives* qui se sont soumis à la volonté de Dieu, & ont été convertis par *Salomon*. Les Fées & les Magiciens sont des hommes & des femmes, disciples des Génies, & qui ont appris d'eux des secrets merveilleux, par le moyen desquels ils opèrent des prodiges, quoiqu'après tout ils soient mortels comme nous.

Après ce petit préambule , nous allons passer aux aventures d'*Abdalla*.

L'Empereur *Scha - Jehan* gouvernoit l'Empire du Mogol ; il étoit fils de *Gehan-Guir* , le dixième des descendans de *Tamerlan*. Un de ses Généraux , nommé l'Emir *Jemla* , lui raconta qu'ayant forcé le camp du Roi de Golconde , il trouva enchaîné dans la tente de ce Monarque un vieillard , auquel il donna la liberté ; il paroissoit d'un âge avancé , mais d'une santé parfaite ; sa barbe & ses cheveux étoient tout blancs , mais bien fournis ; son visage étoit chargé de rides ; mais son teint étoit vermeil , & annonçoit encore de la vigueur ; quoique un peu courbé par le poids des ans , il marchoit légèrement , & sans secours. *Jemla* lui demanda quel âge il pouvoit avoir : « Je n'ai , lui » dit il , que 340 ans , & je n'ai plus que » dix ans à vivre , pour arriver à l'âge de » 250 , époque à laquelle j'ai vu mourir » mon père , & où je dois mourir moi-même ». Nouvelles questions sur le bonheur qu'avoient ceux de sa famille de prolonger si long-temps leur vie. La réponse du vieillard fut que son père & lui étoient les seuls qui eussent eu cet

avantage. Le premier avoit eu le bonheur d'aborder à l'Isle de *Borico*, & de boire à une fontaine merveilleuse, dont l'eau rajeunit, ou du moins prolonge la vie de 100 ans, & garantit de la plupart des infirmités de la vieillesse, chaque fois que l'on en boit. Mon pere, continua le vieillard, avoit 50 ans, lorsque le hasard ou une grace particulière de Dieu, lui fit trouver cette fontaine. En y buvant, il s'assura de vivre jusqu'à 150 ans; & en ayant rempli cinq flacons dont il se trouvoit pourvu dans ce moment, il pouvoit vivre encore autant de siècles, s'il s'étoit borné à n'en vider qu'un tous les cent ans. Mais en ayant vidé deux successivement, & se trouvant âgé de 300 ans, il épousa une jeune & jolie Indienne; & je fus le fruit unique de ce mariage. J'avois 50 ans lorsque mon pere, qui pouvoit en vivre encore 300, mais qui m'aimoit plus que lui-même, préféra la satisfaction de prolonger ma vie, à celle de faire durer la sienne. Il prit donc le parti de se laisser mourir. Avant que d'expirer, il me remit les trois flacons qui lui restoient & m'instruisit du mérite de cette eau merveilleuse, sans me dire cependant

où étoit située l'Isle de *Borico*, ni quelle route on pouvoit tenir pour s'y rendre. Je le pressai vivement de continuer à se servir de cette eau pour lui-même ; il me refusa obstinément, & il rendit le dernier soupir. Après avoir pleuré sincèrement sa perte, j'avalai la première bouteille ; cent ans après, je bus la seconde ; & il y a actuellement 90 ans que j'ai épuisé la dernière. Le Roi de Golconde ayant entendu raconter mon histoire, a voulu me forcer à lui enseigner le chemin de cette Isle, & à lui livrer ce qu'il croyoit que je gardois encore de l'eau de cette fontaine. Il m'étoit impossible de le satisfaire ; il m'a fait charger des chaînes dont vous venez de me délivrer. Quand il m'auroit livré aux plus cruels supplices, il n'auroit pu ni me faire mourir, ni m'en faire dire plus que ce que je viens de vous raconter. Laissez moi aller achever tranquillement, au sein de ma patrie, le reste de ma vie, qui, comme je vous l'ai dit, n'a plus que dix ans à durer. Magnanime Empereur, ajouta l'Emir *Jemla*, le vieillard avoit l'air de si bonne foi, en me racontant ce que je viens de répéter à votre Hautesse que je ne crus

pas devoir le retenir plus long-tems ; je lui ai laissé la liberté de retourner dans sa patrie ; mais Votre Majesté a tant de savans hommes à sa Cour & dans ses Etats , qu'il est impossible qu'aucun d'eux ne connoisse l'Isle de *Borico* , & la route qu'il faut tenir pour s'y rendre.

Scha-Jehan pensa bien effectivement que quelqu'un des Docteurs & des Imans dont la ville d'Agra étoit remplie , lui donneroit satisfaction sur cette importante recherche. Il les fit tous consulter les uns après les autres. Un seul nommé *Fazellan*, lui donna cette réponse. « Nous
» lisons dans le Livre d'*Amrou* fils de
» *Gigim* , intitulé l'*Histoire du Monde* ,
» au chapitre des terres presque incon-
» nues , qui n'ont été vues que par ha-
» sard , & dont on ne fait pas la véritable
» position , que l'Isle de *Borico* est seule,
» au milieu d'une mer très-vaste. On
» présume qu'elle est située sous la ligne
» équinoxiale , parce que les jours y sont
» égaux aux nuits ; que les arbres y por-
» tent des fruits toute l'année , & que le
» changement de saison y est impercep-
» tible. Mais outre que le hasard seul la
» fait communément découvrir , l'abord

» en est défendu par une armée de fan-
» rômes représentant des lions , des dra-
» gons , des géans , & par des tourbillons
» de flammes , capables d'effrayer les na-
» vigateurs , & de les empêcher d'aborder.
» Si cependant on ne se laisse point inti-
» mider , & qu'on y mette pied à terre ,
» on trouve la fontaine dont l'eau pro-
» longe la vie. La source en est enfermée
» dans un petit temple gardé par des
» Prêtres , dont le chef a la clef de la
» fontaine ; il ne distribue même l'eau
» aux habitans du pays qu'avec mesure ,
» & certaines précautions , parce qu'il est
» dangereux d'abuser de cette liqueur ».

Personne n'ayant pu donner à l'Empe-
reur du Mogol de plus grands éclaircis-
semens , *Scha-Jehan* résolut d'envoyer à
la découverte de ce rare trésor , *Abdalla* ,
fils d'*Hanif* , qui étoit un des plus hardis
navigateurs de toute l'Asie. Il le manda ,
& lui signifia ses ordres. *Abdalla* s'y
soumit respectueusement sans hésiter , &
répondit , sur sa tête , qu'il reviendrait
avec l'eau de la fontaine de *Borico*.
L'Emir *Jemla* eut ordre de lui fournir
tout ce qui lui étoit nécessaire pour ce
voyage ; & comme l'Empereur témoi-

gnoit le plus grand desir de le voir partir pour cette importante recherche , il se joignit , dès le lendemain , à une caravane qui prenoit le chemin de Cambaye , fameux port de mer où il comptoit s'embarquer.

Chemin faisant , cependant , *Abdalla* étoit inquiet , & tomba insensiblement dans une rêverie assez profonde : il se creusoit la tête pour imaginer par quel moyen il parviendrait à découvrir l'Isle de *Borico* , lorsqu'il s'aperçut qu'un jeune homme qui suivoit la même caravane , étoit aussi agité que lui. Il l'entendit même s'écrier (se parlant à lui-même) *pour cette fois , si elle m'échappe , je suis perdu sans ressource.* *Abdalla* , curieux de savoir quel étoit le sens de ses paroles , s'accosta d'*Almoraddin* (c'étoit le nom du jeune homme) & se rendit de ses amis ; si bien qu'au troisième ou quatrième jour de leur voyage par terre , il ne lui cacha rien du sujet de ses peines. *Almoraddin* étoit fils d'un riche marchand de Cambaye : son père , lui ayant confié le commandement d'un vaisseau richement chargé , dans l'espoir de revenir encore avec de plus grandes richesses , il passa à

l'Isle de Sumatra , & aborda dans un port fort beau & fort commode , dépendant d'une jolie ville, capitale d'un petit Royaume qui s'appeloit le Barostan. La Reine de ce pays , qui étoit très-belle , s'appeloit *Zulikhah* , & n'étoit point mariée. Elle recevoit les étrangers (sur-tout ceux qui arrivoient sur des vaisseaux richement chargés) avec toutes les graces & tout l'empressement imaginable. Elles les faisoit souper avec elle , leur proposoit le bal , & de passer auprès d'elle une nuit délicieuse. S'ils ne s'endormoient pas , la main de la Reine & la couronne leur étoient assurées ; mais s'ils avoient le malheur de s'assoupir , (ce qui arrivoit toujours) leurs vaisseaux étoient confisqués , & eux chassés honteusement du pays.

Almoraddin tenta une première fois cette aventure avec confiance , & perdit le vaisseau , ainsi que les trésors que son père lui avoit confiés. Il retourna chez lui comme il put ; & ayant fait accroire au bon-homme qu'il avoit fait naufrage , il obtint un second vaisseau , chargé de la plus grande partie des richesses du papa : épris des charmes de la Reine , il

retourna au Barostan , & fit une seconde tentative , qui lui réussit aussi mal que la première. Enfin , faisant toujours à son père des contes sur son malheur , il obtint de lui le reste de son bien , & alloit pour la troisième fois se hasarder à le perdre , pour les beaux yeux de la Souveraine du Barostan , lorsqu'*Abdalla* le rencontra ; & comme celui-ci ne suivoit point de route certaine pour trouver l'Isle de Borico , il proposa à *Almoraddin* de l'accompagner dans son voyage , en lui faisant espérer qu'il lui seroit utile par ses conseils ; mais il leur arriva bien des aventures avant qu'*Almoraddin* parvînt , pour la troisième fois , au Barostan. Ils délivrèrent des mains de quelques Fakirs Indiens , une femme que ceux-ci avoient enlevée , tandis qu'on la croyoit brûlée avec son mari ; & une jeune fille qu'ils avoient également ravie au milieu d'une cérémonie religieuse. Enfin , ils arrivèrent à Cambaye , où tous deux devoient s'embarquer , *Abdalla* commença à s'informer de l'Isle de Borico , sans pouvoir rien découvrir à ce sujet. Ils s'embarquèrent pour le Barostan , & furent obligés de relâcher à Calicut. Ils y trouvèrent

une Dame Persanne, nommée *Rouschen*, qui avoit une petite fille, jolie, & pleine d'esprit, nommée *Loulou*. La mere & la fille faisoient des contes charmans, quoique fort extraordinaires, car c'étoient des contes de Génies. Nous nous contenterons de rapporter ceux qui nous ont paru les plus agréables.

Le plus singulier est celui que conte *Rouschen*, de son voyage dans l'*Isle détournée*. Elle y fut transportée par une *Périse*, ou Génie femelle bienfaisante, qui fut touchée des chagrins domestiques qu'éprouvoit cette Dame Persanne, qui étoient la suite de la jalousie & de la mauvaise humeur de sa sœur : après avoir procuré à celle-ci quelques mortifications, dans le temps même qu'on célébroit ses noces, elle lui fit venir tout-à-coup, sur la moitié du menton, une barbe noire & une demi-moustache ; ensuite elle enleva, devant toute sa famille, *Rouschen*, & la transporta dans l'*Isle détournée*, ou l'*Isle bleue*, séjour des *Périses*. C'est-là qu'on voit des choses fort extraordinaires, entre autres, le monde à l'envers, dans lequel toutes les productions sont si différentes de ce qu'elles sont ailleurs,

que les plus petits animaux de ce pays-là sont ceux qui sont les plus gros chez nous; & réciproquement, les puces de l'*Isle détournée*, sont grosses comme des ours, & même des éléphants. Nos grands arbres n'y sont que de petites herbes, & nos petites herbes y sont de grands arbres *. Au lieu de flambeaux, de chandelles & de bougies, ce sont les yeux des chats qui éclairent dans l'Isle des Péris. On y parle la langue universelle, qui s'entend sans prononcer, ni remuer les lèvres. Ils comprennent les pensées les uns des autres,

* L'Auteur ne pousse pas cette idée du *monde renversé*, aussi loin qu'elle pourroit aller. Cependant comme il est, à ce que nous croyons, le premier à qui elle a passé par la tête, elle fit (lors de la première édition de cet ouvrage) une grande fortune. On la copia, & on l'étendit dans une infinité de petites brochures, d'estampes gravées pour le peuple, & de chansons des rues. M. le Sage en fit un Opéra-Comique, qui eut un succès prodigieux. Il est certain qu'on peut étendre cette idée tant qu'on veut, & toujours assez plaisamment.

aussi-tôt qu'elles sont formées , & sans qu'il soit nécessaire de les expliquer. Les Péris d'ancienne race , & nés dans l'*Isle détournée*, ne se nourrissent que de parfums ; mais les Péris d'adoption qui sont nés mortels , mangent de la viande , & on leur sert des pieds de mouches & des cuisses de moviettes , qui sont assez grosses pour nourrir plusieurs personnes ; ou une fricassée d'une centaine de bœufs , qui tiennent dans un plat ordinaire.

Rouschen transportée dans cette Isle , y trouva un jeune Persan nommé *Ajoub* avec qui elle soupa à une petite table ; où on leur servit des viandes terrestres , pendant que les Péris mangeoient des parfums , à la grande. Ce jeune homme eut le bonheur de toucher son cœur , qui jusqu'alors avoit été insensible ; elle fit la même impression sur lui ; & quand on leur demanda , le lendemain , à l'un & à l'autre , s'ils vouloient se rendre à la fontaine d'*Emeraude* , où ils pourroient être adoptés par les Génies , & élevés à la qualité de Péris , ou du moins à celle de Fée & d'Enchanteur ; le jeune Persan & la belle Persanne , sans s'être concertés , refusèrent également les avantages qu'on

leur propoſoit & préférèrent de vivre enſemble ſur la terre. Les Génies qui découvrirent leurs ſentimens, les forcèrent à ſ'expliquer, en offrant *Ajoub* percé, aux yeux de *Rouſchen* : elle en parut au défefpoir, & découvrit ainſi ſon amour.

Avant que de retourner enſemble ſur la terre, ces deux amans paſſèrent encore quelques jours dans l'*Iſle détournée*, où ils ſe racontèrent leurs aventures, & où ils virent encore des choſes ſingulières. L'hiſtoire d'*Ajoub* eſt très-ſimple. Ce fut par hafard qu'il prononça des paroles qu'il lut dans un livre, par la vertu deſquelles une Périſe lui apparut, qui le transporta dans l'*Iſle détournée*. Il étoit né à Schiras, qui étoit la patrie de *Rouſchen*; il avoit déjà eu occaſion de l'appercevoir, & en étoit devenu amoureux; ainſi, ces amans furent enchantés de ſe retrouver, & ſe préparèrent à vivre heureux enſemble dans leur pays. Mais auparavant on leur fit voir les curioſités du lieu où ils étoient. On les promena dans un grand édifice, dont la cour étoit environnée d'un amphithéâtre deſtiné à contenir toute la nation Périſe, qui devoit, le lendemain, aſſiſter à une grande céré-

monie : c'étoit la résurrection de la Reine *Feramack*, & de *Gihan* son mari. Ce Roi & cette Reine étoient les ancêtres des cinq Reines par lesquelles étoit gouvernée l'Isle des Péris, lorsque *Rouschen* & *Ajoub* y arrivèrent. Ces Reines se distinguoient chacune par des couleurs particulières ; de sorte qu'il y avoit une Reine blanche, une jaune, une rouge, une bleue & une verte ; chacune d'elles avoit un quartier particulier dans la ville, où tout portoit leur couleur ; de sorte que dans le quartier verd, toutes les maisons étoient peintes en verd, & les meubles & les habillemens étoient verds. Chaque Reine avoit un mari ; mais ces époux n'étoient pas Rois, les Péris étant accoutumés à être gouvernés par des femmes, à l'empire desquelles ils aimoient mieux se soumettre, s'attendant à être traités par elles avec une douceur infinie.

Le jour de la grande cérémonie étant arrivé, la nation entière des Péris se rendit dans le grand amphithéâtre qui étoit partagé en cinq parties. La Reine verte & son époux firent placer *Rouschen* & *Ajoub* dans leur canton ; & quand chacun eût pris place, les cinq Reines &

leurs maris descendirent sur l'Arène, où ils s'assirent en cercle sur des carreaux magnifiques, de la couleur qui leur étoit particulière. Aussi-tôt on apporta au milieu d'eux deux grands vases de crystal, en forme d'œufs, qui contenoient chacun une petite figure, l'une d'homme, l'autre de femme. Au bout de quelques momens on vit ces figures grandir, le vase qui les contenoit s'ouvrir. La Reine *Féramack* & *Gihan* en étant sortis, se revêtirent de superbes habits verts, car c'étoit la couleur qu'ils aimoient le mieux, & qui tenoit le premier rang parmi les cinq. Bientôt s'élevant en l'air, suivis des cinq Reines & de leurs époux, ils allèrent se placer sur le trône verd. La Reine verte & son mari se mirent à leurs pieds, & les autres occupèrent leurs places, mais avec un air respectueux & soumis aux volontés qu'alloient leur déclarer *Féramack* & *Gihan*. Effectivement *Féramack* fit un discours par lequel elle exhorta les Pêris à faire de belles actions, & à rendre service aux gens de bien & au héros. Les Reines leur rendirent une espèce d'hommage, & promirent de se conformer aux loix qu'elle avoit

avoit anciennement établies. Les maris promirent d'imiter *Gihan*, de servir à leurs femmes de capitaines des gardes & de généraux d'armées, & de combattre pour elles contre les Dives malfaisans. Le reste de la journée se passa en fêtes & en festins, où l'on ne servoit que des parfums, mais délicieux & très-nourrissans. Ensuite la jeunesse de chacun des quadrilles fit des exercices singuliers, & que les Péris seuls pouvoient exécuter. Les uns bâtirent des châteaux magnifiques, qui furent ensuite détruits dans un moment, les autres firent paroître des forêts & des chasses, qui ne durèrent que le temps d'une représentation; les autres des jardins & des vergers délicieux, ornés de fruits & de fleurs. Les Péris rouges produisirent des volcans & des feux d'artifice les plus brillans du monde; & enfin les Péris verts élevèrent des palais d'émeraudes de toute magnificence. Le soleil étant prêt à se coucher, *Féramack* & *Gihan* rentrèrent dans leurs œufs, après avoir décrû de la même manière qu'ils étoient grandis, & ils s'envolèrent. Toute la nation Périse s'envola en même-temps comme pour les suivre & les reconduire.

Rouschen & *Ajoub* furent emportés par la foule, & ils se trouvèrent séparés, au milieu des airs. Cependant *Rouschen* fut poussée à l'entrée d'un souterrain obscur, où elle ne fut pas plutôt, qu'une goutte froide qu'elle sentit qui lui tomboit sur le visage, lui fit pousser un grand cri; elle se réveilla, & se trouva dans son lit chez son père, & se vit entourée de toute sa famille & de Médecins, qui l'assurèrent qu'il y avoit déjà plusieurs jours qu'elle étoit en léthargie, sans parler, ni donner presque aucuns signes de vie. Elle raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & on l'accusa de l'avoir rêvé. Ce qui lui fit craindre à elle-même que ce ne fût une illusion, c'est qu'elle ne vit point à sa sœur la barbe noire, que la Périse avoit fait croître sur la moitié de son menton. Mais ce qui ne lui laissa pas lieu de douter que son voyage dans l'*Isle Detournée* ne fût très-réel, c'est qu'elle retrouva dans Schiras le jeune & aimable *Ajoub*, qu'ils se reconnurent, & se racontèrent tout ce qui leur étoit arrivé dans la ville des Péris. *Rouschen* lui demanda comment il en étoit sorti: c'étoit également au milieu de la foule des Péris, entrant dans la caverne où les avoient

conduits *Feramack & Gihan* , qu'une goutte d'eau froide l'avoit tout à-coup réveillé , & il s'étoit retrouvé dans son lit : il avoit cependant entendu une voix qui lui avoit recommandé de faire son profit de tout ce qu'il avoit vu. L'avantage le plus certain qui en résulta pour lui , fut de plaire à la belle *Rouschen*. Il la fit demander en mariage ; & comme il étoit fils d'un riche négociant , il l'obtint aisément , & ses vœux furent comblés. La petite *Loulou* , enfant vive , spirituelle & charmante , fut le fruit de leurs amours. Les intérêts de leur commerce les ayant appelés à Calicut , ce fut-là qu'ils rencontrèrent *Abdalla & Almoraddin* , & que *Rouschen* leur conta son voyage , dont le récit fut confirmé par *Ajoub*.

Nous avons dit que la petite *Loulou* favoit des histoires aussi jolies que celle de sa mère ; elle récita en ces termes celle de *la Princesse au pied de nez* *.

* Ceux qui connoissent le Roman de *Fortunatus* , reconnoîtront aisément cette histoire ; mais en faveur de ceux à qui la Bibliothèque Bleue n'est pas familière , nous allons en faire usage. Elle est , au fond , assez plaisante.

Un pere initié dans les secrets de la magie, laissa trois enfans. Tant qu'il avoit vécu, il n'avoit manqué de rien, parce que son art lui fournissoit des ressources pour ses besoins & pour ceux de toute sa famille. Mais comme il ne possédoit aucunes terres ni biens apparens, ses enfans craignoient qu'après sa mort il ne les laissât dans la pauvreté. Le bonhomme se douta de leurs inquiétudes; mes amis, leur dit-il, aussitôt que je serai expiré, & que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, rendez-vous à l'entrée d'une caverne que vous trouverez à deux mille pas, au nord de cette ville: pénétrez-y sans crainte, emparez-vous des trésors que vous y trouverez, & partagez-les entre vous. Les enfans exécutèrent la volonté de leur pere, & trouvèrent au fond de la caverne une bourse, une ceinture, & un cornet. Des inscriptions leur apprirent quelle étoit la vertu de ces meubles, dont chacun des trois frères prit celui qui étoit le plus conforme à son inclination. L'aîné qui étoit militaire, prit le cornet; & en ayant sonné seulement deux fois, il se trouva à la tête d'un beau régiment d'infanterie, & d'un de cavalerie; & marcha

aussi-tôt avec sa troupe chez un Roi voisin, au service duquel il offrit de se mettre avec ses deux régimens: ses offres furent acceptées; ses régimens eurent une solde avantageuse, & lui des appointemens considérables. Il fut colonel, général, & très-satisfait de son sort. Le second avoit une ceinture qui le transportoit dans un moment par-tout où il jugeoit à propos. Comme il avoit du goût pour le commerce, il se servit de sa ceinture pour passer dans des pays lointains, d'où il rapportoit des marchandises, sur lesquelles il y avoit un profit considérable à faire. Il établit ainsi une grosse maison de commerce dans sa patrie, & devint un riche marchand. Le troisieme, qui étoit jeune, aimable & galant, & qui aimoit à faire de la dépense, prit la bourse, qui pouvoit contenir environ mille sequins, & qui se remplissoit toutes les fois que le possesseur, après l'avoir vidée, desiroit qu'elle fût remplie. Avec ce secours, il se rendit dans une ville où régnoit un Roi assez puissant, père d'une très-belle Princesse. Il loua la plus belle maison de la ville, la meubla magnifiquement, & prit un train superbe. Bientôt on desira de le voir à la

cour ; il y parut avec éclat , fut présenté à la Princesse & en devint amoureux. Celle-ci, de l'aveu de son père, qui croyoit *Tangut* (c'étoit le nom du jeune homme) fils de quelque grand Roi , reçut très-doucement sa déclaration. Il pouffoit sa pointe auprès d'elle , & se flattoit de l'épouser bientôt , lorsque la belle voulut absolument savoir quel étoit son pays , sa naissance , & la source de ses richesses. Ne voulant point mentir à l'objet de sa tendresse , il se crut forcé de lui avouer qui il étoit , de lui montrer sa bourse , & de lui en découvrir le secret. La maligne Princesse n'hésita pas à la lui escamoter. En faisant semblant de regarder la bourse , & de l'examiner de tous les côtés , elle s'enfuit tout d'un coup , & met bientôt plusieurs portes entre elle & lui. Ensuite elle lui envoie signifier son congé par des eunuques & des gardes , qui le mettent très-incivilement à la porte du Palais. *Tangut* quitte la ville , furieux & méditant les plus terribles projets de vengeance. Il ne voit d'autre parti à prendre que de recourir à celui de ses frères qui levoit autant de troupes qu'il vouloit , en tirant quelques sons de son cornet. Il va

le trouver , lui conte sa mésaventure , & à force de prieres obtient de lui qu'il lui prête pour quelque temps ce corne militaire. Dès qu'il le tint , il se rendit dans une plaine , à quelques lieues de Kemmerouf , résidence de la perfide Princesse. Là il sonne tant & tant de son cor , qu'il se trouve bientôt à la tête d'une armée considérable , en état de faire un siège & de conquérir tout le Royaume du Roi *Fadhel* (c'étoit le nom du père de la Princesse.) Il s'approche de la capitale , la menace ; & le petit Monarque & son peuple voient bien qu'ils ne sont pas en état de lui résister. Ils demandent à capituler ; *Tangut* , fier de ses succès , tient bon ; enfin , le Roi , la Reine & la Princesse , viennent se jeter à ses pieds. Les pleurs de sa belle l'attendrissent ; il rentre avec elle dans la ville : on s'explique ; la Princesse s'excuse de son mieux , prétend qu'elle n'a voulu que badiner , & que s'il n'étoit pas parti dès le lendemain , elle lui auroit renvoyé sa bourse , après l'avoir tout au plus vidée trois ou quatre fois pour ses menus plaisirs. *Tangut* s'apaise. Le lendemain , nouvelles explications. « Mais c'est vous qui m'avez trom-

» pée , reprit la Princesse , en me disant
» que vous n'aviez pour toute fortune que
» votre bourse ; vous êtes sûrement un
» grand Prince , puisque vous levez &
» commandez des armées ». Le facile &
amoureux *Tangut* eut encore la bonté de
lui apprendre qu'elle se trompoit , & de
lui dévoiler le secret du cornet. Pour cette
fois elle n'osa pas le lui arracher ; mais
ayant fait introduire un adroit filou dans
l'appartement où il couchoit , elle le lui fit
dérober , & le remit au Roi son père , qui
en sonna si long-temps , qu'il fit naître
une nouvelle armée , à laquelle il ne fut
pas difficile de détruire celle du malheu-
reux *Tangut*. Il fut lui-même mis en
fuite ; & on craignoit d'autant moins de
le revoir , que l'on avoit , dans la ville d'où
il sortoit , une assez forte garnison pour
l'empêcher d'y entrer , & un fond de tré-
sors inépuisable pour soudoyer toutes ces
troupes.

Cependant il ne se rebuta pas. La cein-
ture de son troisième frère étoit sa der-
nière ressource , & il y eut recours. Ce
frère étoit un homme d'assez mauvaise
humeur ; mais que ne peut l'importunité ;
sur-tout quand elle est appuyée par l'ami-

tié fraternelle ? Un matin il obtint la ceinture de son frère pour quelques instans ; & sur-le-champ , il desira de se trouver dans la chambre à coucher de sa Princesse. Il y arrive , & la surprend au lit. Le bruit qu'il fait en entrant dans sa chambre par la fenêtre , la réveille ; & ses premiers mouvemens sont d'étonnement & de colère ; mais bientôt la fourberie & la fausseté , qui étoient ses vertus dominantes , reprenant le dessus : « Quoi , lui dit-elle , c'est vous ? Eh ! d'où venez-vous , mon cher *Tangut* ? Vous m'avez tous jours trompée ; je vois bien que vous n'êtes ni Roi , ni Prince , mais vous êtes certainement magicien ? Non , lui répondit le naïf *Tangut* ; mais je suis piqué de vos procédés ; & je viens vous redemander la bourse & le cornet que vous m'avez si traitreusement ravis. Oh ! dit la perfide , je ne demande pas mieux que de vous les rendre ; mais , mon cher *Tangut* , qu'est-ce que cette grande & vilaine ceinture dont je vous vois affublé ? Quel ajustement ridicule ! est-ce que cela est bon à quelque chose ? Assurément , répond l'amant toujours dupe , c'est avec cela que , disant seule-

» ment que je voudrois être ici, quoique
» j'en fusse bien loin, je m'y suis trouvé
» transporté dans l'instant ». En écoutant
cette explication, la Princesse lui dénouoit
tout doucement sa ceinture ; & , dès
qu'elle en fut venue à bout , l'enlevant
brusquement à *Tangut* , & s'en entortil-
lant promptement , elle desira être dans
la chambre de son père , & s'y trouve
aussi-tôt. Elle lui fait part de son troisième
& dernier tour d'adresse. Tandis qu'on
prend des mesures pour arrêter *Tangut* ,
celui-ci , revenu de son étonnement , des-
cend l'escalier , traverse les cours , gagne
la rue , & , étant sorti de la ville , court
comme un fou à travers les champs ,
n'ayant plus d'espoir ni de ressources.
Enfin , à l'approche de la nuit , la soif , la
fatigue & la faim l'obligent de s'arrêter
au pied d'un rocher , auprès duquel il ap-
perçoit un figuier chargé de beaucoup de
fruits. Le besoin le porte , sans presque
savoir ce qu'il fait , à se jeter sur l'arbre ,
& à manger quelques figues. Il en dévore
six avec avidité , avant que de s'apperce-
voir qu'à chaque figue qu'il mange son
nez s'allonge d'un pied. A la fin , il re-
connoît ce singulier accident. Mais , com-

me l'excès du malheur le rend insensible, il ne s'en embarrasse guères, & s'endort, laissant traîner à côté de lui son long nez. Le lendemain matin, quoiqu'il eût encore faim, il n'ose plus manger de ces figues fatales ; mais, en arrangeant le mieux qu'il peut son nez autour de son corps, il continue son chemin. L'importunité de ce fardeau, l'empêcha d'aller bien loin sans se reposer ; & ce fut encore auprès d'un autre figuier qu'il s'arrêta. L'appétit se faisant, de nouveau, sentir vivement : » Parbleu, dit-il, quand » celles-ci devroient faire allonger mes » oreilles, il faut que je mange ». Cela dit, il avale encore six figues ; & à chacune, il s'apperçoit que son nez raccourcit d'un pied, de sorte qu'il revient bientôt à son état naturel : il n'eut garde d'en manger une septième ; de peur que son nez ne lui rentrât dans la tête ; mais, faisant de profondes réflexions sur ce qui venoit de lui arriver, il conçut un projet de vengeance assez bien combiné, dont nous allons voir que l'exécution fut heureuse. S'étant rendu à un Bourg, dont il s'apperçut qu'il n'étoit pas éloigné, il y vendit ses habits,

qui étoient assez magnifiques , & en tira de quoi se nourrir pendant quelques jours, & acheter l'équipage nécessaire pour remplir son dessein. Cela fait , il reprend le chemin de la ville où demouroit sa Princesse; & , chemin faisant , se munit d'une quantité suffisante des deux espèces de figues. Il cache soigneusement les dernières ; & étant déguisé en paysan , il rentre dans la ville , portant un panier plein des premières. Le pourvoyeur du Roi ne tarde pas à l'appercevoir ; & comme les figues étoient rares dans cette saison , il ne manqua pas de demander au faux paysan , combien il vouloit vendre celles qu'il portoit. Celui-ci lui en ayant demandé un prix assez modique, le panier fut bientôt acheté, & porté avec empressement à la Princesse. Elle étoit gourmande, & dans un moment, elle en eut dévoré cinq : l'on juge bien que le nez de la belle se trouva aussi-tôt de cinq pieds de long. Alors , alarmes, désespoir, on voulut courir après le marchand de figues, il étoit bien loin : s'étant réfugié dans un quartier écarté de la ville, il y avoit changé de déguisement ; & s'étant affublé d'une robe noire, d'un bonnet pointu, & d'une

fausse barbe, il s'annonça comme un Médecin empyrique, qui avoit le talent merveilleux de guérir des maladies même incurables. Il se passa cependant plusieurs jours sans qu'on eût recours à ses secrets; mais enfin, tout l'art des Docteurs de Kemmerouf étant épuisé, on entendit parler de lui, & on voulut aussi le consulter. On le fit venir: après avoir examiné le nez de la Princesse, il prononça cet oracle d'un ton Doctoral: « Puissant
» Monarque, dit-il au Roi, votre fille
» est, si j'ose m'exprimer ainsi, transfor-
» mée en éléphant, du moins son nez
» a-t-il pris la forme de la trompe de cet
» animal: telle est sa maladie. Le moyen
» de la guérir, est d'employer un remède
» que j'ai seul, & qui fait tomber les
» trompes d'éléphant les mieux enraci-
» nées. Je l'emploierai pour elle; mais
» j'exige pour cette cure un prix confi-
» dérable; & c'est à la princesse seule
» que je dirai ce que j'exige, lorsqu'elle
» aura pris pendant neuf jours de mes
» remèdes ».

On remit la malade entre les mains du faux Médecin; & pendant huit jours, il lui fit prendre des pilules fort dégoû-

tantes , & qui n'avoient aucune vertu. Enfin , le neuvième , s'étant enfermé avec elle , & ayant tiré de sa poche les figues propres à dissiper son mal : Madame , lui dit *Tangut* , voilà qui doit achever votre guérison. Pour vous en convaincre , mangez une de ces figues : la Princesse la mangea , & son nez raccourcit d'un pied. Je peux , continua *Tangut* , achever mon opération ; mais il faut que vous me livriez trois trésors que vous possédez , une bourse , un cornet & une ceinture. Cette proposition embarrassa d'abord : enfin on y consentit ; la bourse fut livrée , on mangea une seconde figue avec le même succès que la première ; le cornet fut ensuite rendu , & la troisième figue fit le même effet ; enfin , la ceinture fut remise ; & pendant que la Princesse mangeoit la quatrième figue , *Tangut* ayant jeté sa fausse barbe , son bonnet pointu & sa jaquette , désira de se retrouver avec ses frères , & disparut , laissant la Princesse avec un pied de nez.

Tel fut le conte de la petite *Loulou*.

Pendant que ces courtes histoires se contoient , *Almoraddin* & *Abdalla* pressoient l'équipement de leur vaisseau ; &

il se trouva bientôt en état de mettre à la voile. Il partit , dirigeant sa route vers l'Isle de Sumatra. Pendant quelques jours, leur navigation fut heureuse ; mais le tems ayant changé , le vaisseau se trouva au pied d'une haute montagne , à la vue de laquelle le pilote parut très-effrayé. *Abdalla* lui demanda s'il connoissoit cette côte ; assurément , dit-il : l'histoire qui est arrivée à mon père , & que je vais vous raconter , ne vous laissera pas lieu de douter que je la connois , & que mes craintes sont bien fondées.

Mon père eut le malheur d'aborder un jour dans cette Isle. Le Génie *Féridoun* , qui est Dive , & par conséquent méchant , y règne. Ce Génie ayant obligé l'équipage du vaisseau , dont mon père étoit pilote , à mettre pied à terre , il demanda à tous les passagers & matelots , si quelqu'un vouloit l'interroger ; personne n'ayant osé ouvrir la bouche , il étrangla mon malheureux père , & dix de ses compagnons ; & ayant laissé les autres prendre dans son Isle tous les rafraîchissemens nécessaires , il les renvoya. J'en ai vu quelques-uns qui avoient été témoins de cette cruelle expédition ; ils m'ont assuré

d'ailleurs que l'Isle étoit fertile , & assez peuplée ; car ils y avoient reconnu de loin quelques Santons ou Hermites. Mais le sort de mon père me fait trembler ; & si nous devons être ainsi décimés , qui peut se flatter d'échapper ? je crains sur tout pour moi , car le Génie *Féridoun* paroît en vouloir aux pilotes.

Lorsque ce récit finit , le vaisseau étoit trop près du rivage pour qu'il fût possible d'éviter d'y descendre. *Abdalla* & *Almoraddin* exhortèrent l'équipage à prendre courage , lui disant que le danger n'étoit peut-être pas si grand qu'ils se l'imaginoient. Ayant mis pied à terre , ils n'eurent pas fait quelques pas , qu'ils apperçurent un Santon ou Hermite Mahométan , qui , les ayant abordés , les pria avec douceur & bonté , d'accepter un repas frugal dans sa cellule : ils y consentirent volontiers ; mais ayant témoigné qu'ils avoient grand peur du Génie : « Vous ne
» le verrez que demain , répondit le San-
» ton ; si vous êtes bons Musulmans ,
» vous n'avez rien à craindre de lui : au
» reste , si vous voulez savoir son histoire ,
» je peux vous la raconter ».

Féridoun , après bien des traverses ;

avoit épousé la Princesse *Cheroudah*, fille du Roi des cent Isles : il n'en avoit eu qu'un seul fils, nommé *Hardoun* ; c'étoit un géant redoutable par sa figure, mais d'ailleurs du meilleur caractère du monde. Son père l'avoit établi dans cette Isle ; il y habitoit une montagne d'où il descendoit quelquefois dans la plaine. Un jour il y vit une belle & jeune Chasseresse, nommée *Nour* ; il en devint amoureux, & lui fit sa déclaration : celle-ci n'osa le refuser par la crainte qu'il lui inspireroit ; mais elle étoit bien éloignée de l'aimer ; & , tandis qu'elle recevoit de lui des présens, & qu'elle l'amusoit, elle se maria, du consentement de ses parens, à un jeune homme dont elle étoit éprise. *Hardoun*, averti par un autre amant de *Nour*, vint troubler la fête ; & les perfides parens de *Nour*, l'amusèrent, l'enivrèrent, & enfin l'assassinèrent. Le Génie *Féridoun*, averti du malheur arrivé à son fils, vint dans cette Isle, la ravagea, la dépeupla, & s'y établit sur la même montagne où régnoit son malheureux fils. Il descend souvent dans la plaine & sur le rivage ; & il ne permet d'y habiter qu'à des Musulmans, parce que les habitans qu'il a détruits

étoient Idolâtres, encore ne permet-il de s'y fixer qu'à cinq Santons ou Religieux Mahométans, tous aussi tristes & aussi malheureux que lui, pour avoir essuyé differens malheurs cruels. Vous verrez demain matin mes quatre Confrères; ils vous conteront ainsi que moi leurs lamentables histoires: après avoir fait nos prières, nous dînerons ensemble; *Féridoun* ne paroîtra que l'après-dîner.

En effet, le lendemain les cinq Santons se trouvèrent rassemblés dans l'hermitage du premier; celui-ci les mena, avec *Abdalla* & *Almoraddin*, faire leurs prières dans une petite Mosquée, au milieu de laquelle étoit un tombeau, où il dit qu'il avoit passé la nuit & les passoit toutes. Après qu'ils eurent tous satisfait à leurs devoirs de religion, il ouvrit le tombeau, & leur montra le corps d'une femme qui étoit bien conservée, quoiqu'elle parût morte depuis long-temps: il embrassa tendrement ce cadavre; & ayant reconduit ses hôtes dans son hermitage, ils déjeûnèrent tous ensemble; mais avec une contenance triste; & le premier des cinq Santons, commençant à raconter son histoire, leur apprit qu'il

étoit de Masulipatan , & que s'étant embarqué pour Macassar , sa femme étoit morte dans le vaisseau ; qu'ayant voulu absolument embaumer son corps , & le conserver dans le bâtiment , le Capitaine s'y étoit constamment opposé ; & que le coffre qui le renfermoit ayant été jeté à la mer , il s'y étoit également précipité. Un vent favorable ayant porté le coffre & lui jusqu'à l'Isle de *Féridoun* , le Génie , touché de sa tristesse & de son malheur , lui avoit permis de s'y établir avec le corps de sa femme qu'il ne quittoit jamais , & auprès de qui il passoit toutes les nuits.

Des quatre Santons qui restoient , trois étoient jeunes , & natifs d'une Isle dans laquelle étoit établie une loi singulière , sans doute pour empêcher le partage des biens ; c'est que tous les cadets , pour retirer quelque chose de la succession de leur père , étoient obligés de remplir une condition que le Cady leur imposoit , & qui étoit toujours difficile , sans quoi ils étoient forcés de quitter leur patrie , & d'aller chercher fortune ailleurs. Le Cady avoit ordonné au premier d'entre eux , d'aller cueillir sur le palmier bleu trois

dattes au noyau d'or : il partit , eut bien de la peine à savoir où étoit le palmier , trouva de grands obstacles pour y arriver , & y parvint enfin , au moyen d'une bague qui le rendoit invisible ; mais l'ayant ôtée pour manger des dattes , il fut vu par les monstres qui gardoient le palmier , & n'eut d'autre parti à prendre que de s'enfuir. Il arriva au bord de la mer , & s'embarqua pour l'Isle triste , où le Génie *Féridoun* instruit de ses malheurs , lui permit de s'établir.

Le commandement fait au second des jeunes Santons , étoit , en apparence , plus agréable. On lui ordonna d'aller dans l'Isle d'Hao , sur les côtes de la Chine , d'y faire sa cour à la belle Reine qui la gouvernoit , & de réussir à lui plaire , ce qui n'étoit point impossible , si on pouvoit la persuader de la sincérité de son amour. Il arriva à l'Isle d'Hao , & monta jusques au palais de la Princesse , qui étoit superbe , & placé au haut d'une belle & grande montagne. Chemin faisant , il rencontra plusieurs espèces d'Hermites & de Prêtres Mahométans ; tous le prévirent que la Reine étoit très-jolie , & très-disposée à la tendresse , mais qu'elle vouloit être

aimée uniquement, parfaitement & pour elle-même. Ces avis ne l'effrayèrent point : on lui avoit dit aussi que la Reine possédoit bien des trésors, mais qu'il falloit y paroître insensible, & n'être touché que de sa personne. Le jeune Santon fut enfin présenté à la Reine, & en devint aussitôt amoureux. Il l'assura d'une tendresse & d'une soumission à toute épreuve ; & , après avoir demeuré quelque temps auprès d'elle, il s'aperçut enfin qu'elle le regardoit de l'œil du monde le plus favorable, qu'elle alloit couronner son amour. Elle le conduisit au milieu de ses trésors ; ils étoient immenses, & elle lui offrit d'en prendre autant qu'il voudroit ; il refusa tout ; mais la Reine lui ayant présenté un bracelet d'un prix inestimable, au milieu duquel étoit le portrait du Santon, il crut que c'étoit une déclaration de la part de la Princesse, & l'accepta. Aussitôt la Reine le regardant avec des yeux irrités : « Ingrat, lui dit-elle, tu aimes » donc mieux ta propre représentation que » la mienne, & même que ma personne ? » Sors pour jamais de mes États.... » En effet, il fut chassé sur-le-champ avec honte & dureté. Il parvint au bord de la mer,

où s'étant embarqué, & ayant abordé à l'Isle de *Féridoun*, il parut au Génie digne d'y être admis.

Le quatrième Santon avoit eu ordre d'aller chercher l'âne du *Daggial*; c'étoit un âne volant, qui demeuroit dans la montagne du Caf, & qui avoit servi à *Mahomet* pour le transporter jusqu'aux cieux. Lui donner un pareil ordre c'étoit l'envoyer perdre; cependant il eut le bonheur de trouver cet âne merveilleux; mais il falloit se laisser conduire par lui sans avoir peur: quand il fut bien élevé, il vit des fantômes qui l'effrayèrent; il s'épouvanta, & l'âne le jeta dans la mer. Heureusement que ce fut près de l'Isle Triste, dans laquelle il s'établit.

Le cinquième & dernier Santon étoit vieux: il avoit été officier dans les troupes du grand Mogol *Gehan-Gir*. S'étant trouvé enfoncé avec sa troupe par delà les montagnes de Candahar, il entendit parler d'une Reine qui étoit Fée ou Magicienne; il voulut aller loger dans son palais malgré elle, disant qu'il n'avoit pas peur des démons; mais elle joua au Guerrier Mogol des tours si affreux, qu'il revint à peine seul, désolé du mauvais succès de

son expédition ; il s'embarqua , & s'établit dans l'Isle Triste.

Telle étoit l'histoire des cinq Santons tristes : il ne manquoit plus à nos voyageurs que de voir *Féridoun* ; ils le virent. Il étoit d'une grandeur étonnante , toujours plongé dans la tristesse , mais il ne cherchoit point à faire du mal ; il aimoit qu'on l'interrogeât , pour lui donner occasion de montrer sa science. *Abdalla* portant la parole , lui expliqua le motif du voyage d'*Almoraddin* & du sien. Le Génie lui répondit d'un style d'oracle , *que celui qui s'est tû , suive les avis de celui qui a parlé.* Cette réponse mystérieuse fut reçue avec respect ; & les voyageurs ayant eu permission de continuer leur route , retournèrent à leur vaisseau , d'où ils envoyèrent des présens magnifiques au Génie , & quelques-uns d'utiles aux Santons ; ensuite ils partirent pour le Barostan. Pendant la route, *Abdalla* réfléchissoit avec inquiétude sur les avis qu'il pouvoit donner à *Almoraddin* , & ne les devinoit pas. Ils arrivèrent enfin , & *Almoraddin* fut reçu avec le même empressement que les deux premières fois ; mais avant que de débarquer , il exigea qu'on lui donnât parole

que, quel que fut son sort, *Abdalla* ne feroit point retenu dans l'Isle ; on le lui promit , & il se résolut à tenter la troisième aventure. Pendant le souper , *Abdalla* examina soigneusement ce qui se passoit ; & ayant fait ses réflexions en conséquence , il tira à part son ami , & les lui communiqua. Il avoit remarqué qu'*Almoraddin* plaisoit à la Reine , mais qu'elle avoit quelques chagrins ou quelques remords qu'elle ne pouvoit expliquer. Il présuma qu'il y avoit quelque chose d'assoupissant dans les liqueurs qu'on présentoit aux étrangers , à la fin du bal , & il devina juste. Son ami , par ses conseils , répandit la liqueur au lieu de la boire ; & loin de s'assoupir , il passa la nuit dans les transports de la plus douce ivresse auprès de la Reine. Le lendemain matin elle en rendit des témoignages si favorables au Mufti & au Divan assemblés, que l'on jugea enfin qu'*Almoraddin* méritoit de partager avec elle le trône du Barostan. Leur mariage & leur couronnement furent célébrés avec une magnificence sans égale. *Zulicka* convint que la conduite qu'elle avoit eue depuis plusieurs années avec tous les étrangers , & particulièrement avec

Almoraddin ,

Almoraddin, lui avoit été prescrite par le testament de la Reine *Aischah*, sa tante, qui lui avoit laissé sa couronne. Elle leur conta l'histoire de cette Reine.

Comme elle ne nous a pas paru bien intéressante, ni exposée bien clairement, nous la supprimons ; il suffit de sçavoir qu'Aischah n'ayant pu parvenir à toucher le cœur d'un jeune étranger dont elle étoit éprise, ne voulut jamais se marier ; & qu'ayant hérité du Royaume du Barostan, elle le laissa à Zulicka, sous les conditions singulières que nous avons expliquées ci-dessus.

Telle est la conclusion de l'histoire de la Reine du Barostan, qui a fourni à M. le Sage le sujet d'un joli Opéra-Comique, que l'on peut lire dans le huitième tome du Théâtre de la Foire.

Abdalla cependant s'occupa du soin de continuer son voyage, & de parvenir à l'Isle de Borico aussi-tôt que les fêtes occasionnées par le mariage d'*Almoraddin*, & de *Zulicka*, furent finies. Ce ne fut pas sans peine que les deux époux, qui lui avoient tant d'obligations, le virent prêt à s'éloigner. Ils l'assurèrent que si le soin de leurs états ne les en empêchoit pas,

ils s'embarqueroient avec lui pour partager les embarras & les fatigues de ses recherches ; mais du moins ils s'empresèrent à lui procurer toutes sortes de facilités pour son voyage. Une des choses que *Zulicka* jugea lui devoir être la plus avantageuse , ce fut la connoissance de *Remcorim*. C'étoit un vieillard d'une sagesse profonde, qui gouvernoit un petit pays voisin du Barostan, qu'on appelloit *la longue Vallée*. Nous devons, dit la Reine à *Abdalla* , aller rendre visite à ce vieillard ; je veux lui présenter *Almoraddin*, & le prier d'accorder à mon époux la même amitié dont il m'honore : il ne sort jamais de son val-lon ; & quoique ce soit mon tributaire , je n'exige de lui d'autre tribut que de sages avis , & d'excellens conseils. Il me le paye volontiers, mais encore faut-il que j'aie le chercher moi-même ; faites ce petit voyage avec nous, il ne peut manquer de vous être utile ; chemin faisant je vous conterai l'histoire de *Remcorim*.

Les Souverains du Barostan & *Abdalla* ; se mirent donc en marche pour *la longue Vallée*. Les peuples qui les voyoient traverser leurs états, leurs donnoient toutes les preuves de respect & d'amour ; & leur pe-

tit voyage étoit un véritable triomphe. Un superbe éléphant portoit une espèce de li-
tière, dans laquelle la Reine & *Almorad-*
din étoient assis à côté l'un de l'autre, &
Abdalla vis-à-vis d'eux ; ainsi *Zulicka* eut
le tems & la facilité de conter l'histoire de
Remcorim.

De tout tems, dit-elle, *la longue Val-*
lée a été gouvernée, sous la protection des
Rois du Barostan, par des Princes que les
peuples choisissent eux-mêmes, non parmi
eux, mais entre les étrangers qui abordent
dans leur vallée pendant l'interrègne. Ils
exigent de ces étrangers des qualités singu-
lières, des vertus sublimes, & une certaine
ressemblance avec leur Dieu, si difficile à
rencontrer, qu'ils sont quelquefois bien
des années dans l'interrègne. Il y a plus de
vingt ans qu'ils étoient dans cet embarras,
lorsque *Remcorim* se présenta à la porte
d'une tour qui défend un pont par lequel
il faut nécessairement passer pour entrer
dans *la longue Vallée*. Il étoit déjà vieux ;
la gravité & la noblesse de sa contenance,
l'air de sagesse & d'affabilité qui régnoit
sur son visage, & la beauté de sa barbe
respectable, attirèrent l'attention des gar-
des du pont. Après l'avoir fait entrer dans

la tour, l'avoir fait souper, & l'avoir invité à s'y reposer jusqu'au lendemain, ils avertirent les anciens du peuple, qui ne manquèrent pas de venir lui rendre visite. «Seigneur, lui dirent-ils en l'abordant avec respect & admiration, venez-vous ici pour régner sur nous? Pour régner! répondit le Philosophe, Dieu m'en préserve; je ne suis ni ne veux être votre esclave : commander aux autres, c'est leur être assujetti; je suis & veux rester libre. Votre pays me paroît fertile & délicieux; j'y viens, comme j'ai fait ailleurs, admirer les productions de l'Auteur de la Nature: si vous exercez envers moi l'hospitalité, le Dieu tout-puissant vous en récompensera.... Qui êtes-vous, poursuivirent ceux qui l'interrogeoient? Où avez vous commencé à voir le jour? Vaine curiosité, continua Remcorim, je suis homme, & je désire le bonheur de mes semblables. — Avez vous un culte? — Sans doute. J'adore l'Être Suprême; j'honore & je cultive les esprits intermédiaires entre Dieu & l'homme, par le moyen desquels la Providence régit le monde. — Savez vous quelques-unes de ces chansons religieuses, de ces vers sublimes, par

» lesquels l'esprit humain honore la Di-
» vinité Suprême ? Aussi tôt le vieillard
» chanta , d'une voie grave & forte , un
» hymne sacré , dans lequel il remer-
» cioit Dieu d'avoir créé le ciel & la terre ,
» le soleil & la lune , la nuit & le jour ,
» de faire triompher le juste de l'injuste.
» Chacune de ces réponses méritoit des
» éloges & des acclamations de la part
» de anciens des habitans de *la longue*
» *Vallée*. Il connoît nos Dieux , disoient-
» ils ; *Huon* & *Barcob* sont ceux à qui
» nous avons élevé des temples & des au-
» tels : l'un est le jour , l'autre la nuit ;
» l'un le soleil , l'autre la lune , le ciel &
» la terre , le juste & l'injuste. Condui-
» sons-le , ajoutèrent-ils , au temple de
» *Barcob* ». *Remcorim* se laissa mener sans
trop sçavoir ce qu'on lui vouloit. En che-
min , cependant , les anciens instruisoient
le peuple qu'ils avoient trouvé dans cet
étranger la plus grande partie des qualités
qu'ils cherchoient & désiroient depuis si
long-tems dans celui dont ils vouloient
faire leur Roi. Quand ils furent arrivés au
temple , ils le conduisirent auprès de la
statue de *Barcob* ; & ayant bien examiné
& comparé son visage à celui de leur Dieu ,

ils reconnurent qu'il en avoit tous les traits. Il a subi la dernière épreuve , s'écrièrent-ils tous aussi-tôt , & ils lui déclarèrent que le Ciel le destinoit à être leur Souverain. *Remcorim* se mit à verser un torrent de larmes. « Dieu tout-puissant , s'écria-t-il, tu m'as donc destiné à la pénible fonction de gouverner un peuple ? Tu me charges de la commission désagréable de punir les crimes, s'il s'en commet, & de celle encore plus délicate de les prévenir ? Tu me donneras pour récompense, la satisfaction de couronner quelques bonnes actions ; mais pour me rendre parfaitement heureux, m'assures-tu que je ne récompenserai jamais l'hypocrisie au lieu de la vertu ? » On le pressa de dire son nom ; il le dit ; & mille voix répétèrent aussi-tôt , *vive notre Roi Remcorim ; il est l'image de Barcob ; il sera , comme lui , le protecteur de la justice ; il fuit & méprise les honneurs ; il est l'ami des Dieux.* Le philosophe se laissa couronner, en rougissant & gémissant ; cependant il se montra digne de cette couronne , qu'il méprisoit & refusoit ; il maintint tout ce qu'il y avoit déjà de loix sages établies dans son petit État, sans paroître sensible à la

vanité d'en imaginer & d'en créer de nouvelles ; il en ranima seulement quelques-unes qui étoient tombées en désuétude , & en expliqua quelques autres dont on n'avoit pas bien entendu le sens. Il encouragea la population , & accorda à ses peuples une mesure de liberté , dont l'objet n'étoit cependant que de rendre l'empire des loix plus doux & plus agréable. Enfin (comme je vous l'ai déjà dit) il se rendit utile aux peuples , & aux Rois ses voisins comme nous , en nous aidant de ses sages avis.

Zulicka & *Almoraddin* trouvèrent *Remcorim* sur la frontière de son petit Etat. Il les reçut avec une cordialité franche & noble, & les conduisit vers son palais , dans lequel aucune commodité ne manquoit , quoique toute magnificence superflue en fût bannie. Pendant les premiers momens du séjour que firent chez lui les Souverains du Baristan , il ne s'occupa que d'*Almoraddin* ; mais comme bientôt après , en lui présentant *Abdalla* , on lui eut expliqué l'objet de son voyage : « mon fils , dit-il au » voyageur Mogol , je vois que vous êtes » envoyé par un puissant Souverain pour » faire des recherches auxquelles peut-être » de plus sages réflexions l'eussent em-

» pêché de vous livrer ; mais il ne me con-
» vient pas d'en dire mon avis, & à présent
» cela seroit inutile ; vous êtes né sujet ,
» obéissez à votre maître ; je prévois cepen-
» dant que vous réussirez difficilement dans
» votre projet , si vous ne travaillez à vous
» mettre au nombre des sages , ou si vous
» n'avez recours aux conseils de ceux qui
» le font déjà ».

Abdalla répondit avec modestie qu'il ne se croyoit pas digne de parvenir aux honneurs de la sagesse ; mais qu'il se feroit toujours une gloire de suivre les loix de ceux qui les avoient obtenus. Eh bien , lui dit alors *Remcorim* , pour avoir quelque idée de notre sublime science , écorrez l'histoire du Prince *Dilsenguin* , disciple de *Zerdousch* ou *Zoroastre* , & restaurateur de la magie ; & celle de Princesse *Périfrine* , en faveur de laquelle a été rétabli le charmant art de la féerie.

La ville & le Royaume de Mérou étoient possédés par deux Princes parens & amis qui vivoient en parfaite intelligence : l'un n'avoit qu'un fils, & l'autre qu'une fille. *Dilsenguin* (c'étoit le nom du Prince) étoit grand & fort, mais d'une figure laide, sombre & rebutante : il avoit

les cheveux d'un roux très-ardent, les yeux de deux couleurs, le regard louche, la voix rauque : enfin ce fils de *Scha-Adi* (c'étoit le nom d'un des deux Rois) étoit un Prince très-désagréable. *Périfirine* au contraire (c'étoit le nom de la Princesse, fille de *Giamchid*, l'autre Roi) étoit d'une figure charmante, du caractère le plus aimable, & son esprit étoit orné d'un nombre infini de connoissances précieuses. Elle étoit digne de faire le bonheur d'un Souverain aussi aimable qu'elle ; mais elle eut le malheur de plaire à *Dilsenguin*, qui la fit demander en mariage à son père par le sien. Le désespoir de la Princesse fut extrême. Quoiqu'elle n'eût aucune autre inclination, elle sentit combien elle feroit malheureuse avec un pareil monstre. Ce ne fut pas sans peine qu'elle se déterminâ à dissimuler pendant quelque temps, & à écouter avec douceur les déclarations de *Dilsenguin*. Celui-ci étant devenu pressant & hardi, elle prit enfin le parti de lui déclarer qu'elle n'avoit pour lui que les sentimens de la haine la plus complète. *Dilsenguin* se retira furieux : il voulut engager son père à déclarer la guerre à son voisin & à son ami. Celui-ci eut de la peine à

s'y prêter ; mais le fils accabla *Giamchid* & sa fille de tant de reproches, & leur fit tant de peur, que *Périsfirine* , pour éviter ses poursuites, se renferma dans un donjon très élevé du château de son père. Alors le mauvais fils furieux , sous prétexte d'aller à la chasse, s'écarta dans les bois & dans les rochers. Peu de gens purent l'y suivre. Deux seulement rapportèrent qu'après l'avoir vu de loin , sur le bord d'un précipice , faire des contorsions & des exclamations effroyables , il s'y étoit enfin précipité. Les deux Rois crurent alors qu'il avoit péri. Son père en fut au désespoir. Il fit descendre avec des cordes des gens dans l'abyme où il s'étoit plongé. Aucun n'en revint. Nous allons voir quel fut leur sort. *Dilsenguin* n'étoit point mort. Le précipice dans lequel il étoit tombé conduisoit au palais infernal du terrible *Zerdousch*. Cet abominable Législateur des génies malfaisans , ce premier sujet d'*Eblis* * retenu par l'Être suprême dans les entrailles de la terre , attendoit avec impatience qu'il pût communiquer ses

* C'est le nom que les Mahométans & les Indiens donnent au diable.

secrets & sa détestable doctrine à quelqu'un qui en fît usage , pour opprimer & persécuter la vertu sur la terre. Dès que *Dilfenguin* fut parvenu dans ce séjour d'horreur , il fut reçu avec un empressement qui portoit tous les caractères de la noirceur & de la cruauté. *Zerdousch* le força d'adorer *Eblis* , & de lui demander la grace d'être reçu au nombre de ses sujets. Un tremblement de terre , de longs mugissemens , d'affreux hurlemens , annoncèrent qu'il étoit agréé. On exigea , pour prélude de son initiation ; qu'il fît un sacrifice sanglant & horrible. Dans ce moment , les gens qui venoient le chercher de la part de son père , descendoient dans le souterrain avec des cordes ; *Dilfenguin* fut obligé de les attendre au fond du précipice , de leur ouvrir l'estomac avec son poignard , d'en arracher le cœur , & d'en faire une offrande exécration à la divinité d'*Eblis*. En récompense, *Zerdousch* & les démons firent au Prince trois dons infernaux ; celui d'être invulnérable , (pour le recevoir , on le plongea dans une chaudière d'huile bouillante) ; celui d'empester de son souffle tous ceux qu'il approcheroit

(pour cet effet , on lui fit avaler les crapauds & les vipères les plus venimeux) ; enfin, celui d'opérer toutes sortes de prestiges, (ce qu'on lui procura en le faisant tourbillonner au milieu des fantômes les plus effrayans , jusqu'à ce que se croyant absolument perdu, il se retrouva cependant sain & sauf , & revêtu de tout le pouvoir nécessaire pour faire tout le mal possible aux hommes). Il se prépara alors à remonter sur la terre , & à profiter de son art.

Pendant ce temps, l'aimable & belle *Périsfirine* , reléguée dans son donjon , mettoit à profit sa solitude. Comme elle avoit déjà quelque connoissance de l'astrologie , elle étudia les astres pour savoir quel seroit son sort. Elle apprit que *Dilfenguin* étoit encore envie , & qu'il se préparoit à lui jouer les tours les plus sanglans. Elle courut faire part à son père de cette cruelle découverte , & ne savoit comment pouvoir s'en défendre , lorsque pendant la nuit , une Divinité favorable & brillante vint éclairer la chambre dans laquelle elle étoit couchée , au milieu de son donjon ; (c'étoit *Oromasde* , chef des Génies favorables & bienfaisans). Une beauté parfaite , des graces ravissantes ,

un visage doux & serein , une atmosphère odoriférante , tout en lui annonçoit le bonheur & la consolation : « Aimable » Princesse , lui dit le Génie , votre ennemi vient d'être initié à des mystères » terribles qui vous préparent des persécutions cruelles. C'est à moi d'y opposer » des remèdes efficaces , & un prompt secours. Invoquez le nom de l'Etre » suprême , & recevez par ma main » cette baguette capable d'opérer des » enchantemens toujours vainqueurs. De » la plus intéressante des mortelles , devenez la plus puissante des Péris : enlevez votre père & vos meilleurs amis » dans le nuage brillant qui viendra demain se présenter à vos ordres ; transportez les dans un lieu délicieux & » tranquille , où vous passerez des jours » heureux ». En effet , le lendemain *Giamchid* revint dans le donjon , & sa fille calma ses inquiétudes en lui faisant part de l'apparition & de l'oracle. Le nuage se trouva prêt , & le Roi , sa fille & quatre Demoiselles , ses plus chères amies , s'y placèrent ; il traversa les airs , & s'étant abaissé au milieu de la mer sur un vaisseau richement & galamment équipé , le navire arriva sur la côte d'Ophir.

Pendant qu'ils se déroboient ainsi à la fureur de *Dilsenguin* , ce monstre sortit de l'abyme avec des dons funestes qui lui avoient été faits au nom d'*Eblis* même , & les livres de *Zerdousch* , contenant son abominable doctrine , que celui-ci lui avoit remis pour pouvoir former de nouveaux Disciples. *Dilsenguin*, disons-nous , parut sur la ville de Mérou , dans un char de feu traîné par deux dragons : s'étant abattu dans la grande place , il détacha deux Génies malfaisans qui le suivoient, & les chargea de deux lettres ; l'une pour *Giamchid*, qu'il croyoit encore dans son château , il le menaçoit de la mort la plus affreuse , s'il ne lui livroit sur le champ *Périfrine*) ; l'autre étoit pour son propre père , à qui il ordonnoit, sans respect pour ses cheveux blancs , de lui céder son Royaume ; & s'il vouloit conserver sa vie , d'aller plonger un poignard dans le sein de *Giamchid*. Quand le premier de ses émissaires lui rapporta que le Roi & la Princesse sa fille ne se trouvoient plus dans le château , ni dans le donjon , il entra dans une fureur horrible , & son père lui ayant répondu par quelques reproches & quelques remontrances , il le fit engloutir tout vivant par

un monstre qu'il fit naître exprès. Il fit ensuite de Mérou la capitale de son exécrationnable Empire ; il y tint école de la plus noire magie , & prit des mesures pour découvrir la retraite de la Princesse , & pour l'enlever.

Périfirine mettoit cependant à profit le temps que lui laissoit son ennemi. Arrivée dans le riche pays d'*Ophir* , dont le Roi étoit , par ses vertus , cher aux Génies bienfaisans & aux Péris , elle entra dans le port de la capitale de ce Royaume ; elle y débarqua & s'avança vers le palais, tenant son pere par la main, & suivie de ses quatre Demoiselles. Le Monarque avoit été averti de son arrivée par un songe myltérieux qui lui avoit été envoyé par le divin *Oromasde* ; il venoit au devant d'elle suivi de ses cinq fils. Après avoir invité *Giamchid* & sa fille à se reposer, & les avoir engagés à jouir , pendant quelques jours , des douceurs de sa Cour , il leur fit promettre de se rendre le lendemain avec lui dans le temple du Dieu bienfaisant & tout-puissant , pour assister à une cérémonie religieuse. Là le grand Prêtre & la grande Prêtresse , interprètes des volontés de cette Divinité , interro-

gèrent d'un côté les Princes d'*Ophir*, & de l'autre *Périfrine* & ses Demoiselles, sur les songes qu'ils avoient eu la nuit précédente. Tous convinrent qu'ils avoient appris, chacun en particulier, qu'ils ne feroient heureux qu'en s'unissant les uns aux autres. Aussi-tôt le Prince *Abar*, aîné des Princes d'*Ophir*, regarda tendrement *Périfrine*, qui baissa les yeux en rougissant, mais d'un air satisfait; les quatre Princes, ses cadets, regardèrent de même les amies de la Princesse, & l'on ne douta plus que tous ces jeunes cœurs ne fussent d'accord avec les oracles. Les deux Rois virent ces unions avec la plus grande satisfaction; & avant même qu'ils sortissent du temple, le Dieu reçut leurs sermens. Le grand Prêtre ajouta que l'oracle avoit encore décidé un autre point, c'est que *Giamchid* resteroit à *Ophir*, & y régneroit conjointement avec le Roi de ce pays; comme il avoit régné avec *Scha-Adi* sur la ville de *Mérou*; que *Périfrine* & ses Compagnes, *Abar* & ses frères, iroient s'établir dans un pays qu'*Oromasde* leur destinoit, mais qu'ils feroient alternativement de fréquens voyages à *Ophir*, pour la satisfaction des deux Rois, &

pour les aider de leur secours. Au bout de quelques jours, qui se passèrent dans la joie & dans les plaisirs, on se disposa à exécuter ces volontés sacrées. *Périfirine* remonta sur son vaisseau, qui, de lui-même & sans aucun guide apparent, vogua pendant long-tems, & aborda enfin dans une péninsule riant, fertile, & dont le séjour paroïsoit de tout point délicieux. La fille de *Giamchid* employa utilement le pouvoir de sa baguette, pour y joindre tout ce que l'art peut ajouter de charmes à la nature. Chacun des Princes d'*Ophir* eut son palais avec sa charmante épouse. *Périfirine* les initia dans les mystères de la Féerie. Ils se procurèrent à eux-mêmes des cours brillantes, & des suites nombreuses. *Oromasde* lui-même eut soin de leur envoyer des Disciples de l'un & l'autre sexe, dont quelques-uns parvinrent à l'état de Fées & de Péris, & restèrent dans la péninsule : les autres furent renvoyés sur la terre pour y répandre la sage doctrine de ce pays; moi même, ajouta *Remcorim*, j'ai eu le bonheur d'étudier dans cette excellente école.

Cependant *Dilsenguin* parvint à savoir où s'étoit réfugiée la Princesse, & il réunit

toutes les forces de l'enfer pour venir l'y attaquer. Un jour on apperçut de la Péninsule , un gros nuage extrêmement noir qui s'avançoit en l'air en tourbillonnant , & sembloit menacer l'habitation des Fées. *Périfirine* ne l'eut pas plutôt apperçu que , sentant tout le danger qu'elle couroit , elle s'enveloppa avec ses frères, ses belles-sœurs & les plus braves de ses disciples , d'un autre nuage brillant & éclatant de lumière, au milieu duquel elle s'éleva dans les airs : & , allant au devant du nuage noir , tout se préparoit à un furieux combat entre les Puissances bienfaisantes & malfaisantes, lorsqu'un redoutable coup de tonnerre partit du haut des cieux, & que la voix formidable de l'Etre tout-puissant se fit entendre. *Je permets* , dit-il , *je permets* , *pendant quelque tems* , *que le vice combatte contre la vertu* , & *qu'il exerce son courage* ; *mais je ne permettrai jamais qu'il triomphe absolument* , & *que la vertu soit totalement opprimée*. Coupable *Dilsenguin*, reçois le châtiment de tes crimes (en même temps la foudre écrasa le restaurateur de la magie). *Et vous malheureux qui êtes ses disciples*, si je vous permets de vous répandre sur la terre , je vous défends du

moins d'approcher jamais de cette Peninsule. Vous , au contraire , sages Fées , aimables Péris , quittez la quelquefois pour aller instruire les hommes , & sur-tout les Rois , auxquels vous pouvez donner de si bons conseils.

Cette histoire , dit enfin *Remcorim* , doit vous prouver , *Abdalla* , combien le secours des esprits bienfaisans peut vous être nécessaire. Je m'engage volontiers à vous les rendre favorables. Allez en paix , & ne craignez rien des difficultés que vous pourrez éprouver dans vos recherches.

Zulicka & *Almoraddin* se joignirent à *Abdalla* , pour remercier le Roi de la longue Vallée : & , peu de jours après , ils retournèrent dans la capitale du Barostan. Le vaisseau qui devoit transporter le voyageur Mogol , étoit déjà prêt & fourni de tout ce qui pouvoit rendre sa navigation facile & agréable. Cependant *Zulicka* jugea à propos d'engager quelques-uns de ses sujets , qui avoient déjà fait de longs voyages , à s'embarquer avec lui pour lui tenir compagnie ; & quand après avoir fait les plus tendres adieux au Roi & à la Reine , il eut perdu de vue les côtes de l'Isle de Sumatra , il les engagea à conter

leurs aventures, tandis que le vaisseau voguoit à pleines voiles, ayant cependant toujours soin, suivant les instructions qu'il avoit reçues, de ne point s'écarter de la ligne équinoxiale.

Les histoires de ces compagnons de voyage d'*Abdalla*, nous ont paru médiocrement intéressantes : elles sont purement épisodiques, & nous leur avons trouvé quelque ressemblance avec diverses histoires que nous avons déjà extraites, & qui sont tournées peut-être plus ingénieusement dans d'autres Romans. Nous n'exceptons même pas de cette suppression l'histoire du Roi *Léopard* & de la Reine *Zeineb*, qui a beaucoup de ressemblance avec celle de *la Belle & la Bête*, & *Zémir & Azor*, ni même en entier celle du Pilote transformé en lézard. Celle-ci devient intéressante, quand par un effet de la haine d'une Magicienne, le Pilote est changé en cet animal qu'on dit être ami de l'homme. Alors il combat contre des couleuvres & des serpens, & sauve la vie à une jeune beauté qui le prend en affection. Un sot Mullah, Prêtre Mahométan, veut le tuer comme un animal immonde : il est obligé de s'enfuir & d'a-

bandonner sa belle ; il arrive (toujours en forme de lézard) dans son pays natal ; il y rend le plus important service , & sauve la vie à la belle *Zaphie* , cousine & amie de celle qu'il aimoit , & devoit épouser avant sa transformation. Enfin, il retrouve cette charmante personne , & il remplit la condition à laquelle étoit attaché son retour à la figure humaine. Il lèche le sang de sa maîtresse qui s'étoit cassé la tête en courant après lui. Il est reconnu , & épouse la belle *Mesrem* (c'étoit le nom de son amante).

Abdalla continuant son voyage , assiste à la pêche de l'ambre gris ; & enfin son vaisseau allant (à son grand étonnement) contre le vent , aborde dans une île où il trouve des monstres , mais qui s'écartent à l'approche d'une jeune fille qui l'invite à venir parler à sa mère. Cette mère étoit une forcière insigne : elle enchantait d'abord tous les gens de l'équipage ; mais comme *Abdalla* avoit une bague qui le préservoit de tout enchantement , il évita celui-ci ; & , après plusieurs combats terribles & extraordinaires , il délivra non-seulement ses camarades , mais beaucoup d'autres , entre autres , un jeune Égyptien qui lui

raconte ses aventures. Enfin, il détruit entièrement l'enchantement de *Nerkes*, (c'étoit le nom de la magicienne) dive cruelle qui s'envole en jurant qu'elle punira la témérité d'*Abdalla* ; mais celui-ci étoit protégé par les *Péris* : il continua heureusement son voyage , espérant tout de leur puissant secours.

Dans toutes les éditions d'Abdalla , jusqu'à la dernière exclusivement , (celle de 1773) le Roman finit , ou , pour mieux dire , s'arrête ici. M. Sandisson qui , le premier , en avoit envoyé le manuscrit de Batavia en Europe , n'en n'avoit pas publié davantage ; mais , soixante ans après , le dernier Editeur à prétendu compléter cet ouvrage. Si cet Editeur vit encore , qu'il nous permette d'avoir la même prétention que lui. Nous pouvons également avoir des relations avec les héritiers de M. Sandisson ; & s'il a appris d'eux comment doit finir l'histoire d'Abdalla , nous avons tiré de la même source une autre conclusion qui mérite d'autant plus de créance , qu'elle est plus conforme à l'histoire connue & véritable des révolutions de l'Empire du Mogol. Un autre avantage que cette nouvelle & dernière conclusion a sur l'autre , c'est qu'elle

est plus courte , quoique peut-être plus instructive & plus morale.

Le vaisseau d'*Abdalla* vogua pendant plusieurs jours , toujours à la hauteur de la ligne équinoxiale ; mais lorsqu'il étoit prêt à sortir de l'Archipel des Isles Moluques , une tempête effroyable l'assaillit tout-à-coup : un nuage de la plus grande noirceur parut sur la tête des passagers ; des éclairs le perçoient sans cesse , & se succédoient avec une rapidité effrayante. L'on voyoit bien que quelque Divinité malfaisante présidoit à cet orage. Enfin la foudre tomba sur le bâtiment , & le perça , de sorte qu'il coula à fond. Heureusement que ce fut à peu de distance de la dernière des Isles Moluques , que le vaisseau avoit laissée à sa droite. Les compagnons de voyage d'*Abdalla* saisirent , chacun , quelques planches ou débris que quelque Divinité plus favorable leur fit trouver à propos , & se sauvèrent presque tous sur le rivage de cette Isle qui lui parut fertile. Mais le fils d'*Hanif* ne les y suivit pas. Il entra seul dans l'esquif , où il ne se vit pas plutôt embarqué avec quelques provisions , (sans pouvoir comprendre qui lui avoit fourni ces secours) qu'il se trouva

entraîné en pleine mer par un courant rapide & un vent impétueux. En moins de trois jours , il fit un trajet considérable. Enfin , l'esquif échoua doucement sur un rivage agréable, d'une terre qui lui étoit absolument inconnue. Son premier soin , dès qu'il y fut débarqué, fut de remercier l'Être Suprême , & les Puissances bienfaisantes qui lui avoient fait trouver cet asyle. Il n'apperçut d'abord aucuns habitans , mais un ruisseau d'une eau claire & limpide , bordé d'arbres chargés de fruits , beaux & délicieux. Après s'en être rassasié, le jour étant prêt à tomber , *Abdalla* s'endormit sur le plus beau gazon du monde. Pendant son sommeil , il lui sembla que la belle *Périfrine* lui apparoissoit. Elle avoit conservé toutes les graces de la plus brillante jeunesse ; mais son air noble & majestueux , & la magnificence de sa parure, la faisoient reconnoître pour la Reine des Fées. Elle tenoit en main cette baguette d'or , avec laquelle elle opéroit tant de merveilles favorables aux humains, dont elle daignoit être la protectrice. *Abdalla* , lui dit-elle , *le sage Remcorim m'a déterminée à favoriser tes recherches. Te voici enfin parvenu à l'heureux terme*
de

de tes travaux. Je t'ai fait entrer dans l'Isle de Borico. Acquiesce toi avec zèle & courage de la commission dont t'a chargé ton Souverain. L'obéissance aux Rois est une vertu dans les sujets.

Abdalla se réveilla rempli de la plus douce espérance, & s'avancant dans l'Isle, il ne fut pas long temps sans appercevoir quelques habitations champêtres. Il s'y rendit, & se vit aussi tôt entouré d'un assez grand nombre de personnes des deux sexes, les uns jeunes, les autres vieux; mais tous paroissant jouir d'une bonne santé. Leurs vêtemens, leurs logemens, leur nourriture, tout dans ce lieu étoit simple, commode & agréable: mais ce qui fâcha le fils d'*Hanif*, c'est que les habitans de ce pays parloient une langue qui lui étoit absolument inconnue. Le nom seul de Borico qu'ils prononçoient quelquefois, lui faisoit comprendre qu'il étoit dans cette Isle; mais il ne pouvoit leur demander aucune nouvelle de la fontaine. Cependant sans vouloir savoir de lui-même qui il étoit; ni d'où il venoit, ils exerçoient envers lui l'hospitalité la plus attentive; ils le logeoient & le nourrissoient tour à

tour , & pourvoyoient à tous ses besoins : il sembloit même qu'ils se fussent disputé ce soin comme un honneur , & que ce fut par accommodement qu'ils le partageoient. De son côté , il les remercioit par signes , & il les embrassoit comme s'ils eussent été ses frères & ses amis. Pendant assez long-temps , il ne put faire que des réflexions mentales & secrètes sur ce pays. Il y en avoit une qui le tourmentoit : il concevoit bien qu'il étoit dans l'Isle de Borico , où se trouvoit la fontaine qui prolonge la vie ; mais il voyoit dans le village , des jeunes gens & des vieillards de l'un & de l'autre sexe comme par-tout ailleurs ; on y trouvoit même des hommes & des femmes caducs , & que tous les soins que prenoient d'eux leurs enfans & leurs parens , n'empêchoient pas de toucher à leur dernière heure ; il en vit même mourir un. Son corps fut brûlé avec des cérémonies graves & religieuses , qui ne portoient point l'empreinte de la désolation & d'une tristesse excessive : « Quoi ! disoit en lui-même » *Abdalla* , les heureux habitans d'une » Isle au milieu de laquelle se trouve

» une fontaine qui prolonge la vie & per-
» pétue la jeunesse, vieillissent comme
» les autres? Je les vois même mourir!
» Par quelle loi fatale sont-ils exclus d'un
» avantage qu'une production de leur Isle
» peut procurer au reste des mortels »?
Il ne pouvoit s'expliquer cette énigme.
Enfin, on vit arriver dans le village un
homme d'un âge mûr, d'une belle phy-
sionomie, revêtu d'un long habit de lin,
ferré d'une large ceinture de soie bleue-
céleste. C'étoit un Prêtre d'*Oromafde*: il
parloit Arabe; on lui présenta l'Etranger
en lui disant qu'il n'entendoit pas la lan-
gue du pays; & ils s'expliquèrent ense-
mble. *Abdalla*, avide d'éclaircissemens, ne
perdit pas de temps à en demander au
Ministre d'*Orosfmade*; celui-ci le satisfic
avec douceur & avec ordre, conformé-
ment à la gravité de son caractère. Il lui
apprit que l'Isle de Borico étoit grande
& peuplée d'une infinité de bourgs & de
villages, répandus dans une vaste plaine
très-fertile, & située sous le climat le
plus doux & le plus heureux; que les ha-
bitans trouvoient sous leur main tout ce
qui pouvoit leur procurer la subsistance,

& même la plus grande partie des commodités de la vie ; qu'ils parvenoient communément à une assez grande vieillesse ; & finissoient enfin leurs jours sans éprouver d'autre maladie que l'affoiblissement inséparable de leur âge. A ces mots *Abdalla* interrompit le Ministre d'*Oromasde* :
» Que parlez-vous , lui dit-il , du terme de leurs jours , & de l'affoiblissement qu'entraîne avec soi le grand âge ?
» Est-ce que les habitans de cette Isle n'ont pas la ressource de la fontaine merveilleuse que je viens y chercher ?
» Ils sont assez heureux , reprit le Prêtre de Borico , pour ne pas en user ; vous allez en favoir la raison. Au milieu de notre Isle s'élève une chaîne de rochers disposés en cercle ; on ne pénètre dans le vallon qui en occupe le centre , que par une seule ouverture étroite & défendue par des obstacles capables d'effrayer le commun des hommes ; il est vrai que si on a le courage & le bonheur d'y parvenir , on y trouve un temple consacré au Dieu suprême , & aux Génies favorables ; & que ce temple renferme la fontaine merveilleuse qui

» prolonge la vie ; & conserve aux hu-
» mains, pendant des siècles, tous les
» avantages dont ils jouissent au moment
» qu'ils en boivent. Le gardien de cette
» fontaine est le chef du collège des Prê-
» tres, dont j'ai l'honneur d'être mem-
» bre ; lui, mes confrères & moi, nous
» nous abreuvons de siècle en siècle de
» cette divine liqueur ; mais les habitans
» de l'Isle, quoiqu'ils en connoissent tous
» les vertus, ne pensent point à partager
» avec nous cet avantage. La vie douce &
» tranquille qu'ils mènent, est trop uni-
» forme pour leur faire desirer d'en pro-
» longer le terme par delà les bornes or-
» dinaires. Dans ce pays-ci les peines sont
» très légères, il n'y en a presque aucu-
» nes ; mais les plaisirs n'y sont pas vifs.
» L'enfance se passe doucement entre les
» bras des parens, de la tendresse desquels
» on est assuré, & dont on n'éprouve
» jamais ni humeur, ni caprice. L'ado-
» lescence est l'âge le plus animé ; on le
» passe à desirer des jouissances que nos
» sages loix ne permettent qu'aux per-
» sonnes dont le corps, le cœur & l'esprit
» sont assez formés pour en profiter sans

en abuser. L'âge viril est celui des sensations délicieuses, d'autant mieux goûtées qu'on les a désirées long-temps, & qu'on peut réfléchir sur leur attrait. Quand la vieillesse commence, l'on jouit du bonheur de se voir renaître dans ses enfans ; enfin dans l'âge le plus avancé, on profite de leur secours. Dans cette arrière saison de la vie, où chaque jour la nature semble vous enlever quelques uns de ses anciens présens, une postérité sensible & chérie s'empresse à vous les rendre ; ils voyent pour leur père, ils entendent pour lui, c'est pour lui qu'ils marchent ; enfin le vieillard expire en embrassant ses enfans, & en leur remettant en entier la place qu'il ne peut ni ne doit pas toujours remplir dans ce monde. Eh ! pourquoi nos bons Insulaires iroient-ils affronter des dangers ? pour intervertir l'ordre des destins qui les ont si doucement traités ? Non, ils laissent cette espèce d'ambition aux habitans du reste du monde, qui, ayant presque tous mené une vie malheureuse & agitée, espèrent être plus heureux en fournissant une seconde carrière. Aussi

» tous les Prêtres d'*Oromasde* que vous
» verrez ici , sont-ils étrangers comme
» moi. Favoris des Pêris & des Génies ,
» ces êtres bienfaisans nous ont transpor-
» tés dans ce pays-ci , où nous sommes
» bien plus occupés à rendre heureux les
» mortels qui l'habitent , qu'à distribuer
» de l'eau de la fontaine , dont à peine
» donne-t-on quelques flacons dans une
» longue suite de siècles. Nous sommes
» les instituteurs , les prédicateurs , les
» juges du peuple de Borico ; nous pas-
» sons de village en village , & nous
» avons la satisfaction de voir écouter nos
» leçons avec avidité , pratiquer nos maxi-
» mes avec constance , & de voir nos dé-
» cisions suivies sans murmure & sans ré-
» plique. S'il s'élève la moindre difficulté
» entre quelques habitans , elle s'examine
» sans prévention , se discute sans hu-
» meur , & se termine sans aigreur de
» part & d'autre ».

Abdalla ne pouvoit se lasser d'admirer
le bonheur des habitans de Borico & la
sagesse de leurs Prêtres. » O ! mon père ,
» lui dit-il , si je ne m'occupois que de
» mon bonheur personnel , je renonce-

» rois à mon projet , & j'acheverois ma
» carrière dans cet asyle de la sagesse &
» du repos. Mais mon Souverain m'a
» prescrit de lui porter de l'eau de votre
» fontaine : je m'y suis engagé par ser-
» ment , & j'ai déjà reçu des marques
» de protection si sensibles , que j'ai lieu
» de croire que l'Etre Suprême approuve
» mon entreprise. Eh bien ! lui dit alors
» le Prêtre , je vous mettrai bientôt en
» état de le conduire à sa fin ; demain
» nous prendrons ensemble le chemin
» de la montagne ; je vous placerai à
» l'entrée de la route étroite , sombre &
» tortueuse par laquelle vous pouvez seul
» parvenir au Temple ; ce sera ensuite
» à votre courage & à votre sagesse à
» vous fournir les moyens d'y arriver ».

Le lendemain ils partirent , & le jour
suivant ils arrivèrent au pied d'une tour
qui fermoit le passage de la montagne.
Le Prêtre d'*Oromasde* en ouvrit la porte ;
& y ayant fait passer *Abdalla* , il lui remit
une épée & un bouclier qui étoient sus-
pendus sous la voûte de la tour. » Prenez ;
» lui dit-il , ces armes faites sur le modèle
» de celles du sage & valeureux *Gihan* ».

» le plus illustre d'entre tous les Génies
» bienfaisans , & le plus grand ennemi
» des *Dives* , leurs adversaires : combat-
» tez les monstres qui vont se présenter
» à vous , & songez que vous êtes dans
» un pays où la vertu doit toujours
» triompher ».

Abdalla se trouva seul alors , & s'avança à travers des précipices effrayans , mais qu'une extrême attention de sa part le mit toujours en état d'éviter. Au bout de quelques heures , il trouva des barrières qu'il fallut franchir , des buissons de ronces & d'épines qu'il fallut couper , des torrens qu'il fallut traverser sur des ponts étroits & tremblans , des serpens & des reptiles vénimeux qu'il fut obligé d'écarter avec son épée , des aigles , des oiseaux & des dragons qui vouloient fondre sur lui , & auxquels il opposa avec succès son bouclier : enfin , des éclairs effrayans & d'horribles coups de tonnerre , le préparèrent à la vue d'un portique enflammé , au haut duquel il lut ces mots :
Quiconque osera tenter de passer par cette porte doit craindre la colere des Dives , des Ginnes , de leur maître Zerdousch , &

du terrible Arimane, premier Ministre de l'implacable Eblis. « N'importe, s'écria » sans hésiter le courageux *Abdalla*, quelle » puissance infernale puis-je craindre, » quand je suis protégé par l'immortelle » *Périfrine*, & par le divin *Oromasde* » ? En disant ces mots, élevant d'une main son bouclier sur sa tête, de l'autre frappant avec son épée, à droite & à gauche, & écartant tous les fantômes qui l'environnoient, il traversa le portique, & ne vit plus devant lui qu'un vallon délicieux, au milieu duquel s'élevoit le temple d'*Oromasde*. A peine eut-il fait quelques pas, que deux Prêtres vêtus comme celui qu'il avoit déjà connu, marchèrent au-devant de lui; & le prenant par la main, venez, lui dirent-ils en Arabe, sage étranger, notre chef, le grand Prêtre d'*Oromasde* vous attend; les Péris l'ont instruit du sujet de votre voyage, & le succès en est assuré: venez ce soir vous reposer avec nous, on vous conduira demain à la merveilleuse fontaine.

Le grand Prêtre reçut le fils d'*Hanif* avec tous les égards dûs à un sage, protégé par les Péris, & le lendemain il le con-

duisit à la fontaine. L'eau qui sortoit de cette source divine étoit très-blanche ; elle exhaloit une odeur agréable & très forte, & étoit chargée d'une mousse pétillante. On commença par en faire avaler un flacon à *Abdalla* : en vain voulut-il s'en excuser , se rappelant ce que lui avoit dit le premier Prêtre de Borico , on lui dit que telle étoit la volonté d'*Oromasde* , parce qu'il étoit nécessaire qu'il vécut assez longtemps pour publier les merveilles dont il avoit été témoin. Il obéit , en représentant cependant que ce n'étoit pas pour lui-même , mais pour son Empereur , qu'il avoit entrepris un si long & si pénible voyage. On lui demanda quel âge pouvoit avoir *Schah Jéhan*. Il aura bien-tôt , répondit-il , atteint son quatorzième lustre.

» Ah ! mon fils , lui dit alors le grand Prêtre , est-ce à cet âge qu'on doit désirer de voir prolonger une vie , pendant laquelle on ne peut plus jouir des doux plaisirs réservés à la jeunesse ? Car enfin , l'eau de notre fontaine n'a d'autre pouvoir que de conserver les avantages dont on jouit , sans faire retrouver ceux qu'on a perdus : mais quoi qu'il en soit , ajouta

» par réflexion le grand Prêtre, exécutez
» ma commission, ô mon fils ! & reçois de
» ma main pour ton Souverain, quatre fla-
» cons remplis de notre eau merveilleuse.
» Fasse le ciel que les quatre siècles de vie
» qu'ils peuvent lui procurer, ne lui pa-
» roissent pas insupportables » !

Abdalla qui sentit la justesse de ces ré-
flexions, se promit bien de ne les pas in-
spirer à son maître ; ce n'étoit pas à lui de
les lui communiquer : satisfait d'avoir exé-
cuté ses ordres, il remercia le grand Prê-
tre, & le pria de lui faciliter les moyens
de retourner promptement à la cour du
Mogol. On le lui promit ; & en effet, dès
le lendemain, les mêmes Prêtres qui
l'avoient reçu en sortant du portique en-
flammé, le reconduisirent à travers la val-
lée étroite par laquelle il avoit passé ; mais
il n'y rencontra plus ni feux, ni monstres,
ni tempêtes. Comme il s'en étonnoit :
» ô mon fils ! lui dirent les Prêtres, la ver-
» tu a besoin d'être éprouvée pour être
» bien connue ; mais quand son triomphe
» est assuré, elle n'a plus que des récom-
» penses & des plaisirs à attendre ». En
repassant par la tour, le fils d'*Hanif* y re-

mit l'épée & le bouclier de *Gihan*, & y retrouva son premier conducteur, qui le ramena au village dans lequel il avoit passé quelque tems. Après s'y être encore reposé quelques jours, il se rapprocha du bord de la mer, & y retrouva son esquif. Ils'y embarqua avec les quatre flacons destinés pour *Schah-Jéhan* : l'esquif voguant seul comme la première fois, le ramena à la dernière des Isles Moluques. Ce fut avec la plus grande satisfaction, qu'il y retrouva ses compagnons de voyage, & que ceux-ci le revirent. A peine avoient-ils achevé, les uns & les autres, le récit de leurs aventures, que l'on vit entrer dans le port un vaisseau Indien de Cambaye. Il étoit envoyé par *Schah-Jéhan* pour s'informer d'*Abdalla*, & avoit ordre, s'il le trouvoit, de le ramener promptement dans l'Inde. Le fils d'*Hanif* n'hésita pas à s'embarquer sur ce navire avec ses amis & ses flacons. Le pilote de Cambaye profitant du vent qui changea tout d'un coup, & qui devint aussi favorable pour son retour, qu'il l'avoit été pour sa navigation de l'Inde aux Moluques, sans s'amuser à passer par le détroit de la Sonde, & à lou-

voyer entre les grandes Isles de Bornéo , de Java & de Sumatra , se jetta dans la grande mer ; & ayant doublé toutes ces Isles & les Caps de la presqu'Isle de l'Inde , il entra dans le golfe de Cambaye , & bientôt dans le port même de cette ville.

Abdalla , après y avoir pris congé de ses amis , ne tarda pas à se rendre avec son trésor liquide à la cour de son Empereur. Il eut soin de n'entrer dans Agra qu'au jour tombant ; & s'étant retiré dans une maison obscure & différente de la sienne , il fit dire à l'Emir *Gemla* qu'il vînt le voir dans le plus grand mystère , pour rendre compte à son Empereur du succès de son voyage. *Schah-Jéhan* instruit , ordonna que le secret en fût étroitement gardé , & ne vit *Abdalla* que la nuit suivante. L'Empereur n'étoit alors accompagné que de *Bégum-Saheb* , sa fille , pour qui il avoit une tendresse particulière , & qui avoit tout crédit sur son esprit : *Abdalla* lui fit le récit de ses aventures , n'en supprimant que quelques circonstances qui pouvoient être désagréables au Monarque Indien , & lui remit les quatre flacons. *Schah-Jéhan* impatient de

prolonger ses jours , se hâta d'en vider un , quoique bien averti qu'il ne recouvreroit point la jeunesse. Il avoit 70 ans , & s'assura un siècle de vie de plus , mais pour rester au même état où il se trouvoit à cet âge. *Begum Sahed* qui avoit la moitié de l'âge de son père , lui demanda en grâce de lui permettre d'avaler le second flacon pour avoir la satisfaction de n'être point séparée de lui encore pendant tout un siècle. Elle l'obtint. Les deux flacons restans furent placés par l'Empereur dans un coffre de bois de cèdre doublé d'or , couvert d'une riche étoffe , & conservé auprès de sa personne comme le dépôt le plus précieux. *Abdalla* fut renvoyé ensuite avec le même mystère , & eut ordre de rentrer le lendemain dans la ville , comme s'il ne faisoit que d'arriver , mais les mains vides , & comme s'il neût rien rapporté. Il eut une audience publique du grand Mogol , auquel il se contenta de dire qu'il avoit visité presque toutes les côtes & l'Archipel des Indes , & qu'il avoit enfin fait naufrage à la dernière des Isles Moluques. *Schah-Jéhan*, dont la réponse étoit également concertée , lui dit que :

puifqu'il connoiffoit fi bien ces terres & ces Ifles qui étoient depuis quelque temps fi fréquentées par les Européens , & particulièrement par les Hollandois, il vouloit l'envoyer avec le caractère d'Ambaffadeur dans l'Ifle de Java , vifiter le magnifique établiffement que les Hollandois avoient fait depuis peu à Jacatra (qu'ils avoient furnommé Batavia) & conclure avec eux un traité de commerce , s'il le trouvoit poffible & avantageux. *Abdalla* frappa trois fois la terre avec fon front; & , recevant avec refpect les ordres de fon Souverain, fe prépara à remplir cette importante commiffion. Son équipage , quoique magnifique, fut bientôt prêt. Il reprit la route de Cambaye , & s'embarqua pour Java fur un gros vaiffeau Indien, qui étoit fuivi d'une frégate légère. Il dépêcha celle-ci à Sumatra , pour porter des lettres aux Souverains du Baroftan. Il les affuroit qu'il feroit fon poffible pour leur rendre vifite en quittant Batavia , & pour aller remercier *Remcorim* , dont le fecours lui avoit été fi utile pour le fuccès de fon voyage.

Etant arrivé dans la Colonie Hollandoife , & ayant été reçu avec tous les

honneurs dûs au ministre de la première Puissance de l'Asie, il s'occupa, pendant quelques mois, de sa négociation; &, dans ses momens de loisir, il rédigeoit les mémoires de ses singuliers voyages. Mais des lettres de l'Inde qui arrivèrent; tant à lui-même qu'aux Hollandois de Batavia, le plongèrent tout-à-coup dans une profonde tristesse. Ces lettres contenoient la nouvelle d'une révolution qui, sans ôter à son Souverain la vie qu'il ne pouvoit perdre qu'au bout d'un siècle, l'avoit privé de son Empire & de la liberté. Voici comment cela s'étoit passé.

Schah-Jéhan n'avoit pu mettre assez de secret dans l'usage qu'il avoit fait de l'eau de Borico, pour que ses courtisans ne s'en fussent pas apperçu. Les Dames du ferrail avoient aussi deviné ce qui étoit arrivé à *Bégum Saheb*. Sans paroître plus jeunes, le Roi & la Princesse sembloient avoir acquis une santé plus forte & plus constante. Les courtisans, en combinant ces remarques avec la satisfaction que le Sultan avoit témoignée à *Abdalla*, conclurent qu'il avoit rempli sa commission. Les fils de *Schah-Jéhan* ne furent pas des derniers à

réfléchir sur cet événement. Ils étoient au nombre de quatre Princes. Sultan *Dara* étoit l'aîné. Une belle figure , une âme sincère , des inclinations nobles , un esprit cultivé , lui avoient déjà attiré l'estime & l'admiration des peuples , qui le regardoient comme le successeur certain à l'Empire. Il sentoît lui-même que son mérite & sa bravoure personnelle s'unissant à son droit d'aînesse , il devoit un jour gouverner l'Inde ; & se croyant dispensé de ménager les Ministres , les grands & ses frères , il se contentoit de rendre à son père les respects qu'il lui devoit, se laissant même quelquefois emporter à blâmer sa conduite, & faisant espérer qu'il gouverneroit mieux, quand , à son tour , il seroit sur le trône.

Cha-Chuia , second fils de *Schah-Jéhan* se piquoit d'avoir des talens militaires , & ménageoit les troupes & les Officiers Mogols , probablement dans l'espérance de les opposer à son frère , quand celui-ci voudroit faire valoir ses droits.

Aurengzèb , le plus adroit & le plus politique de tous , ne paroissoit occupé que de dévotion & de philosophie : il me-

noit même, en apparence, une vie austère; mais il cachoit sous cet extérieur une politique adroite, & même une fourberie dangereuse.

Moradbak, le quatrième, n'avoit que des goûts vifs & violens pour les plaisirs; pour le vin, pour la chasse; sans que ce caractère parût annoncer des suites fâcheuses.

Schah-Jéhan craignant que si ses fils se trouvoient réunis à sa cour ne cabalassent les uns contre les autres, les avoit dispersés dans son Empire. Le seul Sultan *Dara* étoit resté auprès de lui. Il avoit donné au second de ses fils la Vice-Royauté du Bengale; au troisième, celle du Dekan, & au dernier celle de Guzarate. Chacun d'eux s'y conduisoit suivant son caractère. *Aurengzeb*, qui avoit par les Prêtres, les Derviches & les Faquirs, les correspondances les plus sûres à Déli, fut le premier informé du retour d'*Abdalla*, & du présent merveilleux qu'il avoit fait à l'Empereur. L'ambitieux Prince comprit aussi-tôt que les espérances qu'il avoit de s'emparer du trône à la mort de son père, étoient furieusement reculées.

Il forma aussi-tôt le projet d'éclater, sans attendre une autre occasion. Mais il ne voulut pas être le premier à lever l'étendard de la révolte. Il fit donner à Sultan *Dara* de perfides conseils ; & lui faisant entendre que son père avoit au moins encore cent ans à vivre, il lui fit persuader de s'emparer de la personne & des trésors de *Schah - Jéhan*, de l'enfermer avec *Bégum Saheb*, & de monter sur le trône. Malgré l'honnêteté de son caractère, *Dara* se laissa séduire : (ce qui ne paroîtra pas bien extraordinaire à ceux qui connoissent le génie & les mœurs des Princes orientaux). *Dara*, à qui on étoit déjà accoutumé à obéir à *Déli* & à *Agra*, fit enlever *Schah-Jéhan* & *Begum-Saheb*, & les renferma dans la ville de *Jéhanadab*. *Aurengzeb* aussi-tôt part, sous prétexte de venger son père. Il se joint à *Moradbak* ; & ces deux Princes réunis vont attaquer *Dara*. Celui ci encore mal assuré sur le trône, ne se trouve pas en état de résister à ses deux frères. Il est vaincu, & *Aurengzeb* lui fait trancher publiquement la tête, mais il ne rend pas pour cela la liberté à son malheureux père. Il ne va lui

rendre de vains hommages dans sa prison de Jéhanadab, que pour se faire autoriser à aller combattre *Chu-Chuia*, qui avoit pris le parti de *Dara*. Le second fils de *Schah-Jéhan* augmente bientôt le nombre des victimes de son troisième frère : il est vaincu & tué ; & *Aurengzeb* est proclamé Empereur. *Moradbak*, le dernier, alarmé de quelques soupçons que son frère concevoit, ou faisoit semblant de concevoir contre lui, fut bientôt obligé de s'enfuir dans le Royaume d'Aracan.

Telle fut la révolution qu'*Abdalla* apprit pendant son séjour à Batavia. Il en fut sensiblement affligé ; & son chagrin redoubla, lorsqu'il apprit que *Schah-Jéhan* & *Bégum-Sahéb*, reconnoissant dans leur captivité combien c'est un grand abus de vouloir prolonger sa vie au-delà des bornes prescrites par l'Etre-Suprême à tous les hommes, & maudissant celui qui leur avoit rendu, après tant de peines & de difficultés, le malheureux service de faire durer cent ans de plus leurs ennuis & leurs souffrances, avoient brisé les deux flacons qui leur restoient de l'eau de la fontaine, & en avoient répandu la liqueur. Quel-

ques perroquets qui amusoient la triste *Bégum* dans sa retraite , avoient bu quelques restes de cette eau , & s'étoient par-là assuré une longue vie. La Princesse leur apprit à répéter ces mots : *Il vaut mieux s'occuper à bien employer sa vie qu'à la prolonger.*

Les pouvoirs qu'*Abdalla* avoit reçu de *Schah-Jéhan* , pour sa négociation avec les Hollandois , n'étoient plus d'aucune valeur. Il prit congé de M. *Berkuys* son hôte. Celui-ci qui , pendant quelques mois de séjour , avoit eu occasion de concevoir pour lui de l'estime & de l'amitié , ne le vit pas , sans regret , prêt à se séparer de lui. Cependant il ignoroit encore le jour où il devoit partir , lorsqu'un matin le bon Hollandois s'étant rendu dans sa chambre , ne le trouva plus. Personne ne l'avoit vu sortir de la maison ni de la ville , & ce fut en vain qu'on s'informa sur le port de la route qu'il pouvoit avoir prise. On fut assuré qu'aucun vaisseau n'étoit parti ce jour-là. Ce fut cette disparition subite qui fit courir le bruit de la mort d'*Abdalla*. On trouva sur sa table un manuscrit imparfait de ses voyages écrit en Arabe. C'est ce morceau

que M. *Berkuys* remit à M. *Sandiffon*, qui le fit passer en Europe à l'Auteur de la première partie des voyages d'*Abdalla*. La seconde partie ou suite de ses voyages n'a été connue que plus de cent ans après. C'est celle que nous venons de publier. Voici comment ces aventures se sont terminées.

Abdalla n'étoit point mort. La nuit où il disparut, la belle *Périfrine* lui apparut. „ *Abdalla*, lui dit-elle, sage mortel, cher „ aux *Péris* & aux génies bienfaisans, à „ présent qu'aucun Souverain n'est plus en „ droit de te commander, que tu es libre „ de toute servitude & de tout engage- „ ment, tu dois te consacrer à notre ser- „ vice, & marquer tous les longs jours „ que te procurera l'eau merveilleuse de „ la fontaine de *Borico*, par des actes „ multipliés de vertu, de sagesse & de „ bienfaisance „.

Le fils d'*Hanif* prit volontiers, avec la Reine des Fées, les engagements qu'elle exigeoit de lui. Il en fit le vœu le plus solennel au nom de l'Être Suprême, d'*Oromasde* & de *Périfrine* elle-même. Elle l'enleva aussi-tôt dans un nuage lumineux, &

le transporta au Royaume du Barostan , dans le palais d'*Almoraddin* & de *Zulicka*. Ces Souverains, avertis, le reçurent & l'embrasèrent avec joie & cordialité. Ils lui apprirent que *Remcorim* avoit quitté la *longue Vallée* pour aller occuper la place de Grand-Prêtre du temple d'*Oromasde* dans l'Isle de *Borico*, & qu'il étoit destiné à prendre la sienne dans l'heureuse, mais petite principauté, voisine du Barostan. *Abdalla*, soumis aux volontés des Dieux & des génies, se rendit à la tour du pont de la *longue Vallée*. On lui demanda s'il vouloit régner. *Ah !* dit-il, *j'ai été sujet ; j'ai approché de près les Rois ; j'ai vu combien ils sont à plaindre*. On continua de l'interroger, en lui demandant quelle étoit sa patrie. *Je veux* dit-il, *préferer celle où je pourrai faire faire le plus d'actes de vertu, de sagesse & de bienfaisance*. La troisième question roula sur l'âge qu'il avoit. *Je suis*, dit-il, *de l'avis des perroquets de Bégum-Saheb, qu'il vaut mieux bien employer sa vie, que chercher à la prolonger*. On fut enchanté de ses réponses, & on le conduisit au temple de *Barcob*. On étoit si favorablement prévenu pour lui, qu'on

qu'on crut reconnoître dans ses traits ceux de la Divinité. Enfin il régna sur la *longue Vallée* avec autant de justice & de gloire que *Remcorin*; &, comme lui, il assista souvent de ses conseils *Almoraddin* & *Zulicka*.

ABDEKER (*ou le Médecin Arabe*), ou
l'art de conserver la beauté des Dames.
Constantinople, l'an de l'Egire 1180,
(Paris) 1754, 1756, 2 petits volumes
in-12.

Nous avons donné au commencement de notre volume du mois de Juin dernier, un extrait assez détaillé de ce Roman, pour ainsi dire, unique dans son genre. Nous avons même suppléé à ce qui manque dans l'original imprimé. Nous ne pouvons que renvoyer nos Lecteurs à cet article qui, peut-être, est un des plus instructifs, & un des plus agréables de nos volumes.



ABEILARD, (*histoire des amours d'Abelard & d'Héloïse*) par M. M... F... Dubois. *La Haye*, 1695, 1697, 1700, 1703, 1705, 1709, 1711 & 1722, *in-12*.

On voit que ce Roman a eu un grand nombre d'éditions ; ce qui fait supposer un grand succès. Il l'a dû plutôt à l'intérêt qu'ont toujours inspiré le sujet & les héros de cette histoire, qu'à l'esprit de l'Auteur, & au style dans lequel l'Ouvrage est écrit. Cependant il faut avouer qu'il n'est pas tout-à-fait sans mérite, pour le tems où il a été composé. M. Dubois, Auteur fort ignoré d'ailleurs, étoit peut-être un François réfugié en Hollande : il a brodé sur le fond des aventures d'*Abelard & d'Héloïse*, une nouvelle historique dans le goût de celles qui étoient à la mode, à la fin du siècle dernier. Nous allons voir comment il a tourné & présenté leurs aventures au public ; ensuite nous examinerons les Lettres dont M.

Dubois a joint , à son Roman , une traduction en prose Françoisse : ce sont ces Lettres qui contiennent la véritable histoire des deux amans ; & qui ont été tant de fois publiées & traduites en prose Latine & Françoisse , & en vers Anglois & François. Nous dirons quelques mots de leurs différens Traducteurs ; enfin nous parlerons de quelques recueils de Lettres amoureuses , vives & intéressantes , que l'on trouve communément jointes aux amours d'*Abeilard* & d'*Héloïse* , par M. *Dubois*.

Pierre Abeilard naquit l'an 1079 , à Palais , bourg de Bretagne , à quatre lieues de Nantes. Son père s'appeloit *Berenger* , & sa mère *Luce*. Ils étoient Gentilshommes , & vivoient noblement ; mais après avoir passé quelque tems dans le monde , ils se retirèrent chacun dans un couvent , & se firent Moine & Religieuse , conformément à la dévotion de ce tems. Ayant donné leurs biens aux Eglises , ils ne purent laisser à leur fils que l'avantage d'avoir été parfaitement élevé , & instruit dans toutes les sciences que l'on possédoit alors. Les Religieux &

les Ecclésiastiques en étoient les seuls dépositaires; & ce furent eux qui instruisirent le jeune *Pierre*. Ils lui trouvèrent tant de dispositions, non seulement pour les sciences, mais pour la poésie & les arts agréables, qu'ils lui donnèrent le surnom d'*Abeillard*, que l'on fait dériver du nom *Abeille*, soit parce que ses poésies étoient douces comme le miel, soit parce qu'il avoit pris la fleur de toutes les sciences, comme les abeilles recueillent le suc de toutes les fleurs.

Dès qu'il eut atteint l'âge de passer des études ordinaires aux plus sublimes, telles que la Théologie; on l'envoya dans les plus fameuses écoles de cette science, sur-tout à Paris, où il passa plusieurs années. Il y enseigna ensuite la grammaire & les trois langues savantes, l'Hébreu, le Grec & le Latin; après cela la Philosophie, (c'étoit celle d'*Aristote*) il possédoit particulièrement sa Dialectique, & fut surnommé le *Dialecticien*. Enfin, il donna des leçons de Théologie dans les écoles de l'Évêché de Paris. Bientôt une foule de jeunes étudiants s'empressa de l'entendre; il n'avoit alors que 27 à

28 ans ; sa figure étoit noble , spirituelle & intéressante , son ajustement & sa contenance n'avoient rien qui sentît le pédant , & sa conversation n'étoit ni futile , ni ennuyeuse. Comme ses connoissances étoient très-variées , il ne s'appesantissoit sur aucune. S'il avoit quelques défauts , c'étoit peut être un peu d'entêtement & de vanité ; il avoit grande opinion de sa science , & on étoit mal venu à lui rien disputer sur ce chapitre. Il croyoit faire honneur à ceux qu'il vouloit bien enseigner ; & il ne trouvoit pas tout le monde également digne de recevoir ses leçons. Pour les donner plus commodément , il s'étoit logé dans le Cloître Notre-Dame , assez près d'un Chanoine de cette Cathédrale , nommé *Fulbert*. C'étoit un Ecclésiastique de qualité ; & quelques Auteurs , tel qu'*Anaré Duchêne* , qui ont prétendu nous faire croire qu'*Héloïse* étoit de l'illustre maison de *Montmorenci* , doivent soutenir que *Fulbert* en étoit également. Ce Chanoine élevoit dans sa maison une fille charmante , qui étoit sa nièce , ou qui passoit pour telle ; car M. *Dubois* prétend (on ne fait trop pourquoi) que

c'étoit sa fille naturelle : on la nommoit *Héloïse* , nous croyons tout simplement que ce nom répondoit à celui de *Louise* ; mais *Duchêne* y donne une étymologie plus magnifique , puisqu'il fait dériver son nom du mot hébreu *Héloï* , qui veut dire *Divinité*. A une figure charmante , elle joignoit beaucoup d'esprit ; quoiqu'elle n'eût que 18 ans , elle l'avoit déjà cultivé au point d'être un prodige d'érudition pour son sexe & pour son siècle. Mais comme elle avoit plus d'esprit que tous les Docteurs aux soins desquels son oncle l'avoit confiée jusqu'alors , elle comprenoit qu'*Abeilard* seul pouvoit lui apprendre quelque chose de nouveau , & mettre la dernière main à son éducation : qui fait si une voix secrète ne lui disoit pas qu'il étoit réservé à un maître jeune & aimable , de lui donner des connoissances inconnues aux vieux Docteurs , ou qu'ils avoient oubliées ? Quoi qu'il en soit , elle engagea son oncle *Fulbert* à aller proposer à *Abeilard* , de lui donner quelques leçons de dialectique , & même de théologie. Le Chanoine qui crut qu'une écolière comme sa nièce ne pouvoit pas être

refusée, ne craignit point de faire cette démarche, & fut fort étonné de voir sa proposition mal reçue. *Abeilard* avoit bien entendu parler d'*Héloïse*, mais il ne l'avoit point encore vue. Sa vanité Doctorale s'éleva contre l'idée d'être l'instituteur d'une fille de 18 ans; mais ni son cœur, ni ses sens ne furent point coupables de ces premiers refus. Le Chanoine en rendit compte avec indignation à sa jolie nièce; il s'emporta contre l'audace & la mal-honnêteté du savant & du bel esprit. *Héloïse* aussi piquée, mais conservant mieux son sang froid, parut mépriser le Docteur qui la dédaignoit, & pria son oncle de ne lui en plus parler. Elle ne fut pas longtemps sans trouver l'occasion de se faire mieux connoître d'*Abeilard*. Elle comprit que sa réputation ne lui suffisoit pas; qu'il falloit mettre en jeu tous les charmes de sa figure & de son esprit. Elle réussit dans son projet. Dès que le Professeur l'eût rencontré dans une maison tierce, il sentit la faute qu'il avoit faite, & n'eut plus d'autre désir que celui de la réparer. De ce moment son cœur ne cessa de lui répéter cette vérité bien simple en elle-

même , mais capable de produire les plus grands effets. *Qu'Héloïse est belle ! qu'elle est spirituelle ! qu'il est aisé de l'aimer ! qu'il est heureux de l'instruire ?* Bientôt il en chercha les occasions , mais elles ne se retrouvèrent pas si-tôt !

Cependant (à ce que prétend M. *Dubois*) *Abeilard* eut un rival ; un Chevalier, nommé *Albéric* , devint amoureux d'*Héloïse* , & la fit demander en mariage à son oncle. Celui-ci paroïssoit assez disposé à la lui accorder. La nièce étoit déjà secrètement éprise du Docteur ; elle le lui cachoit , & cherchoit à se le dissimuler à elle-même ; ses dispositions n'étoient que trop réelles. Elle rebuta le Militaire qui parut si irrité , que *Fulbert* se crut obligé d'écarter pour quelque tems sa nièce de Paris. Il l'envoya à Corbeil, chez une de ses parentes, que M. *Dubois* prétend avoir été la mère même d'*Héloïse*. Nouvel embarras pour *Abeilard* ; mais une tracasserie qui devoit d'ailleurs lui déplaire beaucoup , lui rendit cette circonstance favorable. *Guillaume de Champeaux* , Archidiacre de Paris , étoit le rival de science & de gloire d'*Abeilard* ; il pensoit autre-

ment que lui sur un point de théologie. Il l'attaqua ; & ayant battu le jeune & savant *Abeilard*, plus par l'autorité de son crédit, que par la force de ses raisons, il le fit exclure des écoles. Celui-ci fut forcé de chercher une protection & un asyle ; il trouva l'un & l'autre auprès de *Fulbert*, ennemi de *Champeaux*. Ce nouveau Protecteur lui fit d'abord quelques reproches sur la hauteur avec laquelle il avoit rejeté, quelques mois auparavant, sa prière au sujet d'*Héloïse* ; mais prenant bientôt un ton plus doux : « Je vais , lui dit-il , vous » fournir le moyen de vous raccommo- » der avec elle : retirez-vous dans ma petite » maison de Corbeil, vous y serez à cou- » vert des intrigues de vos ennemis ; & » vous y retrouverez cette même *Héloïse*, » qui ne vous paroîtra peut-être plus si » indigne de vos soins ». Le Théologien condamné accepta avec empressement le secours qui lui étoit offert. Sa vanité s'abais- sa devant la bienfaisance de *Fulbert*. Il se rendit donc à Corbeil , & s'exposa à tous les coups d'*Héloïse* : il ne tarda pas à en être frappé. Pendant quelques mois qu'il y passa, *Héloïse* déjà si savante, mais

qui n'avoit point encore étudié l'art de la coquetterie, s'y trouva bientôt une grande maîtresse, tant cette science est naturelle aux femmes. Elle usa à l'égard de son nouveau maître, alternativement d'agacerie, de dédain, de fierté; enfin l'attachant à elle, & l'humiliant tour-à-tour, bientôt de son maître elle fit son esclave; & elle passa de l'état de disciple à celui de maîtresse, & de maîtresse si absolue, qu'*Abeilard* ne pouvoit plus vivre sans elle. Quoique de son côté, elle eût conçu pour lui des sentimens très-tendres, elle se défendit long-tems de lui en faire l'aveu, & ensuite de lui en donner les preuves les plus convaincantes; mais enfin la conjoncture étoit trop délicate, & les occasions trop fréquentes pour échapper toujours à la séduction. Nos deux amans furent parfaitement d'accord, bien entendu qu'ils convinrent de cacher leur amour à tous les yeux, & sur-tout à ceux de l'oncle Chanoine, qui venoit les visiter de tems en tems. Il ne voyoit dans *Abeilard* quel l'homme de France le plus savant qui endoctrine la fille qui avoit le plus d'esprit, & qui étoit le plus capable de profiter de ses leçons.

Cependant une année ne se passa pas, que *Guillaume de Champeaux*, resté maître dans les écoles de l'évêché de Paris, ne se fît à son tour des tracasseries, & ne fût obligé de se retirer dans un couvent. Alors on rappela *Abeilard* qui désespéré de quitter son écolière, se fit prier long-tems. Il fallut enfin qu'il cédât. Il revint reprendre ses fonctions avec le plus grand succès & le plus grand éclat. Ce fut alors qu'il eut les disciples les plus illustres, tels que *Guy du Châtel*, qui fut ensuite Cardinal & Pape sous le nom de *Célestin II*; *Pierre Lombard*, connu sous le nom de *Maître-des Sentences*, qui devint le plus savant Théologien & le plus habile Canoniste de son siècle, & qui mourut Evêque de Paris, &c. *Héloïse* trouva bientôt, sans affectation, l'occasion de revenir chez son oncle, à Paris. Le Chevalier *Albéric* étoit tout-à-fait éloigné; & *Fulbert*, de simple Chanoine, parvenu à la dignité d'Archidiacre, abandonnée par *Guillaume de Champeaux*, étoit devenu une espèce de Prélat, dont la maison étoit plus fréquentée & plus opulente qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. Le Docteur y passoit tous

les moments dont ses leçons & ses études le laissoient jouir ; & comme s'il n'eût fait que répéter à *Héloïse* ce qu'il lui avoit déjà appris de philosophie & de théologie, cette répétition eût été ennuyeuse & pour lui & pour elle, il composait des vers & des chansons applicables, sans doute, à sa belle écolière & à ses sentimens pour elle, mais tournés de manière à ne scandaliser personne. Il en composoit lui-même les airs (car il étoit aussi grand Musicien que Dialecticien). Il en parle souvent dans les lettres Latines qui nous restent de lui ; & il s'est élevé, à ce sujet, une grande question, celle de savoir si ces chansons étoient en François, ou si le Latin étoit si commun dans ce tems-là, qu'on ne pût écrire que dans cette langue. Cette question a été traitée par M. l'Abbé *du Bos*, de l'Académie François, par l'Editeur des poésies du Roi de Navarre, par les Auteurs de l'histoire littéraire de la France, &c..... Quoi qu'il en soit, nous n'avons plus ces chansons, & nous pouvons les regretter. Pour revenir aux amours de leur Auteur, M. *Dubois* prétend qu'il eut des rivaux en assez grand nombre, tant parmi ses

écoliers que parmi ceux qui fréquentoient la maison de *Fulbert*. Il nous fait un détail des rendez-vous qu'*Héloïse* donnoit à son cher maître, & de la façon dont ils furent decouverts. *Fulbert* fut averti, & il refusa long-temps d'ajouter foi aux avis qu'on lui donnoit. Ils étoient cependant si bien fondés, qu'*Héloïse* s'aperçut quelle seroit bientôt mère. On juge quels furent son embarras & son chagrin. Il y avoit tout à risquer pour elle de découvrir sa foiblesse à son oncle, & de le prier de l'unir à son cher *Abeilard*. Celui-ci n'étoit point, à la vérité, engagé dans les ordres sacrés; mais tous ses revenus, & même sa considération, dépendoient d'un état qu'on ne pouvoit exercer qu'en restant dans la cléricature & dans le célibat. D'ailleurs *Héloïse* avoit une façon de penser très-philosophique, & assez singulière (surtout dans le tems où elle vivoit). Elle croyoit qu'il étoit bien plus doux de s'aimer que de s'épouser, & que le mariage emporte avec lui une idée de contrainte & d'obligations qui diminue beaucoup de ses douceurs. Qu'on ne croie pas que M. *Dubois*, & encore moins ceux qui extraien

son Roman , prêtent légèrement à *Héloïse* cette façon de penser. Elle est consignée dans ses lettres Latines ; & le célèbre *Pope* & *M. Colardeau* l'ont exprimée , chacun en très-beaux vers , dans leur langue , en traduisant la première Epître de notre héroïne. Elle ne vouloit point entendre parler de mariage : cependant son embarras augmentoit , & les écoliers ou les jaloux s'en apperçurent. Leur malignité naturelle les engagea à composer sur ce sujet des chansons satyriques qui vinrent bientôt aux oreilles de l'Archidiacre. Il ne put plus douter de la foiblesse de sa nièce ; & d'autant plus vivement irrité qu'il avoit été plus long-temps trompé , il éclata par des transports furieux. *Héloïse* fut renvoyée à Corbeil , & l'on eut ordre de l'y garder exactement. Pour *Abeilard* , la crainte du crédit du Chanoine l'obligea de quitter Paris une seconde fois ; & n'osant rester dans ce Diocèse , il passa à Melun , qui est dépendant de celui de Sens. L'on juge bien qu'il ne s'y occupa que des moyens de revoir *Héloïse* , & de la soustraire , ainsi que lui , à la colère de *Fulbert*. Comme Melun est peu éloigné de Corbeil , il trouva

le secret de concerter avec sa maîtresse un enlèvement qui réussit. Il la conduisit (à ce que l'on croit) jusqu'en Bretagne, chez ses parens. Là, elle mit au monde un fils auquel le père & la mère donnèrent le nom magnifique d'*Astrolabe*, c'est à-dire astre brillant. Malheureusement aucun Auteur ne nous apprend ce que cet enfant est devenu. Nous aimons à supposer qu'il a vécu; & qu'ayant hérité de l'esprit & des graces de ceux qui lui donnèrent le jour, il a été la tige d'une race féconde en gens de mérite, & qui subsiste peut-être encore dans les environs de Nantes. Quoi qu'il en soit, *Fulbert* fut long-tems sans apprendre ce qu'étoit devenue sa nièce; mais enfin elle & son époux prirent le parti de lui écrire, & de négocier leur retour à Paris, & même de chercher le moyen de rentrer dans ses bonnes graces. Le premier mouvement de l'Archidiacre fut peut être de pardonner sincèrement à sa nièce; mais il conçut bientôt des idées plus funestes; il forma le projet d'attirer les deux amans à Paris & d'y consommer sa vengeance. *Abeilard* arriva le premier. *Fulbert* lui déclara qu'il falloit qu'il se ré-

solût à épouser sa nièce, dont il ne pouvoit réparer l'honneur que par ce moyen. Le Docteur ne demandoit pas mieux ; mais il remontra à l'oncle qu'il couroit risque de perdre son état, & qu'il étoit nécessaire que le mariage restât secret. L'Archidiacre parut y consentir. *Héloïse* arriva, & leur union fut bénie, malgré les tristes réflexions d'*Héloïse*, qui craignoit que le Sacrement, si respectable d'ailleurs, ne lui portât malheur. C'est ce qui arriva. Le secret fut mal gardé, & l'oncle même fut obligé de le divulguer, pour faire cesser les railleries de ceux qui se moquoient de ce qu'il avoit repris chez lui sa nièce, & de ce qu'*Abeilard* continuoit à fréquenter sa maison. Celui-ci qui avoit recommencé à donner ses leçons, se vit encore obligé de les interrompre ; & , pour prouver qu'il n'étoit pas marié, il engagea *Héloïse* à se retirer chez des Religieuses qui occupoient alors le prieuré d'Argenteuil. Elle y prit même le voile. Son époux espéroit sans doute qu'il ne cesseroit pas de la voir fréquemment & familièrement, parce que le couvent qu'ils avoient choisi n'étoit pas trop régulier.

M. *Dubois* suppose ici bien des aventures qui n'ont de fondement que dans son imagination. Il prétend qu'*Héloïse* trouva à Argenteuil *Luce*, mère d'*Abeilard*, qu'elle fit d'ailleurs connoissance avec une jeune Religieuse qui avoit un amant nommé *Beaudouin*, & qu'elles faisoient ensemble avec *Abeilard*, des parties quarrées. Ces suppositions n'ajoutent rien à l'intérêt des amours d'*Héloïse* ; il faut se hâter de faire entendre quelle en fut la catastrophe.

Fulbert forma le complot le plus horrible avec un perfide valet du malheureux *Abeilard*, & deux autres complices, dont un étoit Chirurgien. Introduits dans la maison du Docteur, ils le saisirent, & lui firent subir l'opération la plus barbare. Ce ne fut que le lendemain que le crime fut découvert. On peut juger de l'éclat que fit cet attentat. La justice épiscopale, autrement dite l'officialité, tribunal auquel toutes les causes, tant civiles que criminelles des ecclésiastiques, étoient alors portées, en prit connoissance. Le procès fut suivi ; & l'Archidiacre s'étant dérobé, par la fuite, à des peines peut-être plus

graves , il fut privé de tous ses bénéfices , ses biens furent confisqués , & il ne reparut plus à Paris. Deux des complices furent arrêtés & condamnés à la peine du talion , & à avoir les yeux crevés.

Un accident si funeste altéra , pendant assez long-tems la santé d'*Abeilard* , & le plongea dans les plus noirs & les plus longs accès de désespoir & de mélancolie. La honte (mal d'opinion) se joignoit à ses maux réels , entre lesquels il faut compter son amour pour une jeune , tendre & fidelle épouse , à laquelle il faisoit partager ses humiliations & ses chagrins. Enfin , ils ne virent d'autre parti à prendre que d'embrasser l'état Religieux. *Abeilard* fit profession dans l'Abbaye de Saint Denis, alors gouvernée par l'Abbé *Suger* , Religieux édifiant , Supérieur éclairé , savant homme d'Etat , & grand Ministre. Il fut enchanté de faire , pour son Ordre , une aussi bonne acquisition , & d'enrichir ainsi son Abbaye des pertes de l'amour. Le Prieuré d'Argenteuil , dans lequel *Héloïse* se fit Religieuse tout de bon , étoit aussi de l'Ordre de S. Benoît , & sous la direction de l'Abbé & des Moines de S. Denis.

Abeilard reprit avec éclat, à S. Denis, ses fonctions de Professeur en Théologie, & il eut alors, dit-on, jusqu'à 3000 écoliers. Il composa un traité de *Trinitate*, qui lui fit un honneur infini, mais qui excita la jalousie de ses confrères. On parvint à le faire condamner au feu. L'auteur fut obligé de s'éloigner de Paris, & se retira auprès de Nogent sur-Seine, dans une solitude qui fut bientôt peuplée par un nombre infini de disciples que sa réputation engageoit à le suivre par-tout. On y construisit une maison assez vaste & une Eglise, que le Religieux Docteur voulut dédier au *Paraclet*, c'est-à-dire au Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité. Cette dédicace fut encore le sujet d'une nouvelle tracasserie. On prétendit que c'étoit trop diviser la Trinité, que de dédier une Eglise à une des trois personnes, en la séparant des deux autres. Cependant l'Eglise subsista; & même son fondateur eut bientôt occasion d'en faire un usage bien cher à son cœur. Les Religieuses Bénédictines d'Argenteuil furent chassées de leur Monastère par l'Abbé *Suger*, qui mit des Moines en leur place. On accusoit ces Re-

ligieuses de n'être pas trop régulières , quoiqu'*Héloïse* leur donnât le meilleur exemple. L'ancienne épouse d'*Abeilard* n'avoit plus d'asyle , lorsque son ci-devant époux fut nommé Abbé de Saint Gildas de Ruys, en Basse-Bretagne. Alors il céda à son amante (car elle l'étoit toujours) & à celles des filles de sa Communauté qui étoient dignes de la suivre , l'établissement du Paraclet. *Héloïse* en fut Abbessé , & c'est dans cette maison qu'elle écrivit ces lettres si touchantes & si passionnées que l'on connoit. C'est là qu'*Abeilard* lui adressa ses réponses, dans lesquelles les connoisseurs trouvent moins de feu , moins de véritable ardeur, quoiqu'elles soient remplies d'ailleurs de sentiment & d'esprit.

Le reste de la vie d'*Abeilard* n'a plus de rapport avec son Roman. Il fut persécuté plusieurs fois par des Moines qu'il vouloit réformer : toujours admiré comme grand Philosophe & grand Théologien , il fut cependant critiqué, attaqué, dénoncé comme hérétique dans plus d'un Concile ; il se défendit toujours en homme sage & en homme d'esprit. Il eut pour ennemi le grand *S. Bernard*, & pour dé-

fenſeur *Pierre le Vénérable* , Abbé de Cluny , homme digne de rivaliſer avec *S. Bernard* , & homme de qualité comme lui. La maifon de *Beaufort Canillac-Montboiffier* , ſe fait honneur de compter cet Abbé parmi les grands hommes de ſon nom.

Ce fut entre ſes bras qu'*Abeilard* mourut , en 1142. *Pierre le Vénérable* fit ſon épitaphe , dans laquelle , après en avoir fait l'éloge le plus pompeux , il dit enfin que ſeul peut-être dans le monde il fut tout ce qu'on peut ſavoir.

Héloïſe , qui depuis long-tems pleuroit l'époux dont la barbarie de *Fulbert* l'avoit privée , pleura une ſeconde fois *Abeilard* , comme ſon ami , ſon maître , & ſon directeur. *Pierre le Vénérable* lui procura la conſolation de recevoir ſes froides cendres ; il les fit ſécètement transporter au *Paraclet* : ce ne fut que 22 ans après , que celles d'*Héloïſe* y furent réunies. Elle mourut en 1164.

Tous les fondemens raisonnables du Roman que nous venons d'extraire , ſont compris dans les Œuvres Latines d'*Abeilard* , dont la ſeule bonne édition eſt

celle de 1616 , publiée en 1 volume *in-quarto* , par *François d'Amboise* , Conseiller d'Etat , & l'un des plus savans Magistrats du Royaume , avec les Notes d'*André Duchesne* , Historien de France très - connu : ces Œuvres contiennent , outre le Traité de la Trinité , les Commentaires sur les Epîtres de S. Paul , & autres Ouvrages théologiques de notre Docteur ; ses Lettres , dont la première , qui est d'*Abeilard* à *Philinte* , son ami , contient l'histoire de ses infortunes , (*historia calamitatum Abælardi*). Elle est suivie de la première Lettre d'*Héloïse* à *Abeilard* , que cette amante passionnée lui écrivit , quand elle eut vu sa Lettre à *Philinte* , & de plusieurs autres Epîtres de l'Abbesse , & des Réponses du Docteur. Il ne faut pas croire que ces Lettres , dans l'original Latin , soient moins vives que dans les traductions Angloises & Françaises ; au contraire , les Traducteurs ont été obligés d'en adoucir quelques passages.

Le plus ancien Traducteur en François des Lettres d'*Abeilard* , est , sans contredit , *Jean de Meun* , qui a achevé le fa-

meux Roman de *la Rose*, commencé par *Guillaume de Lorris*. C'est apparemment parceque *Jeande Meun* a travaillé d'après ces deux Auteurs (*Abeilara & Lorris*), que l'on a cru que le premier des deux étoit le premier Auteur du Roman de *la Rose*, & qu'on lui a fait honneur de cet Ouvrage dans quelque histoire romanesque, & dans quelques pièces de vers. Rien n'est plus faux que cette opinion.

Le premier Traducteur moderne de ces Lettres, est le fameux Comte de *Bussi-Rabutin*, qui les publia en prose en 1687: elles réussirent si bien, & firent tant d'honneur à l'homme de qualité qui s'en déclara l'Auteur, que le célèbre *Malherbe*, qui publia alors une Grammaire Française, les cita comme un modèle de style, de traduction & de genre épistolaire. En 1693 & 1695, on joignit au Roman que nous venons d'extraire, une traduction de ces mêmes Lettres, un peu différente; elle a été suivie dans les éditions postérieures du Roman, qui ont paru sous le nom de M. *Dubois*, en 1721. Dom *Gervaise*, qui avoit été Abbé de la Trappe, & avoit ensuite quitté cette Abbaye & sa

réforme pour rédiger des histoires assez singulières, & mener une vie assez errante, publia la vie d'*Abeilard*, & y ajouta une traduction de ses véritables Lettres. Elles furent censurées par la Sorbonne en 1723, & cet Ouvrage sur *Abeilard*, est une de ces productions qui sont & doivent être recherchées par les Littérateurs.

En 1714, M. de Beauchamps, connu par plusieurs Pièces de Théâtre, par des Recherches sur les Théâtres de France, & par quelques Romans traduits ou imités des Grecs, entreprit de traduire en vers les Lettres d'*Héloïse* à *Abeilard*, & quelques Réponses. Quoique la poésie en soit bien foible, l'intérêt du sujet & quelques traits heureux, procurèrent à cette Traduction en vers un grand succès, & il y en a eu trois ou quatre éditions. Nous rapporterons dans un moment, un de ces traits.

Enfin, l'illustre *Pope* ayant traduit en vers Anglois, avec grand éclat, la plus belle Epître d'*Héloïse* à *Abeilard*, on s'est empressé d'imiter en François sa Traduction, & par suite on a publié plusieurs autres Epîtres de la maîtresse à l'amant,

& de celui-ci à sa maîtresse. Celui de nos Auteurs dont l'imitation a le mieux réussi, est M. *Colardeau*, mort l'année dernière, au moment où il alloit être reçu de l'Académie Française, qui l'avoit choisi pour remplir une de ses places. Nous allons rapporter quelques vers de son Epître d'*Héloïse*; nous nous bornerons à ce petit nombre de citations de ces traductions ou imitations, & nous nous contenterons de nommer les autres Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, tels que Messieurs *Saurin*, de l'Académie Française, *Dorat*, *Feutry*, *Mercier*, *Cailleau*, & enfin M. *Guys* de Marseille, qui, en 1752, a fait imprimer un Drame d'*Abeilard* & d'*Héloïse*, qui sans doute n'a pas été représenté.



*Portrait d'Abeilard , tiré de la première
Lettre d'Héloïse à Abeilard , de la
Traduction de M. de Beauchamps *.*

Qu'est devenu ce tems où régna sur mon cœur
Le vôtre n'aspiroit qu'à se voir mon vainqueur ?
Tout cédoit à l'éclat de votre renommée ;
Vous charmiez tout le monde, & j'étois seule aimée
Les peuples & les grands s'écrioient en tous lieux
Le célèbre *Abeilard* s'est offert à nos yeux ;
Nous avons possédé ce trésor de sagesse ,
Heureux qui peut le voir, & l'entendre sans cesse
Vous étiez la terreur des plus heureux époux ;
Je ne pouvois blâmer leurs sentimens jaloux.
L'esprit vif, amusant, aussi tendre qu'aimable ;
Qu'un rival tel que vous paroïssoit redoutable !
Tout annonçoit en vous un conquérant heureux
Et vous portiez par-tout & l'amour & les feux.
Galant & peu semblable à ces sages austères,
Qu'un savoir orgueilleux rend sombres & sévères

* Il y a peu, ou il n'y a plus de Professeurs de
Théologie dans ce tems-ci, auxquels on puisse
appliquer un compliment aussi flatteur.

Esprit universel , vous saviez à propos
Etre docte & sublime , & dire de bons mots ;
Ils furent faits pour moi, ces vers dignes d'*Ovide*,
Heureux délassément d'un travail plus solide.
Quand on fait s'exprimer avec tant de douceur,
Le langage des Dieux devient celui du cœur.
Fiction délicate autant qu'ingénieuse ,
Emblème de l'amour , rose mystérieuse * ,
Abeilard pénétra dans vos obscurités ,
Et fit part à nos yeux de toutes vos beautés.
Il composa pour moi ces tendres chansonnettes ;
Qui peignoient nos ardeurs si vives , si secrettes.
L'amant s'en sert encore pour exprimer ses feux ;
Et quand de sa maîtresse il veut flatter les vœux ,
Il les lui chante encore comme son propre ouvrage,
Et la belle les prend pour un nouvel hommage :
Ainsi l'on parlera de nous , de nos aideurs ,
Tant que le tendre amour régnera sur les cœurs.

* Ces vers portent sur la fausse supposition
qu'*Abeilard* est Auteur du Roman de *la Rose*.

*Verstirés de l'Epître d'Héloïse à Abeilard,
imites de la Traduction Angloise de
Pope , par M. Colardeau.*

Ecris-moi , je le veux , ce commerce enchanteur ,
Aimable épanchement de l'esprit & du cœur ,
Cet art de converser sans se voir , sans s'entendre ,
Ce muet entretien si charmant & si tendre ,
L'art d'écrire , *Abeilard* , fut sans doute inventé
Par l'amante captive , & l'amant agité....

.

Tu le fais quand ton ame à la mienne enchaînée ?
Me pressoit de serrer les nœuds de l'hymenée ;
Je te dis , « cher amant , hélas ! qu'exige-tu ?
» L'amour n'est point un crime , il est une vertu ;
» Pourquoi donc l'asservir à des loix tyranniques ?
» pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
» L'amour n'est point esclave ; & ce pur sentiment
» Dans le cœur des humains est libre , indépendant.
» Unissons nos plaisirs sans unir nos fortunes.
» Crois-moi , l'hymen est fait pour des ames
» communes ,
» Pour des amans livrés à l'infidélité ;
» Je trouve dans l'amour mes biens , ma volupté.

» Le véritable amour ne craint point le parjure ;
» Aimons-nous , il suffit , & suivons la nature.
» Apprenons l'art d'aimer , de plaire tour-à-tour ,
» En un mot , ne cherchons que l'amour dans
» l'amour.

» Méprisant tous ces noms que la fortune invente ,
» Je porte avec orgueil le nom de ton amante ;
» S'il en est un plus tendre & plus digne de moi ,
» S'il peint mieux mon amour , je le prendrai
» pour toi.

» *Abeilard*, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire ;
» C'est la première loi , le reste est arbitraire ».

.
Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois ;
A mes sens mutinés ose imposer tes loix.
Tu tiras du chaos le monde & la lumière ;
Eh bien ! il faut t'armer de ta puissance entière.
Il ne faut plus créer.... Il faut plus en ce jour ,
Il faut dans *Héloïse* anéantir l'amour.

Nous avons dit qu'à la suite des dernières éditions des amours d'*Abeilard*, par M. *Dubois*, on trouvoit, toujours joints, trois Recueils de Lettres, qui n'ont de commun avec celles d'*Abeilard* & d'*Héloïse*, que d'être également passionnées.

Cependant nous allons dire notre avis sur ces trois Recueils , parce qu'ils sont si bien joints à celui des Lettres d'*Abeilard* , que nous ne croyons pas qu'ils aient été imprimés à part.

Le premier contient un petit choix de Lettres galantes & amoureuses, tirées des meilleurs Auteurs du siècle passé; c'est-à-dire, de *Voiture* , de *Buffi-Rabutin* , de *Montreuil* , de *Boursaut* & du *Chevalier d'Her* ou *Fontenelle*..... Bon Dieu ! que le goût est changé depuis ce temps-là ! Il n'y a pas une de ces Lettres qu'aujourd'hui l'on voudût écrire, & presque aucune qu'on puisse lire. Les remarques sur les Lettres & sur leur style , qui terminent ce petit Recueil , sont aussi peu à la mode que les Lettres mêmes ; ainsi nous ne pouvons que conseiller à ceux entre les mains de qui il tombera , de le négliger entièrement.

Le troisième Recueil (nous parlerons du second après) est très-connu dans le monde littéraire & galant , sous le nom de *Lettres d'amour d'une Religieuse Portugaise*. Elles ont paru pour la première fois en 1709 , avec les amours d'*Abeilard*.

en 1716, avec les *Lettres de Cléante à Bélise*; & depuis nous ne croyons pas qu'elles en aient jamais été séparées. On fait que le Héros de ces Lettres étoit le *Chevalier de Camilli*, Officier de Marine, François, qui passa quelque temps en Portugal, au commencement de ce siècle, & qui à son retour, les publia ou les fit publier par un ami, ou un Aide-de-Camp, ou un Secrétaire qui s'appeloit *Guilleraques*. Nous avons lieu de croire que ce Chevalier de *Camilli* est le même que celui qui est mort en 1743, âgé de 87 ans. Il avoit été long-temps Chevalier de Malthe, & fut fait Ambassadeur de sa Religion en 1714 & en 1723, aux Congrès de *Bade* & de *Cambrai*; il le fut aussi de France, à Copenhague, depuis 1726, jusqu'en 1728. Ayant passé par tous les grades de la Marine depuis 1689, qu'il avoit commencé à y servir, il fut fait Vice-Amiral en 1751, & mourut honoré de cette dignité & de celle de Grand Croix de l'Ordre de S. Louis, ayant quitté celle de Malthe, & pris le titre de Comte de *Camilli*. Il est certain

que c'étoit un homme de beaucoup d'esprit, qui avoit été galant & aimable, & avoit pu inspirer dans sa jeunesse une passion aussi forte que celle que la Religieuse Portugaise paroît avoir eue pour lui; mais il semble qu'en traduisant ses Lettres, du Portugais en François, il y a mis un peu du sien. Quoi qu'il en soit, elles sont très-passionnées & assez spirituelles; mais s'il nous est permis d'en dire notre sentiment, les lettres & leurs phrases sont trop longues; & nous leur préférons, sans balancer, celles de *Cléante* & de *Bélise* qui forment le second Recueil, & sur lesquelles nous allons nous étendre un peu davantage*.

On fait que le prétendu *Cléante* étoit un homme très-connu à la Cour, où sa famille a rempli & remplit encore des places considérables; & que la véritable *Bélise* étoit une Madame la Présidente

* Nous faisons observer que ces Lettres qui paroissent écrites par deux personnes, ne sont cependant que de *Bélise* seule.

Ferrand, dont le nom de famille étoit *Bélisant*. Cette dame n'est morte qu'en 1740, au Couvent du *Cherche-midi*, à Paris ; elle avoit alors 80 ans. Des personnes qui l'ont connue, mais déjà vieille, nous ont dit que non-seulement on ne pouvoit plus voir si elle avoit été jolie, (ce qui n'est pas surprenant) mais qu'elle ne paroïssoit pas avoir autant d'esprit que ses Lettres en annoncent ; & qu'elle se plaignoit, comme d'une grande infidélité que M. le Baron B..... les eût fait imprimer. Il est vrai qu'elles sont très-vives & très-passionnées, & qu'elles prouvent que Madame la Présidente a tendrement aimé un homme aimable ; mais du reste elles ne peuvent que lui faire honneur ; & s'il étoit vrai qu'elle n'eût pas eu beaucoup d'esprit, elles lui en feroient encore davantage : car alors, ce qu'elles contiennent de tendre, de vif, de délicat, seroit dû tout entier à son cœur : & ses sentimens étant, comme ils le sont dans ses Lettres, très-bien exprimés, elles nous donneroient la preuve, que le cœur étant une fois bien échauffé, peut fournir des traits plus agréables

& plus intéressans que tout l'esprit du monde *.

Rapprochons quelques-uns de ces traits, que nous croyons dignes d'arrêter pendant quelques momens nos Lecteurs ; peut-être feront-ils plus de plaisir, n'étant pas confondus avec des phrases moins capables d'intéresser.

* Cette Présidente *Ferrand* est la même que celle qui eut un grand procès à soutenir , lequel ne fut terminé qu'en 1738. Il s'agissoit d'une fille dont elle étoit accouchée en 1686 , étant séparée d'avec son mari. Celui-ci soupçonnant la conduite de sa femme , avoit pris la précaution d'aller protester à la Paroisse de S. Sulpice contre l'acte de baptême d'une enfant qu'il avoit appris avoir été baptisée sous son nom & sous celui de sa femme. Ce fut cette protestation là même qui fit gagner le procès à la fille, qui reparut après la mort du Président, décédé en 1723. On soupçonna que la naissance de Mademoiselle *Ferrand* tient un peu aux Lettres de *Cléante* à *Bélise*.

Extrait de la troisième Lettre.

J'ai tout perdu pour un amant qui ne mérite que ma haine : mais , Dieu ! le comble de mes maux , c'est que je ne puis le haïr : je le méprise , je l'abhorre , mais je sens que je ne le hais pas N'espère pourtant rien , ingrat , de ce reste de foiblesse : j'avalerois ce poison que tu me demandes & que tu fais bien que tu ne recevras jamais de ma main , si je me croyois capable de la bassesse de faire à l'avenir aucun pas vers toi J'avois résolu de te paroître modérée & froide , & j'y étois parvenue en commençant cette Lettre : mais celle que je viens de recevoir de toi me retire de cet état apparent d'indifférence Tu cherches le plaisir de me tromper ? Je t'assure que tu ne l'auras de ta vie Je vois clair enfin , je connois par une malheureuse expérience , que la vanité fait agir la plupart des hommes , & qu'il les faut haïr & mépriser tous si l'on veut conserver quelque tranquillité Si la haine que j'aurai

dorénavant pour les autres , pouvoit m'en acquérir pour toi , je ferois bientôt heureuse..... Adieu , Monsieur , on a pu vous dire quelle étoit ma maladie : mais apprenez par moi , que je n'oublierai rien pour la rendre considérable & capable de finir une vie que je trouve trop longue , quoiqu'à peine commencée. J'ai trop vécu , puisque j'ai pu vous dire que je vous aime , & que je n'ai pu me faire aimer de vous.

De la sixième Lettre.

Je suis presque persuadée que vous cesseriez de m'aimer , si je cessois d'être malheureuse : gardez-vous bien de m'ôter cette opinion ; dans l'état où je suis , elle adoucit beaucoup les maux que je souffre , & n'altère point l'amour que j'ai pour vous.

De la treizième Lettre.

Ah ! Monsieur , vos vivacités sont dans votre tête , & non pas dans votre cœur : vous avez trop d'esprit quand il n'est plus

temps d'en faire paroître ; & enfin , vous n'aimez pas comme on aime quand l'amour est violent : cependant je vous aime, sans que la médiocrité de votre passion puisse affoiblir la mienne.

De la quatorzième Lettre.

Mon mari renouvelle ses persécutions ; mais il n'y a point d'efforts que je ne veuille faire pour me conserver toute à vous..... je suis prête à m'exposer à tout , plutôt que de vous déplaire : examinez ce que vous devez exiger de moi dans ce péril ; & soyez sûr que , quand même ce seroient des choses injustes , je m'y soumettrois aveuglément. Je ne reconnois pour guide que la volonté de ce que j'aime , & je crois que c'est seulement dans un amour de ce caractère, que l'on peut trouver des excuses aux faiblesses dont j'ai été capable. Il y a longtemps que je me vois justifiée de l'attachement que j'ai pour vous par l'impossibilité de m'en détacher , & que je ne me reproche plus une passion involontaire..... Peut-être que si vous m'aimez

véritablement , vous me conseillerez ce que la raison devroit m'inspirer. Peut-être aussi qu'une semblable marque d'amour ne me plaira pas. Enfin , je suis incertaine dans toutes mes pensées & dans tous mes projets. Je n'en fais qu'un sûr , c'est celui de vous aimer toute ma vie.

De la dix-huitième Lettre.

Je n'ai ni le bonheur , ni la foiblesse d'être dévote. Soyez assuré que vous ne me trouverez jamais que Philosophe amante & fidelle. Ce dernier terme paroîtra inutile à quiconque vous connoîtra ; car il est impossible de soupçonner une femme qui aura eu du goût pour vous , d'en avoir pour un autre.

De la dix-neuvième Lettre.

Achevez de me rendre folle ; il n'y a que cet état d'heureux. Tant que l'on voit la raison , on est à plaindre. Je ne veux plus voir que vous , que la passion que vous dites avoir pour moi , & que la mienne.

De la vingt-troisième Lettre.

Nous eûmes hier toute la frayeur que donne à des femmes l'apparence d'un grand péril : nous nous crûmes noyées, & nous fûmes effectivement en danger de l'être. L'opinion d'une mort prochaine ne vous effaça pas un moment de mon souvenir & de mon cœur. Ce ne fut que l'idée de me séparer éternellement de vous, qui me la fit paroître affreuse. De tout ce que j'ai cru perdre, je ne regrettois que vous ; & la nature même ne partagea point mes sentimens.

De la vingt-cinquième Lettre.

Votre conversation m'a laissé une joie si vive, que la présence même de ceux que je dois haïr mortellement n'a pu la dissiper. Ils n'ont pu parvenir de tout le soir à me mettre de mauvaise humeur. Il me semble que j'aime tout le monde le jour que je vous ai vu.

De la trente-unième Lettre.

Je commence à vous écrire aussi-tôt que vous venez de me quitter. Pourrois-je être occupée d'autre chose que de vous , après les momens que nous venons de passer ensemble ? Etes-vous aussi tendre & aussi sensible que moi ? Non , personne n'a jamais connu ce que je viens de sentir. L'amour , pour me récompenser de tant de peines , a fait pour moi des plaisirs tout nouveaux. L'impression qu'ils ont faite sur mes sens est si vive , que je ne peux voir personne..... Mais , mon mari entre. Quel tourment de voir quelqu'un que l'on hait , en quittant ce que l'on aime ! Comment me présenterai-je à ses yeux en l'état où je suis ? Il me ramène la crainte & la pudeur que vous aviez écartées.

De la quarante-cinquième Lettre.

..... Adieu , mon cher amant ; souffrez , sans scrupule , tous les termes de ma tendresse ; je ne les ai jamais profanés , car je vous jure que l'amour & ses

expressions ne m'ont jamais été connues que pour vous.

De la quarante-sixième Lettre.

..... Si vous me conservez votre cœur, je devrai ce bonheur à la différence qu'il y a de l'Italie, à présent, à ce qu'elle étoit du temps d'Ovide. Si vous trouviez une *Corine*, je ne répondrois pas de votre fidélité.

Je ne me plains point de ce que vous avez dit, en faisant mon portrait, au Comte de *** que je n'étois pas belle. Il n'est que trop vrai que je ne le suis pas; mais vous me peignez d'ailleurs avec tant d'avantages, qu'une femme qui les posséderoit auroit suffisamment de quoi se consoler de n'être pas belle. Mais vous ne deviez pas me peindre enjouée. Vous me représentez comme vous m'avez vue. Oubliez vous donc que vous êtes éloigné de moi, & que l'absence d'un amant aimé fait un grand changement dans une maîtresse fidelle.

De la quarante-huitième Lettre.

Quoique vous méritiez encore de plus violens reproches que ceux que je viens de vous faire , je ne laisse pas , en vous les écrivant , que d'être occupée du chagrin que vous aurez à les lire ; & je vous les aurois épargnés sûrement , si je n'espérois qu'en vous les faisant , je vous déterminerais à éviter à l'avenir ce qui pourroit vous les attirer.

De la quarante-neuvième Lettre.

..... Oui , vous me trompiez Vous n'avez jamais senti pour moi une véritable passion ; si j'ai quelquefois paru satisfaite de vous , c'est que je voyois bien que ce qu'il auroit fallu pour remplir mes desirs , passoit la portée de vos sensens , ou le pouvoir de mes charmes.

De la cinquantième Lettre.

Le style dont vous usez pour vous justifier & pour me prouver que vous m'aimez, me prouve clairement que vous ne m'aimez plus. Je suis plus mécontente, que je ne peux vous le dire, des sentimens que j'entrevois dans votre cœur. Je ne le suis pas moins de moi-même : je me trouve trop de tendresse pour un ingrat.

De la cinquante-deuxième Lettre.

Je ne peux me résoudre à vous envoyer mon portrait. Tenez-vous-en à l'idée qui doit vous rester de moi. Tant de choses que l'on ne peut peindre y doivent entrer; & j'ose me flatter qu'elle ne me fera pas si désavantageuse qu'un portrait qui ne vous représenteroit que des traits qui ne doivent pas faire auprès de vous mon principal mérite.

De la cinquante-huitième Lettre.

..... Auriez-vous l'imprudence de comparer les plaisirs de l'ambition à ceux de l'amour ? Ah ! cette passion doit toujours être la plus forte , comme elle est la plus agréable. Il n'y a qu'elle qui puisse faire chérir jusqu'à ses souffrances ; & les miennes ont un charme secret , & de certaines douceurs , que je ne changerois pas pour tous les fades amusemens des personnes indifférentes.

De la soixante-troisième Lettre.

Je rejette absolument les louanges que vous me donnez dans votre dernière lettre. Je vous cède du côté de l'esprit ; & vous gagnerez autant dans la comparaison que vous ferez de votre mérite en ce genre avec ce que je peux en avoir , que vous perdrez en comparant mon cœur avec le vôtre.

De la soixante-sixième Lettre.

..... Oui , il y a douze ans que nous nous aimons , ou du moins , que je vous aime ; mais la date de douze ans ne fait , selon moi , rien à l'affaire. Il faut toujours aimer ce que l'on a une fois jugé digne de son estime & de son cœur. Les années ne diminuent que les passions médiocres ; & la façon dont vous regardez douze ans , me fait croire que la vôtre n'est pas à l'épreuve du temps.



A P P R O B A T I O N.

JAI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le premier volume du mois de Janvier de la *Bibliothèque des Romans*; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 31 Décembre 1777. AMEILHON.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE;

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre langue; avec des Anec-
dotes & des Notices historiques & critiques
concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages;
ainsi que les mœurs, les usages du temps, les
circonstances particulières & relatives, & les
personnages connus, déguisés ou embléma-
tiques.*

JANVIER, 1778. SECOND VOLUME.



A P A R I S;

AU BUREAU, rue du Four St-Honoré, près
St-Eustache, pour Paris;

AU BUREAU & chez DEMONVILLE, Im-
primeur-Libraire de l'Académie Française,
pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

AVIS IMPORTANT.

DANS le mois de Mars , en formant un Bureau particulier pour la distribution de cet Ouvrage , nous annonçâmes qu'il nous restoit peu d'Exemplaires de la première Édition , & qu'on alloit en faire une nouvelle , qui seroit finie dans le terme d'une année. Le desir de répondre à la flatteuse impatience du Public , nous a fait presser ce travail , & nous en annonçons la fin. Le nombre des volumes qui ont paru jusqu'à ce jour , est de 40 , pour lesquels on paye 60 livres ; & l'on peut , en même temps , souscrire pour l'année courante , avec la certitude d'être très-exactement servi.

Il est naturel que le suffrage toujours renaissant du Public , ait animé , chaque jour notre zèle. Nous avons imaginé successivement plusieurs moyens pour intéresser , & nous en avons toujours pre-

venu nos Lecteurs , par des Avis placés à la tête de nos volumes ; enfin , nous venons de donner à la distribution de nos Matériaux , une forme , pour ainsi dire , nouvelle. Désormais nous n'observerons plus l'ordre des huit Classes que nous avions établi. Excepté pour ce qui concerne les Romans de Chevalerie & les Romans Historiques , qui forment une suite qui ne doit pas être si-tôt épuisée , nous n'aurons plus que deux classes , dont chacune occupera alternativement un volume. La première sera celle des Romans François de tout genre , ou traduits en François. La seconde , celle des Romans étrangers de toute nation , qui n'auront jamais été traduits en langue Française. Dans la première , nous suivrons absolument l'ordre alphabétique , en observant de ne donner que de simples Notices , ou des Notes très-courtes sur les Ouvrages qui ne mériteront pas d'être connus par des Extraits. Par ce moyen , on aura véritablement une *Bibliothèque universelle des*

Romans ; & on l'aura avec des Notes & des Anecdotes qui pourront intéresser , même quand il ne s'agira que de mauvais Ouvrages. A l'égard des *Romans étrangers* (traduits exprès pour faire partie de cette Collection) l'on sentira aisément que c'est une nouvelle branche de Littérature que notre zèle fait éclore pour la France, & de quel prix doivent être les fruits qu'elle produira. Ce projet & nos motifs sont plus circonstanciés dans un Avis qu'on lit dans notre volume du mois de Novembre dernier (pag. 5 , 6 , 7 & 8) & dans le volume qui a précédé celui-ci (pag. 71 , 72 & 73).

Le Bureau est rue du Four St-Honoré, près St-Eustache. C'est au Sieur *Anceaume* que l'on s'y adresse ; c'est lui qui délivre les Souscriptions pour Paris. A l'égard de la Province on peut s'adresser également audit Bureau, ou chez *Demonville*, Imprimeur-Libraire de l'Académie-Françoise, rue St-Séverin, en affranchissant les lettres & l'argent.

La Bibliothèque universelle des Romans
est composée de 16 volumes in-12. par
année, dont le prix, rendus francs de port
par la poste, est, à Paris, de 24 liv. & en
Province de 32 liv.

Cet ouvrage a commencé au premier
Juillet 1775.



BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS.

JANVIER, 1778. SECOND VOLUME.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS DE TOUS GENRES
ET EN TOUTES LANGUES.

« *Historia de los Vandos, de los Zegrís y Aben-*
» *cerrages, Cavalleros Moros de Grenada; de*
» *las civiles guerras que vuo en ella, y batallas*
» *que se dieron entre Christianos y Moros, hasta*
» *que el Rey. Don Fernando quinto gano esse*
» *reyno, traducido dell Aravigo de Aben Amin,*
» *natural de Grenada, por Genes Peres del Hita,*
» *en Alcala, 1604, Barcelona, 1612, Valen-*
» *tia, 1613 & 1623, Madrid, 1631 & 1655,*
» *& en Paris, 1660, in-octavo & in-douze ».*

(C'est-à-dire) *Histoires des Factions des Zégris
& des Abencerrages, Chevaliers Maures de
Grenade, des guerres civiles qu'ils excitèrent
dans ce Royaume, & des combats particuliers
qui se donnèrent entre les Chrétiens & les Mau-
res, jusqu'à ce que le Roi Don Ferdinand V
soumit ce Royaume, écrite en Arabe par Aben
Amin, natif de Grenade, & traduite en Castil-
lan par Genès Perès de Hita.*

L'ON VOIT, par le grand nombre d'éditions
qu'à eues cet Ouvrage, qu'il est très-estimé en

3 BIBLIOTHÈQUE

Espagne : il y est regardé en effet comme le plus agréable Roman historique de la Littérature Espagnole ; mais ce n'est point un véritable morceau d'histoire , du moins à bien des égards. On convient généralement que *Genès Perès* ne l'a pas traduit véritablement de l'Arabe , & qu'*Aben Amin* est un nom supposé. Il est vrai que le Royaume de Grenade fut , au quinzième siècle , agité de factions , & troublé par des guerres civiles ; ce qui en facilita la conquête au Roi *Ferdinand d'Aragon* , & à la Reine *Isabelle de Castille* son épouse. Mais tous les événemens particuliers dont est rempli ce Livre-ci , & qui sont présentés aux Lecteurs comme de véritables causes de l'expulsion des Maures d'Espagne , sont de l'invention de l'Auteur : d'ailleurs , le nombre considérable de Romances , de Vers & de Chansons , dont l'Ouvrage est rempli , (à la mode des anciens Romans Espagnols) nous prouve bien que c'en est un , & que ce Livre est la source de tout ce que nous avons de Romans François qui roulent sur les galanteries & les aventures des Maures de Grenade , tels qu'*Almahide* , de Mademoiselle de Scudéry ; *Zaïde* , de Madame de la Fayette ; les *Galanteries Grenadines* , de Madame de Villedieu ; les *Aventures Grenadines* , de Mademoiselle de la Rocheguilhem ; l'*Histoire*

de la Conquête de Grenade, par Madame de Gomez, &c. Mais le Roman original n'a pas été précisément traduit en François. Mademoiselle *de la Roche-guilhem* en a à peine donné une idée imparfaite ; ainsi nous allons l'extraire d'après l'édition Espagnole de Paris, 1660. On y verra éclairci un des points les plus intéressans de l'histoire d'Espagne, celui de la ruine de la domination des Maures ou Arabes sur ce pays. Pour en bien entendre les causes & les détails, il faut se rappeler dans quel état étoit ce dernier débris de l'Empire Mahométan en Espagne au quinzisième siècle : pendant sept cens ans de domination sur cette belle partie de l'Europe, & de fréquentation avec les Chrétiens qui composoient le reste des puissances & des nations de cette partie du monde, les Maures avoient partagé toutes les connoissances, & adopté une bonne partie des usages Européens : leurs richesses, la population de leur pays, les sciences dans lesquelles ils étoient mieux instruits que les Chrétiens, la Poésie Persanne, si agréable, & dont ils avoient connoissance, la beauté de la langue qu'ils parloient, & qui étoit l'Arabe adouci à la cour de Califes, tout cela rendoit les Chevaliers Maures encore plus aimables & plus galans que ne l'étoient les Chrétiens d'alors.

Cependant le Gouvernement Maure avoit en lui-même des principes de destruction. Il étoit despotique ; & comme il n'y avoit aucune loi fixe, même pour la succession au trône , il ne vaquoit presque jamais sans qu'il y eût des guerres civiles ; & dans le courant même des règnes , les peuples opprimés n'avoient de recours qu'à la révolte. On va voir des preuves de ce que nous avançons dans l'histoire des guerres civiles de Grenade ; car , à quelques circonstances près , à l'exception de quelques motifs galans que *Genès Perès* a supposés , & que la vérité de l'histoire ne permet pas d'adopter , tout est ici vraiment historique , & vraiment intéressant. Les Romances Espagnoles dont ce Livre est rempli , ne sont pas toutes de l'invention de *Genès Perès*. Quelques-unes sont des Chançons faites en différens temps pour célébrer les exploits des Espagnols contre l'Empire Mahométan. Ce sont de vieux & respectable monumens de l'ancienne poésie Castillane , qui , comme celle de presque toutes les nations , a été d'abord employée à célébrer les faits héroïques des Rois & des peuples.

N'hésitons point à assurer que le morceau que nous allons donner (au moins par extrait) est tout-à-fait digne de l'attention de nos Lecteurs.

Il est divisé en dix-sept Chapitres, dont les derniers sont beaucoup plus longs que les premiers.

Chapitre premier,

La célèbre ville de Grenade reconnoît pour sa fondatrice une belle Demoiselle, fille d'un ancien Roi d'Espagne, nommé *Hispan*. Cette Princesse, qui s'appeloit *Illiberis*, ou *Elvire*, donna son nom à une première ville qu'elle établit au pied des montagnes, que l'on appelle *neigeuses*, parce que le sommet en est toujours couvert de neige. Les habitans de cette ville ayant reconnu, un peu plus loin, une situation plus agréable, s'y transportèrent, & nommèrent cette seconde ville Grenade, à cause de l'abondance des grenadiers qu'offrent ses environs. Elle devint grande & peuplée dès le temps de la domination des Romains & des Goths, & tomba sous celle des Maures au commencement du huitième siècle. Elle est située dans un vallon fertile, au milieu de trois collines, ayant chacune un château, l'un nommé *Antiquerelle*, ou les *jours vermeilles*; le second, l'*Albaisin*,

ou la citadelle ; le troisième , l'*Alhambra* ; ou le palais : c'étoit la résidence des Rois Maures, & c'est encore un lieu délicieux, & de la plus grande magnificence. *Genès Per s* compte seize Rois de Grenade avant *Mahomet-Aben-Osmin-le-Boiteux*, qui régnoit du temps de *Jean II*, Roi de Castille, c'est-à-dire, vers 1450. Ce Prince Mahométan avoit usurpé la couronne sur son oncle *Mahomet*, surnommé *le Gaucher* ; mais celui-ci avoit laissé un fils, qui avoit encore conservé un parti dans le Royaume. *Aben-Osmin* ne laissa pas cependant de faire la guerre au Roi de Castille, & d'entrer en Andalousie. Il avoit pour Général un Maure, nommé *Abidbar*, de l'illustre famille des *Gomelès*, qui, de même que les *Maliques-Alabès*, les *Zégris* & les *Abencerrages*, étoit du nombre des trente-deux maisons les plus illustres entre toutes celles des Maures d'Espagne. Ce Général proposa à son Souverain d'aller attaquer les Chrétiens, de ravager les campagnes de Lorca, de Murcie, & de Carthagène. Le Monarque hésita à lui en donner la permission, craignant de hasarder ses meilleures troupes : mais *Abidbar* lui répondit du

succès sur sa tête ; & ayant passé par les villes de Guadix & de Baça, il s'arrêta à Véra, & s'y joignit aux *Alabès*, qui gouvernoient presque tout ce Canton. De-là ils se préparèrent à ravager les environs de Lorca. Mais les Chrétiens en ayant été avertis, se trouvèrent bientôt en état de leur tenir tête. Le grand *Malique Alabès*, Alcade de Véra, ayant appris que l'armée des Chrétiens s'assembloit, & l'ayant aperçue de loin, tâcha de faire d'abord au moins un prisonnier, pour s'assurer de la force de cette armée ; & un cavalier Espagnol s'étant avancé avec hardiesse pour proposer un coup de lance au plus vaillant des Maures, il le fit envelopper ; & se l'étant fait amener, il l'interrogea.

Genès Perès a fait, de cet interrogatoire, le sujet d'une Romance dialoguée, dans laquelle on voit mise dans tout son jour la fierté commune à tous les Espagnols des deux religions, mais principalement aux Chrétiens.

Alabès parle le premier : *Chrétien devenu mon captif*, dit-il à *Quinonero*, (c'étoit le nom du prisonnier) *ne crains rien, & dis-moi la vérité : quel est ton nom, & quelle est ta patrie ? Si tu m'instruis de*

tout ce que je veux savoir, je te promets la liberté. Le prisonnier répond : mon nom est Quinonero, & ma patrie Lorca ; je suis Cavalier & Officier : la fortune m'est ordinairement favorable ; mais de quelque façon qu'elle me traite, elle ne peut me forcer à la plainte & au murmure : tel est le sort de la guerre ; aujourd'hui je suis ton prisonnier, demain tu peux être le mien : parle cependant ; fais-moi les questions que tu voudras, je répondrai ce qu'il me plaira ; la peur ne troublera point mes paroles, car je suis incapable de la ressentir.

A L A B È S

Pentends sonner des trompettes, je vois flotter des étendards, japperçois de loin des troupes à pied & à cheval, dis-moi, Quinonero, qui sont ces guerriers qui se présentent d'un air si fier & si déterminé ?

Q U I N O N È R O.

Cet étendard rouge sur lequel tu vois peintes six couronnes, c'est celui du Royaume de Murcie, que nos ancêtres, les Castil-

lans , ont conquis sur les vôtres , Sarrafins. Cette autre enseigne , sur laquelle est peint un Roi armé , c'est celle de notre ville de Lorca : vous devez la connoître , puisque les Grenadins ont si souvent fui devant elle : quand elle se déploie à vos yeux , c'est pour vous le signal de la mort , & pour nous celui de la victoire : mais nos gens s'avancent , préparez-vous à combattre & à défendre votre vie , au lieu de perdre le temps à m'interroger.

A L A B È S.

*Oui , je vois les ennemis qui s'avancent , & veulent s'emparer de la chaussée ; n'hésitons point à marcher pour les en empêcher , en invoquant le saint nom d'Alla (Dieu) , & de notre Prophète. Que les trompettes sonnent la Zambra * , & que le bruit de nos exploits retentisse jusqu'à l'Alhambra , (château de Grenade).*

* Air guerrier , sur lequel les Maures alloient au combat , & qui étoit aussi l'air d'une danse très vive & très-agréable , qui est encore connue en Espagne sous le nom de la Zambra , ou danse Morefque.

Chapitre 2.

Effectivement les Chrétiens s'avancèrent sur la chaussée de Lorca , & les Maures allèrent les y attaquer. La bataille fut vive & sanglante; *Aben-Acis* , Alcade de Baça , après avoir donné la mort à plusieurs Chrétiens , fut tué de la main d'*Alphonse de Lizon* , Chevalier de St-Jacques. *Faxardo* , gouverneur de Lorca , s'attacha au grand *Alabès* , Alcade de Véra ; & ce ne fut qu'après plusieurs charges de ses troupes qu'il parvint à l'envelopper , & à le faire prisonnier. Ainsi , ce que lui avoit prédit *Quinonero* , se trouva véritable. Le général *Abidbar* voyant une partie de son armée détruite , & le reste mis en fuite , encore plus désespéré que honteux , reprit le chemin de Grenade. Le grand *Malique Alabès* , & dix autres personnes de son illustre famille , périrent dans cette journée ; car l'Alcade de Véra s'étant obstiné à insulter & injurier ses vainqueurs , les irrita au point qu'ils lui donnèrent la mort. Le Roi de Castille , *Jean II* , apprit cette victoire avec des transports de joie , & ordonna que ce jour seroit célébré tous

les ans dans le Royaume de Murcie. Cette bataille fut appelée des *Alporchons*, du nom d'un petit hameau auprès duquel elle fut donnée. On juge bien qu'elle fut le sujet d'une belle Romance dont ce Chapitre est encore orné, mais elle n'offre rien de particulier.

Abidbar paya de sa tête le mauvais succès de son entreprise ; mais le tyran qui le fit périr ne resta pas long-temps sur le trône : son cousin *Ismaël* l'en chassa, à l'aide même des Chrétiens, toujours empressés à augmenter les divisions entre les Mahométans.

Vers 1460, *Mulei-Hazem* succéda à son père *Ismaël*. Ce fut ce Prince riche, puissant, & aimant les arts, qui fit orner le palais de l'*Alhambra* à Grenade, avec la magnificence qu'on y remarque encore aujourd'hui : cette fontaine magnifique, dont la cuve immense est de marbre, soutenue par douze lions d'albâtre, cette cour pavée de pierres de différentes couleurs, qui forment des dessins si agréables, ces portiques, dont l'architecture & les ornemens en mosaïque sont si admirés, tout cela est son ouvrage. L'on admire encore ses deux maisons de campagne, sur-tout

celle que l'on nomme le *Généralife*. Aucun de ses prédécesseurs ne l'égalait en magnificence, même dans les temps les plus florissans de la domination Sarrazine en Espagne. Mais si d'une part il acquit de la gloire, de l'autre il eut de cruels chagrins domestiques : il avoit un fils aîné nommé *Boabdil* ou *Abdalla*, enfant d'un premier lit. Né pour succéder au trône, mais sachant trop que son père avoit des projets pour faire régner à sa place les enfans d'une seconde femme renégate chrétienne, dont il étoit éperduement amoureux, il forma un parti parmi les grands contre son père; sa faction le reconnut pour Roi, au préjudice de *Mulei-Hazem* lui-même. *Boabdil* alla s'établir à l'*Albainzin*, pendant que son père continua de demeurer à l'*Alhambra*; & pour distinguer le jeune Roi de l'ancien, on s'accoutuma à l'appeler le Roi *Chico*, c'est-à-dire, *le petit Roi*, tant à cause de sa jeunesse, qu'à cause de la petitesse de sa taille.

Mulei-Hazem auroit voulu continuer à jouir des douceurs de la paix, & à embellir sa ville de Grenade; mais *Boabdil* plus ardent, voulut attaquer les Chré-

tiens, & en trouva bien-tôt l'occasion ,
au grand déplaisir de son père.

Chapitre 3.

Nous avons déjà dit qu'on comptoit à Grenade trente-deux maisons illustres, qu'on regardoit comme composant la haute noblesse de ce Royaume. Sans répéter ici tout ce qu'en dit encore *Genès Perès* dans ce troisième Chapitre, contentons-nous d'ajouter que les *Almoradis*, les *Alabès*, les *Zulema* & les *Abencerrages*, descendoient des anciens Rois de Maroc, & les *Zégris* & les *Almanzor* des Rois de Fez. C'est de ces grands noms que nous aurons le plus souvent occasion de parler. Si la cour de Grenade étoit partagée entre les deux Rois, c'étoit au moins de manière que l'un & l'autre avoit auprès de lui quelques Seigneurs des principales maisons. Aucune famille entière n'avoit pris parti ni pour l'ancien, ni pour le petit Roi.

Dans ces circonstances, *Boabdil* reçut une lettre du Grand-Maitre de l'Ordre de Calatrava, *Dom Rodrigue d'Arragon*. Ce brave & illustre Chevalier Castillan, en

lui faisant compliment sur son avènement à la couronne de Grenade, lui proposoit un combat de deux, de quatre, ou de six Chevaliers Maures, contre lui Grand-Maître, & autant de ses Chevaliers de Calatrava. Le petit Roi n'eut garde de refuser le défi; il avoit auprès de lui de jeunes & aimables cavaliers, également nobles & vaillans. De ce nombre étoit *Mouça*, fils naturel de *Mulei-Hazem*, mais attaché par l'amitié à *Boabdil*, avec qui il avoit été élevé. Il tira au sort avec onze autres, pour savoir lequel d'entre eux iroit combattre le Grand-Maître : le sort tomba sur *Mouça*; & quoique tous les autres voulussent prétendre au même honneur, sous prétexte que *Dom Rodrigue* avoit proposé le combat de deux contre deux, de quatre contre quatre, ou de six contre six; le petit Roi & son frère voulurent absolument qu'il n'y eût que *Mouça* qui courût les dangers de ce duel. Effectivement il fut annoncé au Grand-Maître de Calatrava avec toute la politesse usitée entre la Chevalerie Grenadine & la Castillane, & le jour fut indiqué au surlendemain; le rendez-vous donné par le Grand-Maître, étoit si voisin des portes

de Grenade, que l'on pouvoit voir quel en feroit le succès des tours même de l'Alhambra.

Chapitre 4.

Rien ne fut si brillant & si galant que le départ de *Mouça* : son armure & sa parure étoient magnifiques : sa cotte d'arme de velours verd, étoit ornée de doubles DD, première lettre du nom de la belle *Daraxa*, de la famille des Alabès, dont le Prince étoit éperduement amoureux, mais qui lui préféroit un jeune Abencerage. Cependant *Mouça* n'avoit pu refuser d'orner sa lance d'un ruban gris de lin brodé d'or, avec des FF, lettre initiale du nom de la belle *Fatime*, de la maison des Zégris. Cette aimable personne étoit aussi éprise de lui qu'il l'étoit de *Daraxa*, & elle ne put s'empêcher de lui envoyer cette marque de faveur, le matin même du combat. Le Prince la reçut avec respect & politesse, quoique son cœur fût prévenu pour une autre.

Le petit Roi voulut accompagner son frère naturel. Il marcha à la tête d'une troupe leste, brillante & superbe. Le

Grand-Maître qui s'étoit rendu avec un équipage moins somptueux , mais digne cependant du chef d'un ordre de Chevalerie Espagnole, déjà distingué par tant d'exploits , vit arriver sans inquiétude la troupe dorée de *Boabdil*. Il savoit que les Maures d'Espagne étoient aussi exacts observateurs des loix de la Chevalerie que les Chrétiens, & que dès qu'on lui avoit annoncé qu'il combattroit contre *Mouça* seul, ce duel, quoique accompagné de tant de témoins, se passeroit dans le plus grand ordre : ce fut en effet ce qui arriva. La lice se partagea entre les combattans, qui, tous deux montés sur de superbes courriers, après s'être fait réciproquement les complimens les plus flatteurs, s'élancèrent l'un sur l'autre avec toute l'ardeur de deux athlètes, auxquels la gloire de leur nation, celle de leur Roi & de leur religion, étoit confiée. Au bout de deux heures d'attaques également vigoureuses, le cheval du Prince Maure ayant été tué, celui-ci fut forcé de sauter à terre : le Grand-Maître, quoique blessé au bras, ne laissa pas que de commencer un combat à pied, où il continua d'employer toutes les ressources de l'adresse &

de la valeur. *Mouça* reçut alors de nouvelles blessures, & il porta aussi de nouveaux coups ; heureusement les plaies n'étoient mortelles de part ni d'autre ; & le jour commençant à diminuer, le Chevalier Espagnol fut le premier à proposer à *Mouça* d'interrompre leur combat, & à lui demander son amitié. Le Prince Maure qui avoit admiré sa bonne mine, son adresse & son courage, y consentit ; ils s'embrasèrent sur le champ de bataille. Le Roi ne vit pas sans quelque regret son frere donner des preuves d'estime & d'affection aussi marquées à un Chevalier Chrétien ; cependant il fit lui-même des politesses au Grand-Maître, & chacun se retira de son côté.

Toutes les Dames de la cour de Grenade avoient vu, du haut de l'Alhambra, ce qui s'étoit passé, & leurs cœurs avoient été affectés, suivant l'intérêt qu'elles prenoient aux combattans. La belle & tendre *Fatime* avoit tremblé plus d'une fois pour les jours de *Mouça*. Ayant vu son cheval renversé, & lui-même se jeter à terre, elle l'avoit cru mort, & s'étoit évanouie. C'étoit en vain qu'on avoit essayé de la faire revenir ; la Reine l'avoit fait transf-

porter dans son appartement, où *Daraxa* l'avoit suivie. Enfin le soir ces deux Dames avoient appris que leur Prince n'étoit que blessé, & ne l'étoit pas dangereusement. Cette nouvelle avoit fait sur elles une impression bien différente. *Fatime* aimoit sans être aimée; *Daraxa* étoit aimée sans aimer.

Ce Chapitre que nous venons d'extraire finit par une petite Romance en l'honneur du Grand-Maître de Calatrava. *Don Rodrigue* méritoit effectivement d'être célébré. Il y avoit déjà quelques années qu'il étoit à la tête du second des ordres religieux & militaires d'Espagne, (celui de St-Jacques étant le premier). Il avoit obtenu, étant encore fort jeune, cette place éminente; il la devoit moins à l'éclat de sa haute naissance, qu'aux grandes espérances qu'on pouvoit concevoir de ses qualités personnelles. Dès le jour de son installation, les Chevaliers lui avoient adressé ce compliment, en forme de Romance Espagnole.

Notre jeune & noble Grand-Maître
Est fait pour vaincre & pour charmer,
Tout doit trembler en le voyant s'armer,
Et pour plaire il n'a qu'à paroître.

Aux droits sacrés que sa naissance
Lui donnoit déjà sur nos cœurs,
Il en joint de toujours vainqueurs ;
Talent , esprit , valeur , prudence.
Comme lui soyons vertueux ,
Soyons galans & soyons braves ;
Des bons Chevaliers Calatraves
Tels sont les devoirs & les vœux.

Notre jeune & noble Grand-Maître
Est fait pour vaincre & pour charmer ;
Tout doit trembler en le voyant s'armer ,
Et pour plaire il n'a qu'à paroître.

Chapitre 5.

Boabdil reconduisit *Mouça* dans Grenade comme en triomphe. C'en étoit un effectivement que de n'avoir pas succombé sous les coups du brave Grand Maître de Calatrava. Quand le Prince fut rétabli de ses blessures, (ce qui exigea quelques semaines) il fut invité à la cour du jeune Roi à un grand festin , auquel assistèrent les Seigneurs les plus galans , les plus braves , & les plus distingués de Grenade.

La Reine, femme de *Boabdil*, s'y trouva, & y conduisit à sa suite les Dames & les Demoiselles les plus illustres & les plus aimables. Parmi celles-ci brilloit la belle *Fatime Zégri*, l'incomparable *Daraxa Alabèse*, & qui par conséquent avoit une origine commune à celle des Abencerrages; & la charmante *Galiane*, qui comme la Reine, descendoit des Rois de Cordoue. Pendant le repas, l'on se doute bien que *Mouça* ne fut occupé que de *Daraxa*, qui, de son côté, ne l'étoit que du bel *Abenamet*, de la famille des Abencerrages, Alcade de Grenade. *Mahomet Zégri* avoit les mêmes sentimens pour *Daraxa*. Enfin *Abenamar*, de la maison des Abencerrages, étoit amoureux de *Galiane*. Après le repas, il fut question d'un bal; car parmi la nation policée des Maures Mahométans d'Espagne, l'usage barbare de séquestrer les femmes de la société, n'avoit point prévalu. Elles pouvoient se trouver dans les assemblées avec les cavaliers de leur nation, & recevoir de leur part des hommages respectueux. Une galanterie décente & spirituelle, non-seulement n'étoit point interdite à Gre-

nade , mais elle étoit plus en vogue dans cette cour que dans aucune autre. Avant qu'on commençât à danser , *Mouça* avoit envoyé , par un page , un bouquet des plus belles fleurs à *Daraxa* , en la faisant supplier de ne pas lui refuser la grace de le porter un moment. La belle n'avoit osé le rejeter absolument ; mais après s'en être parée pendant la danse , elle l'avoit remis à l'Abencerrage *Alhamin* , avec qui le hasard l'avoit fait danser. *Mouça* qui s'en apperçut , en fut piqué ; il insulta *Alhamin* , qui , peu accoutumé à souffrir des injures de la part de qui que ce fût ; répondit hautement que le sang dont il sortoit , ne le cédoit qu'au sang légitime des Rois de Grenade , & qu'il sauroit se venger de tout autre. *Mouça* irrité , alloit chercher des armes , lorsque le Roi s'étant apperçu de cette querelle , menaçant l'un & l'autre de sa disgrâce , engagea & força , pour ainsi dire , *Alhamin* & *Mouça* à se réconcilier : mais cet accommodement fut bien-tôt suivi d'une nouvelle discussion. Le chef de la famille des Zégris avoit entendu ce que celui des Abencerrages avoit osé avancer , que la grandeur de sa naissance ne le cédoit qu'à celle des

Rois de Grenade, descendans des premiers conquérans d'Espagne : il jugea à propos de s'en formaliser. Si vous descendez des Souverains de Maroc ; lui dit-il, apprenez que nous tirons notre origine de ceux de Fez, & que nous & tous nos parens, les *Gomelès* & les *Almanzors*, vous demandons raison de votre discours. L'on juge que la réplique fut audacieuse. Les *Alabès* & les *Almoradis* prirent le parti des *Abencerrages*, & dans un moment la cour fut divisée en deux factions. Elles étoient prêtes à en venir aux mains, lorsque le Roi & la Reine employèrent encore, non-seulement les menaces, mais les prières & les supplications, pour les empêcher de se battre. Enfin, ils crurent être venus à bout de les réconcilier ; & à quelque temps de-là, le Roi indiqua une nouvelle fête, pour célébrer la prétendue réconciliation, & surtout celle de *Mouça* & d'*Alhamin*.

Chapitre 6.

Un combat particulier entre l'*Abencerrage Saïs* & le *Zégris Targes*, pensa encore être cause de nouveaux troubles, Il eut

lieu dans la plaine auprès de Grenade , tandis qu'on s'y occupoit des préparatifs de la fête dont nous venons de parler. Les deux Cavaliers se battirent en braves Gentilshommes ; la cause la plus juste triompha , puisque *Targes* tomba sous les coups de *Saïs*. L'histoire de cet aimable *Aben-cerrage* forme un épisode ; il est presque tout en Vers & distribué en plusieurs Romances , ce qui le rend assez long ; les événemens en sont pourtant fort simples. *Saïs* aimoit depuis long-temps la belle *Zaïde* , & étoit assuré qu'elle répondoit à sa passion , sur-tout depuis que , lui ayant donné dans le port d'Almerie une fête sur une galère qu'il commandoit , elle l'avoit assuré qu'elle recevoit avec plaisir son hommage. Malheureusement les parens de la belle lui destinèrent bien-tôt un parti très-riche qui se présenta pour elle. Si elle n'osa refuser tout-à-fait d'obéir à leurs ordres , elle obtint du moins des délais , pendant lesquels elle s'efforça de consoler son Amant , en lui ordonnant cependant de cesser de la voir. *Saïs* passa plusieurs jours devant ses fenêtres & sa porte , n'osant s'y arrêter , mais faisant connoître la situation de son ame par les

habits de différentes couleurs qu'il portoit ; car la galanterie Maure avoit attaché à toutes les nuances des significations, qui formoient un langage intelligible seulement pour les Amoureux Grenadins. *Zaïde* vit donc un jour *Saïs* habillé de noir pour marquer son inquiétude ; le lendemain , de jaune , couleur de la défiance ; le troisième jour , de rouge & de bleu , signe de jalousie : il porta ensuite un habit gris-de-lin , emblème de la persévérance ; il le troqua contre un verd , signé d'espérance ; qu'il changea enfin contre un incarnat & blanc , sous lequel il eut le bonheur d'obtenir une audience de sa maîtresse. Mais il ne la vit qu'à travers la jalousie d'une fenêtre de son appartement. Leur conversation fut fort tendre , & pendant qu'elle dura , ils versèrent l'un & l'autre beaucoup de larmes. Enfin , *Zaïde* attendrie , après avoir encore conjuré inutilement son amant de l'oublier , quoiqu'elle l'assurât qu'elle ne l'oublieroit jamais , lui remit une aigrette composée de ses propres cheveux , attachés avec des fils d'or à un magnifique bouton de diamant. Elle lui permit de la porter à son turban , en lui défendant de dire de

qui il la tenoit. Le jeune amant se retira très-satisfait ; mais bientôt après, sentant tout le malheur du bannissement auquel il étoit condamné , il ne trouvoit de consolation qu'à baïser souvent cette dernière faveur de sa maîtresse. *Saïs* avoit un ancien ami, qui, sans qu'il s'en doutât , étoit son rival , c'étoit *Targes* : celui-ci l'ayant trouvé plusieurs fois dans la triste occupation de considérer son aigrette, & de pleurer en la regardant , se douta qu'il y avoit quelque mystère. Il fit si bien qu'il arrachâ à *Saïs* son secret ; & il n'en fut pas plutôt le maître , qu'il en fit avertir *Zaïde*. Celle-ci eut à peine appris qu'on lui avoit désobéi , qu'elle s'emporta contre son amant , & lui en fit faire de cruels reproches. *Saïs*, après avoir beaucoup rêvé pour découvrir l'objet de cette indiscretion , sentit que c'étoit à *Targes* qu'il devoit s'en prendre ; il le chercha , le combattit , & lui ôta la vie. Les Zégris eurent quelque envie de venger sa mort sur *Saïs* ; mais on les apaisa , en leur remontrant combien le procédé de *Targes* étoit odieux. *Boabdil* obtint même la main de cette belle pour son tendre & fidèle amant.

Cependant, le jour de cette fête fatale étoit arrivé. Toute la noblesse de Grenade s'étoit partagée en quatre quadrilles. Les Abencerrages & les Alabès en composoient un, & le Prince *Mouça* s'étoit mis à leur tête. La couleur bleue étoit celle qu'ils avoient adoptée; elle brilloit par-tout sur leurs armures & leurs ajustemens, mêlée avec l'argent, dont elle relevoit l'éclat: vingt-quatre taureaux avoient été amenés sur la place de Vivarambla, qui étoit toute entourée d'échafauds & de balcons sur lesquels on voyoit paroître avec éclat les Rois, les Reines, & une infinité de Dames, parmi lesquelles il y en avoit même d'Etrangères. Les Grenadines portoient des robes de la couleur consacrée aux quadrilles, dont étoient leurs parens. *Daraxa*, par exemple, étoit vêtue de bleu, aussi-bien que *Lindaraxe*, dont le jeune & aimable *Gazul* étoit amoureux. Les combats de taureaux ayant commencé dès le matin, à midi douze avoient déjà été mis à mort. Les Zégris en avoient abattu huit, sans qu'aucun d'eux eût été blessé. Le combat fut interrompu par une superbe collation; après quoi on lâcha un treizième taureau, le

plus furieux de tous. *Alabès*, les plus illustre du parti des Abencerrages, après *Mouça*, demanda la permission de le combattre. Le Prince lui céda cet honneur; & le Chevalier, après avoir salué sa Dame, saisit le taureau par les cornes avec tant de force & d'adresse, qu'il l'étendit mort sur l'arène. *Boabdil*, après avoir félicité le vainqueur, ordonna qu'on changeât la nature de ces combats, & qu'on commençât le jeu de cannes. L'on fait que ce divertissement militaire est le plus cher aux Maures, auxquels il a été transmis par les Arabes. Suivant les règles de ce jeu, il ne doit pas être sanglant. Ce sont des roseaux très-légers que les combattans se jettent les uns aux autres; celui qui en est malheureusement touché, en est ordinairement quitte pour la honte de n'avoir pu éviter les coups de son ennemi; mais la trahison des Zégris rendit bientôt cet exercice funeste aux Abencerrages. Tous les combattant avoient des lances à l'arçon de leurs selles, & des sabres à leurs côtés; mais ils ne devoient les regarder que comme des ornemens, & ne s'en servir en aucune manière. *Mahomet Zégri* s'écarra de cette règle. Cou-

rant contre l'illustre *Alabès*, il saisit tout-à-coup sa lance, & lui en porta un coup vigoureux, qui, perçant son écu, lui fit une profonde blessure au bras. *Alabès* irrité revient, la lance en arrêt, sur le perfide, le perce de part en part, & l'étend mort sur la poussière. Alors chacun, dans chaque quadrille, cherche à venger son parent ou son ami; & la place de Vivrambla devient un champ de bataille, & un théâtre d'horreur & de carnage. *Boabdil* a toutes les peines du monde à séparer ses sujets les uns des autres; & chacun se retire désolé de cette horrible scène.

Chapitre 7.

Mahomet *Zégri*, qui avoit péri dans la bagarre, & qui en étoit l'auteur, étoit père de la belle *Fatime*. Il en fut sensiblement regretté; & sa malheureuse fille se retira à Alhama; dont son oncle étoit Gouverneur. *Galiane* étoit toujours l'objet des vœux d'*Abenamar*; mais il n'avoit pu toucher son cœur. Un jeune Maure, nommé *Hamet*, Sarrafin, avoit été plus heureux. *Galiane* avoit même eu la foiblesse de lui faire des avances; elle lui

avoit donné un premier rendez-vous, dont il avoit été si satisfait, qu'il se rendoit avec grande ardeur à un second; quand il trouva sous la fenêtre de *Galiane* l'amoureux *Abenamar*, qui, s'accompagnant avec son luth, chantoit une Romance, dont il espéroit que les paroles disposeroient sa maîtresse en sa faveur. Voici à-peu-près le sens de sa Romance, rapportée par *Genès Perès*.

Beauté dont jè porte les chaînes,
Terminerez-vous mon tourment ?
Non, vous rebutez tout amant,
Et mes espérances sont vaines.

Du Dieu d'amour la vive flamme
Etincelle dans vos beaux yeux;
Mais il y consume ses feux,
Et n'en garde point pour votre ame.

J'aurois bien-tôt purgé la terre
Du plus formidable rival;
Mais mon martyre est sans égal,
Car nul mortel ne peut vous plaire.

Souffrez du moins que je souhaite,
Si jamais j'obtiens paradis,
De vous voir entre les houris
Que nous promet notre Prophète.

Hamet, *Sarrafin*, ne put s'empêcher de rire en entendant avec quelle bonne-foi *Abenamar* étoit persuadé de l'indifférence générale & absolue de sa Maîtresse. Cependant, comme celui-ci eût peut être chanté long-temps sur le même ton, & fait manquer son rendez-vous, il jugea à propos de l'interrompre & de l'attaquer. Le donneur de sérénade fut blessé assez légèrement, & mis en fuite sans savoir par qui. *Mustapha*, père de *Galiane*, ne tarda pas à arriver de son Gouvernement d'Almerie; il amena avec lui sa seconde fille qui étoit, pour le moins, aussi jolie & aussi aimable que son aînée : elle se nommoit *Zelime*. Dans le moment que *Mustapha* étoit occupé à la présenter au Roi & à la Reine, on annonça un Chevalier Chrétien qui venoit, de nouveau, défier tous les Maures. Ce n'étoit point le Grand-Maître de Calatrava; sur la description qu'on en fit

à *Boabdil*, il jugea que c'étoit un Chevalier de Saint-Jacques, nommé *Don Manuel Ponce de Léon*. Mustapha s'offrit à le combattre, mais on apprit qu'il étoit prévenu par un autre Chevalier Maure; c'étoit l'illustre *Alabès*.

Chapitre 8.

Alabès & *Don Manuel* se montrèrent dignes de la réputation qu'ils avoient acquise. Ils se firent tous deux des blessures, ayant combattu d'abord à cheval avec la lance, ensuite à pied avec l'épée; mais enfin les gens du Chevalier Chrétien ayant voulu se mêler de le défendre, dans un instant où ils virent leur Maître très-pressé, le Maure se jeta sur eux avec un courage de lion & en tua plusieurs. S'étant ensuite douté que le Roi *Boabdil*, qui voyoit le combat du haut des tours de la Ville, lui enverroit un secours capable de tailler en pièces la petite troupe de *Don Manuel*, il l'avertit généreusement du danger qu'il couroit, & lui conseilla de s'y dérober, en se retirant : il lui offrit même son cheval Arabe. *Ponce de Léon* l'accepta.

Chapitre 9.

La nouvelle gloire qu'avoit acquise *Alabès*, contribua encore à faciliter une espèce de réconciliation entre les *Zégris* & les *Abencerrages*; mais elle ne fut pas de longue durée.

Abenamar découvrit enfin quel étoit son rival auprès de *Galiane*; il renonça à la poursuite de cette beauté qu'il ne croyoit plus insensible, & qu'il reconnut, au contraire, sensible pour un autre. Il s'attacha à *Fatime* qui étoit revenue d'*Al-hama*, d'où elle s'étoit retirée après la mort de son père, & qui avoit quitté le Prince *Mouça*, de qui elle avoit vu qu'elle ne seroit point aimée. *Mouça*, qui n'étoit guère plus heureux auprès de *Daraxa*, qu'*Abenamar* auprès de *Galiane*, l'abandonna pour la petite *Zéline*, sa sœur.

Le Roi *Boabdil*, toujours dans la fausse opinion que le moyen de réunir sa Noblesse étoit de la rassembler par des fêtes magnifiques, en indiqua une nouvelle, encore plus singulière que les autres, & dont le spectacle pouvoit être plus amusant. C'étoit une course de bagues, où

chaque Seigneur Maure étoit engagé à paroître avec toute la magnificence que ses facultés lui permettoient d'étaler, & pouvoit y présenter le portrait de sa Maîtresse, s'il vouloit défendre sa beauté envers & contre tous. Il étoit réglé que quiconque gagneroit le prix de la bague, feroit non-seulement triompher celle qu'il aimoit, mais même conquéreroit tous les portraits des Dames de ses adversaires. Un pareil genre de prix étoit trop flatteur pour ne pas exciter l'ardeur de toute la Chevalerie Maure. Bientôt on vit *Zégris*, *Abencerrages*, *Almoradis* & *Gomelès* paroître avec les plus somptueux équipages. Les portraits de leurs Dames étoient dans des chars de triomphe ornés des emblèmes les plus galans : les devises des Amans étoient également spirituelles & significatives ; on voit par-là que les Maures de ce temps mettoient peu de mystère dans leurs amours, & que, quoique Musulmans, il ne faisoient aucune difficulté de représenter en peinture & en sculpture des figures humaines, tandis que les Arabes & les Turcs d'aujourd'hui, se font un principe de n'admettre aucune

de ces représentations : les Maures, plus éclairés & plus polis, étoient persuadés que rien de ce qui pouvoit contribuer à la magnificence d'une Cour & aux plaisirs d'une Nation entière, ne doit être négligé.

Le premier de tous les tenants qui se présenta, fut *Abenamar*. Son habit étoit d'un fond bleu parsemé d'étoiles d'or ; & l'on voyoit écrit sur son manteau, deux vers Arabes dont voici le sens :

Rien n'est si beau que ce que j'aime, rien n'est si fidele que moi. Il précédoit le superbe char de triomphe où étoit le portrait de *Fatime*. *Galiane* en eût été au désespoir, si *Hamet*, *Sarrafin*, n'eût cherché à la consoler par un triomphe à-peu-près pareil. Il étoit aussi vêtu de la plus grande magnificence. Son habit étoit d'étoffe verte & argent brodée de figures de rochers d'or. Sa devise étoit, *j'ai plus d'amour & de constance, que ce rochers de fermeté.* Le char de *Galiane* n'étoit pas moins brillant que celui de *Fatime* ; mais les deux rivaux de gloire & d'amour n'eurent pas le même succès à la course de bagues. Le premier eut tout l'avantage ; *Galiane* fut

humiliée; & cette journée finit à la satisfaction de *Fatime* : le portrait de *Galiane* fut placé au bas du sien.

Chapitre 10.

Genès Perès continue, dans ce Chapitre, à nous faire des descriptions agréables & pompeuses des différens quadrilles. Il nous est impossible de le suivre dans tous ces détails de magnificence. Une machine en forme de dragon s'avance dans la place, en fait le tour & s'ouvre : un Chevalier en sort armé de toutes pièces, & suivi de quatre sauvages, élevant sur leur tête un portrait ; c'étoit celui de la belle *Xarife*. Ce Chevalier étoit *Abendarrès*, un des plus aimables & des plus galans de la Cour. *Abenamar* eut encore l'avantage sur lui, & le portrait de *Xarife* grossit le nombre des captives de *Fatime*. Une autre machine représentant un volcan enflammé, prend la place du dragon : du milieu des feux s'élance un Chevalier brillant d'or & de pierreries ; c'étoit *Rédouan*, tenant le portrait, de la belle *Lindaraxe*, de la famille des Abencerrages.

Autour de ce portrait on voyoit écrits en lettres de flamme ces mots : *Source de mille feux , aucun ne la brûle*. Une allégorie si ingénieuse méritoit plus de succès que n'en eut *Rédouan*. Le portrait de *Lindaraxe*, avec tous ses feux , alla encore joindre celui de *Fatime*. La cinquième entrée fut d'un très-grand éclat ; la machine représentoit une galère toute dorée ; elle rouloit , & avoit l'air de voguer ; la chiourme étoit bien vêtue , & les Officiers magnifiquement parés. A leur tête étoit *Aben-Hamet*, le plus superbe des Abencerrages. Le brillant de cette entrée excita le murmure des Zégris. Cependant elle n'étoit accompagnée du portrait d'aucune Dame ; & le chef du quadrille déclara que lui & ses compagnons ne vouloient essayer leur adresse que pour la gloire. Aussi *Abenamar* ne voulut point concourir avec *Aben-Hamet*, ne voulant qu'assujettir des portraits à celui de *Fatime*. Les Chevaliers de la galère remportèrent plusieurs prix honorables , & les offrirent aux Dames qui leur plurent. Les Zégris ne tardèrent pas à avoir leur revanche. Une fortéresse am-

bulante s'avança sur la place ; elle renfermoit non-seulement une garnison, mais une artillerie formidable ; & le tout étoit aux ordres des Zégris & des Gome-lès. Ils eurent la même délicatesse que les Abencerrages, & ne voulurent combattre que pour la satisfaction de remporter différens prix, qu'ils obtinrent & distribuèrent. Enfin, le dernier acte de magnificence fut l'entrée d'un char plus orné que tout ce que l'on avoit encore vu. Au haut de ce char étoit, dans une gloire, la représentation du Prophète *Mahomet*, offrant à la terre étonnée le portrait de *Cohaïde*, comme la plus parfaite beauté que le soleil eût jamais éclairé. C'étoit l'illustre Malique *Alabès* qui conduisoit ce char : l'on juge bien qu'il adoroit *Cohaïde*. Il proposa à *Abenamar* de faire quelques courses de bague avec lui ; & les deux Chevaliers eurent un égal succès. Chacun, tour à tour, remporta le prix ; & le portrait de *Cohaïde* fut mis à côté de celui de *Fatime*. Il n'en restoit plus aucun à assujettir à la dernière ; & la journée alloit finir par des jeux de cannes, lorsqu'on vint annoncer au Roi qu'un Chevalier Chrétien deman-

doit à entrer. Comme c'étoit un jour de réjouissance, & que la carrière étoit ouverte à tout étranger, de quelque religion qu'il fût, *Boabdil* ordonna qu'il fût admis, & bientôt on le reconnut pour le Grand-Maître de Calatrava. Les Rois & les Princes le saluèrent; & le Prince *Mouça*, qui n'avoit point voulu représenter dans ces fêtes, & qui étoit resté auprès des Monarques, courut l'embrasser. *Dom Rodrigue* demanda permission de faire quelques courses : il s'essaya trois fois contre *Abenamar*, & autant de fois contre *Alabès*. Les Juges du camp déclarèrent que s'il eût présenté le portrait d'une Dame, celui-ci eût eu l'avantage; mais il répondit que n'étant venu à la fête qu'avec un sentiment de respect & d'admiration pour toutes les Dames Grenadines, il n'avoit point voulu célébrer la gloire de l'une aux dépens de celle des autres; & il déposa respectueusement les prix qui lui furent adjugés, aux pieds de la Reine, qui les reçut en rougissant. *Dom Rodrigue* alloit se retirer, lorsque le superbe *Albaialdo* arrêtant le Grand-Maître de Calatrava : » Chevalier, lui

» dit-il, j'ai une querelle à vuider avec
 » vous; vous avez donné la mort à mon
 » cousin *Mahomet-Bey*. Il est vrai, ré-
 » pliqua le brave Espagnol; nous avons
 » combattu en gens d'honneur; j'ai été
 » le plus heureux, sa famille n'a point à
 » se plaindre de moi, & je n'ai aucun
 » reproche à faire à sa mémoire. N'im-
 » porte, répliqua le Maure, je vous de-
 » mande champ & gage de bataille. J'y
 » consens, reprit sur le champ le Grand-
 » Maître, eu lui remettant le gant de sa
 » main droite ». *Abaialdo*, de son côté;
 lui donna une bague; & il fut convenu
 qu'ils se trouveroient le lendemain à la
 fontaine du Pin, à peu de distance de
 la ville. *Dom Rodrigue* dit qu'il ne me-
 neroit avec lui qu'un seul témoin, qui
 seroit *Dom Manuel Ponce de Léon*; & le
 Maure choisit pour le sien, l'illustre Ma-
 lique *Alabès*.

*On juge bien qu'un Chapitre rempli de
 si magnifiques descriptions, doit l'être aussi
 de vers & de romances Espagnoles, en voici
 quelques traits, dans lesquels on recom-
 noîtra aisément le goût du terroir.*

*Pour Abenamar, portant sur ses vêtemens
une multitude d'étoiles, & sur son écu,
un soleil d'or.*

Astres du firmament, vous qu'on ne peut nombrer;
Vous me représentez les attraits de ma belle;
Toi, soleil, qui peux tout brûler comme éclairer;
Sois l'emblème d'un cœur amoureux & fidèle.

*Pour Hamet, Sarrafin, portant sur son
écu un rocher d'or.*

J'ai passé de l'indifférence
A l'extrême fidélité;
Pour l'objet que je fers, j'aurai plus de constance
Que ce roc n'a de fermeté.

Pour Abendarraès, sortant d'un dragon;

Voyez de quel monstre je fers;
Pour voler où l'amour m'appelle;
Les dragons gardent les trésors,
Je soutiens l'honneur de ma belle.

Pour Rédouan, sortant d'un volcan.

Beaux yeux à qui je rends hommage,
Voyez à quel excès se portent mes desirs;
Mon cœur est un volcan, mais dont le doux ravage,
Ne vous promet que des plaisirs.

Pour Abenamet, l'Abencerrage, commandant une galère galante & magnifique.

Pour être heureux, & passer de beaux jours
Ce ne sont point des fers que je demande;
Sur la galère des amours
D'autres rament, moi je commande.

Pour le château des Zégris.

Contre la haine & les rigueurs;
Belles, notre place est bien forte;
Mais à l'amour, aux bontés, aux faveurs;
Nous en ouvrons toujours la porte.

*Pour le char d'Alabès , où Cohaide étoit
représentée couronnée par Mahomet.*

Cet arbitre de notre foi,
Qui vers le ciel nous sert de guide,
Aujourd'hui nous prescrit une nouvelle loi,
Et dit à l'univers , adorez *Cohaïde*.

Chapitre 11.

Les bals & les plaisirs continuèrent pendant une bonne partie de la nuit. Mais à peine le jour avoit-il paru , que l'impatient *Abaialdo* alla chercher *Alabès* , & lui proposa de se rendre à la fontaine du *Pin* , où il devoit être témoin de son combat contre le Grand-Maître de Calatrava. L'illustre Maure ne se fit pas prier ; & les deux Chevaliers Mahométans furent au rendez-vous même avant les Espagnols : à la vérité, ceux-ci les y suivirent de près. *Genès Perès* nous fait , avec complaisance, le détail des complimens que se firent les quatre Chevaliers. Le Prince *Mouça* vint les trouver , & s'efforça de les engager

ger à se désister de leur combat ; mais n'ayant pu en venir à bout, il se résolut à en être seulement le témoin. Il le fut ; & nous en épargnerons les détails à nos Lecteurs. Nous leur apprendrons seulement qu'*Albaialdo* tomba sous les coups du Grand-Maître de Calatrava. Mais il eut, du moins, le bonheur d'être baptisé avant que d'expirer. *Mouça* ne s'opposa point à cette conversion, d'autant plus qu'il avoit déjà quelque disposition à la religion chrétienne, qu'il embrassa dans la suite. Le Prince prit congé des deux Chevaliers Chrétiens. Touché du sort de son compatriote, il fit donner la sépulture à *Albaialdo*, au pied même du pin & de la fontaine auprès desquels il avoit combattu. Il se retiroit vers Grenade, lorsqu'il vit arriver deux Chevaliers Maures, qu'il reconnut bientôt pour être, l'un le brave & fier *Rédouan*, amoureux de *Lindaraxe* ; & l'autre *Gazul*, qui lui étoit préféré par cette belle. Le premier vouloit punir le second de cette préférence. Ce fut en vain que *Mouça* chercha à les empêcher de combattre ; il leur cita son propre exemple, très-applicable à leurs aventures ; puisqu'ayant aimé la belle *Daraxa*, &

celle-ci lui ayant préféré *Abenamer*, il s'en étoit consolé. Malgré cela, *Rédouan* & *Gazul* voulurent absolument se battre. La force étoit du côté du plus âgé, l'adresse du côté du plus jeune; le Prince ne vint à bout de les séparer qu'après qu'ils se furent battus long-temps, & qu'ils se furent faits de profondes blessures; l'on banda leurs plaies, & ils retournèrent à Grenade.

Chapitre 12.

Le récit naïf du combat d'*Albaialdo* avec le Grand-Maître de Calatrava, que *Mouça* fit au Roi *Boabdil*, fut cause qu'il s'éleva une grande question entre les Chevaliers Grenadins, pour savoir si l'on rendroit à *Albaialdo* les honneurs funèbres dont il étoit d'usage d'honorer la mémoire des guerriers Maures. Les *Zégris* soutinrent qu'il s'en étoit rendu indigne en se faisant baptiser à l'article de la mort. Les *Abencerrages* adoptèrent l'opinion contraire; & les esprits s'échauffèrent au point qu'il y eut du sang répandu de part & d'autre, les *Gomelez* se joignant toujours aux *Zégris*, & les *Alabès* aux *Aben-*

cerrages. Il fallut encore que les Rois se donnassent des peines infinies pour arrêter, ou du moins retarder les suites de ce différend. Mais les haines n'étoient que palliées; & les *Zégris* s'étant rassemblés à part, leur chef les harangua; & après avoir échauffé les esprits contre les *Aben-cerrages*, qu'il accusa plusieurs fois d'être Chrétiens dans l'ame, il proposa d'employer les moyens les plus violens pour les détruire. Celui qui fut généralement adopté, & qui étoit cependant révoltant & abominable, fut proposé par *Mohavide Zégri*; ce fut d'accuser la Reine d'aimer en secret *Abenamet*. Cette horrible résolution étant prise, on convint de la tenir secrète jusqu'au moment favorable pour la faire éclater.

Cependant *Alatar*, frère d'*Albaialdo*, résolut de venger celui-ci, & d'aller chercher ceux qu'il appeloit ses meurtriers. Il partit de Grenade, s'avança jusqu'à Loxa, sur les frontières de l'Andalousie. Il ne tarda pas à voir flotter des étendards, sur lesquels on remarquoit les croix de *Calatrava*. Il s'en approche, & demande effrontément où est le Grand-Maître. On le lui montre, & il va hardiment lui de-

mander raison de la perte de son frère. L'illustre Espagnol le reçoit avec honnêteté, & fait ce qu'il peut pour lui faire entendre raison & l'empêcher de combattre; mais le Maure s'y étant obstiné, le Grand-Maître le combat, & après quelque résistance, lui coupe la tête. Le Prince *Mouça* & *Boabdil* lui-même, ne purent s'empêcher de blâmer l'imprudente & malheureuse bravade d'*Alatar*. Cependant on recommença bientôt à Grenade à s'occuper de jeux & de fêtes. Les Rois s'empresèrent à unir ensemble *Hamet Sarrafin* & *Galiane*, *Abenamar* & *Fatime*, & *Alabès*, qui étoit guéri de ses blessures, avec la belle *Cohaïde*; *Gazul* & *Rédouan* étant aussi guéris des blessures qu'ils s'étoient faites, furent en état de se disputer de nouveau le cœur de *Lindaraxe*; mais la belle prononça toujours en faveur de *Gazul*, & *Rédouan*, furieux, partit pour aller chercher des aventures sur les frontières de l'Andalousie. Il ne s'éloigna pas beaucoup de Grenade sans en trouver une. Bientôt il apperçut quatre Chevaliers Chrétiens qui, malgré les efforts de deux Cavaliers Maures, vouloient leur ravir une jeune &

belle personne de leur Nation. Il courut sur les ravisseurs, en tua deux, & mit les Maures en état de se défaire des deux autres. La jeune personne qu'il avoit délivrée lui parut si aimable, qu'il s'empressa à lui demander qui elle étoit. Ses frères (car c'étoit d'eux qu'elle étoit accompagnée) lui apprirent qu'ils étoient tous enfans du Gouverneur de la Ronda, place forte du Royaume de Grenade, frontière de l'Andalousie; qu'étant venus, au nombre de quatre frères avec leur sœur, voir les fêtes de Grenade, & s'en retournant ensemble, ils avoient été attaqués par des malheureux que la beauté de leur sœur avoit sans doute frappés; que deux d'entre eux avoient succombé, & qu'ils auroient sans doute eu le même sort, s'il ne les eût secourus. Quant à la Demoiselle, elle se contenta de dire qu'elle s'appelloit *Aïffa*, & de remercier *Ré-douan*, mais avec tant de graces, que, de ce moment son cœur vola vers elle. Il sentit qu'elle alloit remplacer dans son ame l'ingrate *Lindaraxe*, & qu'elle étoit faite pour le consoler des rigueurs de celle-ci. Les deux frères qui restoient à la belle s'étant occupés, pendant quelques

instans, du soin de faire enterrer les deux autres qui avoient été tués d'abord, *Rédouan* saisit ce moment pour faire sa déclaration à *Aïssa* : celle-ci la reçut avec un sentiment de reconnoissance, à travers lequel on pouvoit démêler un commencement d'amour ; & le Chevalier Maure ayant osé lui demander quelque gage de ses sentimens, lui protestant que les siens étoient déjà très-vifs, & qu'ils seroient durables, elle lui donna une petite bague qu'elle portoit au doigt. Les frères s'étant rapprochés reprirent avec leur sœur, sous l'escorte de *Rédouan*, le chemin de Grenade. Leur libérateur les présenta au Roi, qui les reçut avec une bonté qui étoit due à leurs infortunes & aux services d'*Almadan*, leur père, Gouverneur de la Ronda ; il les invita à se reposer pendant quelques jours, & à assister aux noces de *Lindaraxe* & de *Gazul* qu'on devoit célébrer le lendemain. *Rédouan*, qui étoit parti le jour précédent pour n'en être pas témoin, étant alors tout occupé de la belle *Abencerrage*, ne fit plus de difficulté d'y conduire *Aïssa*. Cette nouvelle beauté y parut avec un éclat qui attira l'admiration de toute la Cour. Elle

surpassoit en attraits toutes les Dames dont les portraits avoient été étalés quelque temps auparavant avec tant de faste. *Rédouan* la regardoit avec transport, & *Lindaraxe* en étoit jalouse, quoiqu'elle eût mis son ancien amant dans le cas de n'avoir pas le plus petit reproche à se faire en changeant d'objet. Cependant l'amoureux *Rédouan* n'avoit point encore parlé aux frères d'*Aïssa* de son amour, lorsqu'un des principaux Zégris, nommé *Mahardin*, s'avisa de le prévenir, en s'adressant aux frères de la belle, & leur demandant la main de leur sœur. Ces deux jeunes Cavaliers de Province, éblouis par la magnificence de l'ajustement de *Mahardin*, qui d'ailleurs leur fit valoir le rang qu'il tenoit à la Cour, & sa descendance des Rois de Fez & de Cordoue, lui répondirent qu'ils seroient très-honorés s'il vouloit bien épouser leur sœur; & le *Zégri*, sans perdre de temps, s'approchant du Roi, sollicita tout haut son agrément pour ce mariage. *Rédouan*, qui étoit présent, se mit aussi-tôt en fureur, & eut peine à s'empêcher de tirer son sabre sur l'odieux rival qui vouloit traverser sa nouvelle passion. On le contint,

mais il fit promettre tout bas au *Zégri*, qu'ils se retrouveroient pour vüider leur différend. Ensuite ayant expliqué au Roi ses raisons, & soutenu qu'il méritoit mieux que personne *Aïssa*, après le service qu'il lui avoit lui rendu, *Boabdil* jugea qu'il falloit s'en rapporter à la belle, qui décida pour son libérateur. Ainsi le mariage de la fille d'*Amadan* fut conclu ; mais avant qu'il fût célébré, il y eut quelques événemens importans dont nous avons à rendre compte.

On vint apprendre à ce Roi que les Chrétiens étoient entrés dans ses Etats, & que c'étoit la garnison de Jaën qui faisoit ces courses & ces ravages. Les Monarques n'hésitèrent pas à leur opposer le Prince *Mouça* à la tête d'une armée ; & celui-ci choisit pour son Lieutenant, *Rédouan*. *Boabdil* ayant jugé convenable, qu'après avoir repoussé les ennemis, on les poursuivit jusques dans Jaën, & qu'on formât le siège de cette place, ce fut *Rédouan* qui en fut chargé.

On trouve dans le chapitre que nous venons d'extraire, non une Romance, mais une chanson Espagnole en l'honneur des attraits d'*Aïssa*, que l'on jugeoit su-

périeurs à ceux de toutes ces belles Dames qui avoient été si célébrés dans les dernières fêtes , pour qui l'on avoit combattu , & à qui l'on avoit élevé des espèces d'autels. *Aïssa* n'étoit pourtant qu'une beauté de Province, dont la parure n'étoit point à la dernière mode , & qui n'étoit point maniérée.

Voici une imitation de cette chanson ; c'est *Rédouan* qui la chante.

Que tes yeux sont beaux , ma *Zéline* !
Ah ! qu'ils sont vifs , quoiqu'ils soient bleus !
Il semble qu'amour les anime ,
Pour rendre l'univers heureux ;
Mais pour faire un amant fidèle ,
Je fais mieux que tout ça ;
C'est un regard de ma belle ,
De la belle *Aïssa*.

Admirons dans *Almanzorine*
L'éclat brillant du plus beau tein ;
Nez fait au tour , bouche pourprine ,
Peau plus douce que le satin.
Mais celle à qui je rends hommage
A bien mieux que tout ça ;
Tout doit céder l'avantage
A la belle *Aïssa*.

Zaïde, ta voix est charmante,
Tu touches de vingt instrumens ;
Que ta danse est vive & brillante !
Que tu possèdes d'agrémens !
Mais de ma belle, une parole
Vaut bien mieux que tout ça ;
L'art des talens est frivole
Pour la belle *Aïssa*.

Fatime, de ta chevelure
La nuance est d'un blond parfait ;
Et le bon goût de ta parure
Sait même en augmenter l'effet ;
Mais je jure que je préfère
Dans mon cœur à tout ça ,
Un seul cheveu de ma chère ,
De ma chère *Aïssa*.

Galiane est jeune, elle est belle,
Elle fait l'art de tout charmer ,
J'ai long-temps soupiré pour elle,
Un autre objet vient m'enflammer.
Beauté naïve & cœur sincère,
Valent mieux que tout ça ;
Désormais je ne veux plaire
Qu'à ma chère *Aïssa*.

Chapitre 13.

Le Roman que nous extrayons, après avoir été si long-temps rempli de fêtes & d'amourettes, commence, dans ce Chapitre, à devenir tragique. Nous avons vu dans le précédent que *Rédouan* avoit été chargé du siege de Jaën; il s'y porta avec empressement. Mais les Chrétiens, qui avoient de bons espions dans l'armée de Grenade, furent avertis du projet à temps, pour faire une sortie vigoureuse, & l'obliger à se retirer. Ce ne fut pas cependant sans avoir fait de grandes actions de valeur. Il sauva les troupes du Prince *Mouça*, qui, sans l'habile retraite que fit *Rédouan*, auroient été détruites. *Boabdil* lui-même s'étoit avancé à deux journées de Grenade, & *Mouça* lui envoya dire quelles obligations on avoit à *Rédouan*. Le Roi faisoit son éloge; malheureusement il n'étoit entouré, dans ce moment, que de Zégris; tous les Abencerrages étant à l'armée, tant avec *Mouça* qu'avec *Rédouan*. Ainsi les traîtres eurent occasion d'exécuter le complot qu'ils avoient formé quelque temps auparavant.

comme nous l'avons annoncé : « Seigneur, » dirent-ils au jeune Roi) *Rédouan* peut être brave; mais croyez que les Abencerrages sont bien dangereux; & si l'on osoit dire à Votre Majesté ce dont ils sont capables ». *Boabdil* voulut avoir l'explication de cette réticence. Les *Zégris*, après avoir fait semblant de se faire arracher leur secret, déclarèrent que les Abencerrages avoient tous conspiré contre sa personne & contre l'Etat; ils ajoutèrent qu'ils déshonoroient même la personne du Roi par un commerce criminel avec la Reine. Le foible & malheureux Roi ayant paru en douter, trois de ces traîtres soutinrent qu'ils en avoient été témoins; & ils désignèrent *Abenamet* pour le coupable. Le Prince troublé forme aussitôt les projets les plus barbares; les *Zégris* l'encouragent; & la perte de leurs ennemis est résolue. Peu de jours après le Roi rentre dans la ville; une partie des Abencerrages étoient déjà revenus auprès de lui. Il ne regarde pas la Reine, & semble occupé d'un projet funeste qui inquiète cette Princesse. Le lendemain il se rend dans un salon écarté au bout du jardin de son palais; il étoit entouré des *Zégris*, &

suivi d'un bourreau. Les Abencerrages sont mandés les uns après les autres ; *Abenamet* arrive le premier , & a sur-le-champ la tête tranchée ; plus de trente autres subissent le même sort. L'illustre *Alabès* lui-même auroit perdu la vie ; mais un Page, échappé de cette scène d'horreur, courut l'avertir du danger. Il en doutoit encore lorsqu'un second avis, confirmé par d'assez grandes apparences, l'engage à revenir sur ses pas, & à jeter l'alarme dans la ville. Le Prince *Mouça* qui y rentroit dans ce moment, est instruit de ce qui se passe , & se doute que les Zégris sont les premiers auteurs de ce désordre. Il se préparoit à marcher au palais du Roi, avec ce qu'il avoit de troupes auprès de lui , lorsque le peuple de Grenade se soulève, crie contre *Boabdil*, & déclare qu'il ne veut plus obéir à un si cruel tyran. Le vieux Roi *Muley-Hazem* reprend toute l'autorité, & va avec *Mouça*, d'un côté, calmer le peuple, & de l'autre, empêcher que *Boabdil*, livré à la perfidie des Zégris, ne pousse plus loin ses fureurs. Pendant ce temps la Reine, sans savoir au juste de quoi on l'accusoit, est dans la plus horrible désolation. Mais

elle est bientôt éclairée ; les Zégris ont l'audace de soutenir leur accusation , tant contre elle , que contre les Abencerrages. *Boabdil* en paroît persuadé ; & *Mouça* voulant toujours procurer la paix , convient de faire examiner le fait suivant les voies judiciaires usitées alors. Enfin , il parvient à rétablir dans la ville un calme du moins de quelques momens.

Chapitre 14.

Boabdil ayant assemblé les principaux Chevaliers de Grenade , leur exposa , dans une longue harangue , ses griefs contre les Abencerrages ; il prétendoit s'excuser des cruautés qu'il avoit exercées contre eux ; on ne lui répondit sur cet article , que par un morne silence. Mais quand il vint à accuser d'infidélité la Sultane-Reine , les Almoradis , maison illustre dont la Reine étoit sortie , & qui avoit une origine commune avec la famille Royale de Grenade , s'élevèrent vivement contre l'injustice du jeune Roi ; & leur chef fit , sans crainte , au Monarque de sanglans reproches. Le Prince *Mouça* ouvrit le sage avis d'écouter la Reine dans sa justification. *Boabdil* or-

donna qu'elle fût conduite au milieu de l'assemblée. Ce fut-là que *Mouça* eut la force de lui dire qu'elle étoit accusée ; la belle Reine se justifia avec la noblesse convenable à son rang , & une simplicité qui caractérisoit son innocence. Les Zégris soutinrent leur injuste accusation , & *Boabdil* s'obstinoit à le croire ; mais *Mouça* obtint que les choses fussent décidées suivant les anciennes loix de la Chevalerie ; que la Reine seroit conduite dans un appartement décent de la tour de Comare , où il la feroit garder avec soin & respect ; qu'elle auroit un mois pour préparer sa défense , & chercher des Chevaliers qui soutinssent sa cause contre quatre Zégris qui s'offroient pour soutenir , les armes à la main , qu'elle étoit coupable. Le chef des Almoradis s'éleva aussi-tôt , & dit qu'il seroit le premier des Chevaliers de la Reine ; le brave *Rédouan* demanda à être le second , & *Mouça* lui-même déclara qu'il seroit le troisieme , s'il ne s'en trouvoit pas deux autres dans le temps prescrit. La Reine fut conduite dans la tour , où *Galiane* & *Zéline* la suivirent. ainsi qu'une jeune esclave Chrétienne , nommée *Espérance* , & l'assem-

blée se sépara. Mais le jour suivant éclaira une scène d'horreur bien faite pour augmenter les troubles. *Boabdil* avoit une sœur, nommée *Moraïma*; elle avoit été mariée à un Abencerrage, & en avoit eu deux enfans; son époux avoit été du nombre des massacrés. Dans le désespoir où la jette cette nouvelle, elle n'hésite pas à sortir de sa maison, & à venir accabler de reproches le Roi son frere. Celui-ci, aussi troublé par les remords & les inquiétudes dont les tyrans sont généralement tourmentés, qu'irrité par les reproches de sa sœur, entre tout-à-coup en fureur; il saisit un des deux enfans, & disant qu'il veut épuiser tout le sang des Abencerrages, il lui perce le cœur. Presque à l'instant le cadet a le même sort; & la mere ayant voulu arracher le poignard des mains de son barbare frere, il le tourne contre elle, & lui fait perdre la vie. Les Zégris même frémirent de cette action; le peuple de Grenade en fut bientôt instruit & indigné; & le vieux Roi en parut si irrité, qu'il n'hésita plus à aller, tout de bon, attaquer son fils. Il harangua ceux qui lui étoient toujours resté attachés, & grand nombre d'autres qui s'y étoient joints de-

puis les dernières actions de *Boabdil* ; & fondant sur les gardes de son fils, dont le parti étoit réduit presque aux seuls Zégris & aux Gomelès, il y eut un combat sanglant entre le pere & le fils : eux-mêmes se rencontrèrent en personne ; le premier, irrité, pensa donner la mort au second, le blessa & le chassa de son palais ; enfin on les sépara ; le sage *Mouça* continua toujours à détourner les coups. Le parti de l'odieux *Boabdil* paroissoit réduit aux dernières extrémités ; mais il s'en éleva un troisième , qui, sans rétablir le premier, partagea du moins, pendant un temps, les esprits. Les Almoradis & les Alabès, sentant que, d'un côté, ils ne pourroient jamais obéir au fils de *Muley-Hazem* ; & que de l'autre, celui-ci n'avoit plus l'activité & la force nécessaires pour les gouverner , résolurent de le forcer à se désigner un autre successeur , à qui il fût même dès-lors partager le poids de la couronne. Ils jetterent les yeux sur le Prince *Abdilligazal*, frère cadet de *Muley-Hazem*. Celui-ci fut forcé de le reconnoître pour son successeur ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il lui céda la véritable autorité ; de sorte que le Royaume fut, pour ainsi dire,

divisé en trois partis, celui du pere, celui du fils, & celui de l'oncle. Ce dernier étoit le plus considérable; le Prince *Mouça* se conduisoit toujours avec honnêteté & prudence entre les trois. *Boabdil*, irrité & échauffé par les Zégris, vouloit faire égorger tous ceux des partis qui lui étoient contraires; mais comme ils eussent usé de représailles, on lui fit entendre qu'avec cette conduite, Grenade seroit détruite, & il se contint un peu.

Cependant les Abencerrages, privés des principaux d'entre eux, désolés de la situation où ils se trouvoient, & se voyant entre des protecteurs divisés, & des persécuteurs cruels, jugerent à propos d'abandonner leur patrie, & de se jeter entre les bras des Chrétiens Espagnols; ils firent passer secrettement une lettre au Roi *Ferdinand*, qui leur répondit de la manière la plus flatteuse, d'autant plus qu'ils offroient de se faire Chrétiens. La réponse leur ayant été remise avec le même mystère, tout ce qui étoit Abencerrage & Alabès s'arrangea pour s'enfuir, & partit avec ce qu'ils avoient d'effets les plus précieux, & sur-tout avec leurs épouses: ainsi *Abenamar* emmena

Fatime, & *Rédouan* la belle *Aïffa*. Le Roi Catholique donna aux aînés de ces deux illustres familles Maures (après leur conversion), le titre de Grands-d'Espagne; & à tous ceux qui les suivirent, des emplois militaires plus ou moins considérables, sous les ordres de *Dom Juan Chacon*, Gouverneur de Carthagène. La Reine *Isabelle* mit les principales Dames Grenadines au nombre de ses Dames d'honneur,

Cependant les trente jours accordés à la Reine pour présenter les quatre Chevaliers qui devoient la défendre, étoient expirés; & elle alloit être condamnée, si le Prince *Mouça* n'avoit obtenu pour elle un nouveau délai; mais il expiroit, & l'on ne voyoit point paroître ses défenseurs. Le Chef de la Maison des Almoradis déjà vieux, étoit, d'ailleurs, tombé dangereusement malade. *Rédouan* & *Alabès* étoient passés en Castille, ainsi que tous les *Alabès* & les *Abencerrages*. Il étoit difficile de trouver, pour les remplacer, deux Chevaliers en qui on eût une certaine confiance. *Mouça* fit part de ses inquiétudes à la Reine, & cette infortunée Princesse les communiqua aux

Dames & Demoiselles, compagnes de sa captivité. Entre celles-ci se trouvoit (comme nous l'avons dit) *Espérance de Hita* : elle étoit parente du brave & illustre *Chacon*, Gouverneur de Carthagène ; elle proposa à la Reine de s'adresser à lui, sûre que ce généreux Espagnol trouveroit les moyens de la délivrer. Le Prince *Mouça* fut du même avis, & se chargea de faire passer la lettre à Carthagène. Elle parvint au Gouverneur ; & la réponse fut aussi consolante que la Reine pouvoit le desirer. Il lui promettoit de la défendre ; choisit promptement ceux qu'il crut les plus propres à cette belle entreprise : outre le Gouverneur de Carthagène lui-même, elle fut confiée à trois illustres Chevaliers Espagnols, *Ponce de Léon*, Duc d'Arcos, sorti des Familles Royales de France & de Léon ; *Alphonse d'Aquilar*, d'une famille non moins illustre, & *Don Diego de Cordoue*. Ils s'habillèrent à la Turque pour se trouver au jour prescrit à point nommé, & venger la Reine qui ne pouvoit plus espérer qu'en eux ; car le Prince *Mouça* avoit été forcé, pour conserver la garde de la Reine & veiller à sa sûreté, de changer la qualité de son

Chevalier contre celle de son juge, & présider aux combats qui devoient se donner pour & contre elle.

Le Chapitre que nous venons d'extraire est trop intéressant pour ne pas contenir plusieurs Romances, indépendamment des longs discours & lettres qui y sont inférés. Nous allons donner une imitation d'une de ces pièces de vers pour lesquelles la Poésie Espagnole paroît particulièrement faite.

Romance.

De Grenade l'aimable Reine
Au fond d'un cachot ténébreux
En ces mots déplorait sa peine :
Ah ! que mon sort est malheureux !
Beauté, grandeur, foible innocence,
Hélas ! à quoi me servez-vous ?
Je succombe sous la vengeance
D'un mari barbare & jaloux.

Cruel Zégri, quelle est ta rage
Ne peux-tu donc être vainqueur.
Du généreux Abencerrage
Sans me percer aussi le cœur :

Pour consommer au premier crime ,
Ah ! que de forfaits sont commis ?
Zégri , je serai la victime
Des vertus de vos ennemis.

Mais quel mal ont-ils pu vous faire ?
En est-ce un d'être , plus que vous ,
Vaillant , redoutable à la guerre ,
Au sein de la paix juste & doux ,
De servir mieux notre patrie ,
D'avoir plus de fidélité ;
Dans la noble galanterie ,
D'avoir moins de légèreté ?

Quoi , vous m'accusez de tendresse
Pour le charmant *Abenamet* !
Eh bien ! tyran , je le confesse ,
Oui , je l'adorois en secret ,
Ah ! s'il eût vécu , ce mystère
Ne fût pas sorti de mon cœur ;
Oui , j'aurois toujours pu le taire ,
Mon premier amour est l'honneur.

Grenade , ô ma triste patrie !
Quoi , n'as-tu donc plus de guerriers
Qui , pour me conserver la vie ,
Veuillent se couvrir de lauriers ?

N'est-il échappé du carnage
Aucun Chevalier généreux ?
Tu devois venger mon outrage,
Mouça, je péris à tes yeux.

Quoi, *Mahomet*, ton dogme impie
Permet que l'honneur, les vertus,
Sous les coups de la tyrannie
Ici gémissent abattus ?
Eh bien ! j'abjure ta créance ;
Mon cœur embrasse une autre loi ;
Au Dieu qui venge l'innocence,
Je donne mon ame & ma foi.

Chapitre 15.

Enfin le dernier délai qu'avoit obtenu la malheureuse Reine, étoit presque expiré); le seul jour, pendant lequel il étoit encore permis de la défendre, étoit déjà commencé. On la conduisit sur la grande place, où elle fut mise sous un dais de velours noir; elle étoit vêtue de la même couleur, & les Dames & Demoiselles de sa suite étoient dans un deuil pareil. *Mouça*, qui l'escortoit & qui étoit dans le secret des réponses qu'elle avoit reçues,

l'assuroit tout bas qu'elle feroit vengée, & qu'elle n'avoit rien à craindre; mais personne ne paroissoit encore pour la défendre. Ses parens, ses amis, ceux des Seigneurs Maures qui osoient encore se déclarer pour elle, & un grand nombre de peuple occupoient une partie de la place, & non-seulement faisoient des vœux pour sa délivrance; mais murmuroient & crioient hautement à l'injustice contre ses accusateurs; mais aucun ne se déclaroit précisément son Chevalier. *Mouça* contenoit ces acclamations indiscrètes & peu décisives. De l'autre côté de la place étoient les *Zégris*, suivis à la vérité de peu de monde, mais bien armés, sur-tout les quatre qui avoient l'audace de soutenir l'accusation. Les trois Rois attendoient en silence, dans leur Palais, l'évènement de cette grande journée.

Jusques à midi, personne ne parut pour défendre la Reine; mais à cette heure un grand bruit se fit entendre dans la rue qui conduisoit à la place; l'on en vit sortir quatre cavaliers habillés à la Turquie, bien montés & bien

bien armés, sans aucune sorte de magnificence. Le premier d'entre eux étoit *Don Juan Chacon*. Ayant demandé tout haut en Arabe, qu'il parloit parfaitement, au garde de la lice, qui étoit le Prince *Mouça*, la permission de saluer la Reine accusée, il l'obtint; & s'étant rendu avec ses compagnons au pied de l'échafaud sur lequel étoit l'infortunée Princesse, il s'inclina respectueusement, & lui demanda, toujours dans la même langue, l'ordre de combattre pour elle.

« Nous sommes, lui dit-il, quatre Jannissaires qui passions en Afrique, & que le hasard a jettés heureusement sur ces côtes. Nous avons appris qu'une grande Reine, dont la réputation de beauté & de sagesse s'est répandue jusques dans l'Orient, étoit accusée; & comme nous sommes persuadés qu'il est de l'honneur de tout Chevalier, dans quelque pays du monde qu'il soit né, de défendre l'innocence injustement soupçonnée, nous venons vous offrir nos bras & nos armes ».

Espérance, qui étoit aux pieds de la Reine, reconnut bientôt *Don Juan*, mal-

gré son déguisement; elle en avertit son infortunée maîtresse, qui se contenta de remercier modestement le prétendu Turc, en l'assurant que sa cause étoit effectivement celle de l'innocence attaquée par la calomnie. A l'instant les quatre cavaliers étrangers s'avancèrent contre les quatre *Zégris*, après avoir découvert quatre écus brillans & chargés de devises audacieuses, qui les firent aisément reconnoître pour des personnes plus considérables qu'ils ne paroissoient d'abord. On se douta même qu'ils étoient Chrétiens & Espagnols; & l'acharnement des *Zégris* en redoubla.

Le combat des huit cavaliers fut long, vigoureux & sanglant. *Don Juan* fut blessé à deux reprises différentes; mais il ôta la vie à son adversaire: *Don Alphonse d'Aguilar* eut le même sort & le même avantage; ce ne fut pas sans peine que *Don Manuel Ponce de Léon* l'obtint aussi aux dépens de son sang; enfin *Don Diego de Cordoue*, qui avoit affaire au superbe *Mohavide*, en vint aussi à bout; mais, après l'avoir mortellement, blessé, il lui fit publiquement avouer que son accusation étoit injuste, aussi-bien que les ca-

lornies dont il avoit noirci la mémoire des *Abencerrages*. *Mohavide* mourant en déclara toutes les circonstances, & prit à témoins *Mouça* & tous les Chevaliers considérables qui étoient dans la place; ensuite le traître expira. La Reine remercia ses libérateurs, s'empressa de faire panser leurs blessures, & tâcha de les retenir auprès d'elle; mais ils lui dirent qu'ils étoient forcés, par des ordres supérieurs, de se retirer promptement. Elle les pria d'être assurés de sa reconnoissance; non-seulement pour eux, mais pour tous les Chrétiens, & particulièrement pour le Roi *Ferdinand* qui leur avoit permis de venir à son secours. *Mouça* leur donna les mêmes assurances, & n'obtint qu'avec peine qu'ils passeroient le soir & la nuit dans son Palais. Ils y consentirent, mais le lendemain, dès le point du jour, ils sortirent de Grenade, quitterent leur déguisement Turc, & se rendirent auprès de leur Roi, qui leur prodigua les éloges que méritoit la brillante expédition qu'ils venoient de faire à Grenade.

Chapitre 16.

Boabdil ayant appris toutes les circonstances de la défense de la Reine, de sa justification & de l'aveu du Chef des *Zégris*, entra dans une espèce de fureur. Sentant la grandeur de ses torts & l'énormité de ses crimes, il voulut les réparer autant qu'il le pouvoit encore ; mais la Reine le sachant toujours entouré des *Zégris*, refusa de se rapprocher d'un Prince de qui elle avoit tant à craindre.

Grenade étoit toujours partagée entre les trois Princes *Muley-Hazem*, *Boabdil* & *Abdilli*. Le premier pour relever le courage de ses partisans, & leur prouver qu'ils avoient eu tort de penser que l'âge ou l'oïveté lui avoient enlevé ses forces & son courage, résolut de tenter une entreprise contre les Chrétiens, & la dirigea du côté du Royaume de Murcie. Elle lui réussit mal : *Don Pedro Faxardo*, qui commandoit pour *Ferdinand* dans ce petit Royaume, repoussa si vigoureusement les Maures, qu'il détruisit presque toute leur armée, & fit *Muley-Hazem* prisonnier. La nouvelle de cette défaite, portée à Gre-

nade, affligea sensiblement ce qui restoit de partisans au vieux Roi ; son frere *Abdilli*, s'imaginant rester seul maître du Royaume, à cause de la haine qu'on portoit à *Boabdil*, fit les offres les plus flatteuses à *Faxardo*, pour l'engager à redoubler les chaînes de son frere. Mais le Vice-Roi de Murcie, au lieu d'entendre à ces odieuses propositions, renvoya *Muley-Hazem* à Grenade sans rançon, soit par pure générosité, soit par politique, pour maintenir les troubles dans ce Royaume.

L'effet que cet événement produisit, fut cependant de réconcilier *Muley-Hazem* avec son fils *Boabdil*, moyennant quoi les trois partis qui divisoient Grenade furent, pour ainsi dire, réduits à deux ; mais celui d'*Abdilli* étoit encore le plus fort.

Boabdil & son pere apprirent bientôt que les Chrétiens avoient surpris *Alhama*. Le jeune Roi courut aussi-tôt pour le reprendre ; ce fut en vain qu'il y conduisit par trois fois des troupes fraîches : elles furent constamment battues, *Boabdil* lui-même fut pris & conduit à Cordoue, où il fut présenté au Roi *Ferdinand*. Il s'attendoit peut-être à un traitement ri-

goureux, ou à payer une grosse rançon. Le Roi Catholique, par une politique semblable, sans doute, à celle de son Vice-Roi de Murcie, le renvoya dans ses Etats; il est vrai que ce fut après avoir exigé qu'il se reconnût son Vassal. L'on juge bien qu'*Abdilli* fut encore plus affligé de ce retour que de celui de *Muley-Hazem*; il représenta aux Grenadins combien un Roi Mahométan, qui avoit eu la foiblesse de se reconnoître Vassal & dépendant d'un Roi Chrétien, devoit leur paroître odieux; rappelant d'ailleurs toutes les cruautés de *Boabdil*, il fit si bien qu'on lui ferma les portes de la capitale, & que le vieux *Muley-Hazem* fut obligé de quitter l'Alhambra pour se retirer à l'Alcaçava, où il mourut bien-tôt, laissant tous ses droits sur le Royaume à son fils, qui se retira à Almerie. *Abdilli* l'y suivit bien-tôt, & les portes lui ayant été ouvertes, *Boabdil* y auroit été pris s'il ne se fût encore une fois réfugié auprès de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Le Roi & la Reine se crurent obligés de protéger celui qui s'étoit soumis à eux; & lui donnèrent des secours, au moyen desquels il s'empara des deux villes de Velès. *Abdilli* fit ce qu'il

put pour l'y faire périr par trahison; mais il n'en put venir à bout; au contraire, *Boabdil* trouva moyen de rentrer dans Grenade par le secours de *Mouça*, qui, malgré les cruautés de ce Prince, le regardoit, depuis la mort de son père *Muley-Hazem*, comme son seul Souverain légitime. Ce fut en vain qu'*Abdilli* chercha à soutenir sa domination : le parti qui lui étoit contraire étoit trop fort; & il étoit aisé de voir que le Royaume de Grenade penchoit vers sa ruine, & tomberoit incessamment entre les mains des Chrétiens. Il y avoit dans la ville plusieurs partis qui, quoique ne s'accordant guères, & étant même ennemis l'un de l'autre, favorisoient, sans le vouloir, également les Chrétiens dans le projet de conquérir ce Royaume. *Boabdil* ayant été rétabli dans Grenade par le secours des Espagnols, ils avoient mis garnison dans Malaga, Almerie & Velès; *Mouça*, depuis long-temps, étoit, au fond du cœur, favorable aux Chrétiens; les Abencerrages & les Alabès étoient déjà au service d'Espagne; enfin, depuis l'aventure de la Reine, les Almoradis & la Sultane même étoient prêts à embrasser le Christianisme. Lorca & Vera

se rendirent encore à *Ferdinand*. *Abdill* voyant qu'il ne pouvoit plus tenir contre tant d'ennemis, prit le parti de sortir de Grenade; & remettant lui-même Baca & Guadix à *Ferdinand*, il obtint une capitulation honorable & se retira en Afrique.

On ne pouvoit plus disputer à *Boabdil* d'être seul Roi de Grenade; mais aussi ne possédoit-il plus que cette seule ville; & le politique *Ferdinand*, à qui elle manquoit seule dans toute l'Espagne, osa enfin la lui faire demander. Le dernier Roi Maure, en Espagne, sentit alors à quelle extrémité il étoit réduit, & quel enchaînement de fautes, de malheurs & de cruautés étoit la cause de son infortune. Il assembla son Conseil; & entre tout ce qui lui restoit de grands & de guerriers, aucun n'osa lui conseiller d'abandonner sa dernière ressource; mais personne aussi n'osa lui promettre qu'il réussiroit à la défendre. Il déclara donc qu'il vouloit la conserver; &, de ce moment, le Roi d'Espagne résolut de la lui enlever de force; mais il fallut remettre cette expédition à l'année suivante, la saison se trouvant trop avancée.

Chapitre 17 & dernier.

Ce fut l'an 1492 que le grand Roi *Dom Ferdinand d'Arragon*, & la Reine *Isabelle de Castille*, ayant fait leurs formidables préparatifs pour le siège de Grenade, s'approchèrent de cette ville, & établirent leur camp à quelque distance de cette place, dans un lieu nommé *Huescar*. Pour faire avec plus de sûreté & de tranquillité, le siège d'une capitale si considérable, ils fortifièrent ce camp, & lui procurèrent toutes les commodités d'une grande ville. Il étoit enveloppé d'un fossé, bordé d'une haute palissade de bois, peinte en forme de muraille; de distance en distance s'élevoient des tours que l'on eût cru être de briques. Au milieu du camp on voyoit une grande & belle place, sur laquelle étoient les baraques (ou tentes), en forme de palais, pour le Roi & pour la Reine. Quatre rues partageoient ce camp, dans lequel on trouvoit tout ce qui étoit nécessaire à la vie & à ses agrémens : chacune aboutissoit à une porte; & chaque porte étoit défendue, par ce que l'Arragon & la Castille avoient de

meilleurs Généraux. Le Roi & la Reine Catholiques donnèrent à cette ville nouvelle, & pour ainsi dire factice, le nom de *Sainte-Foi*. On en voit encore les traces à quelque distance de Grenade.

Dès que ce camp magnifique fut établi, les Abencerrages devenus Chrétiens, envoyèrent, avec la permission de leur nouveau Roi, défier leurs anciens ennemis les Zégris. Ceux-ci ne refusèrent point le combat; les familles rivales s'attaquèrent & se battirent avec acharnement; les Zégris succombèrent, & furent réduits à un très-petit nombre, dont une partie périt encore dans une nouvelle occasion. Enfin, quelque temps après le Roi & la Reine d'Espagne s'étant portés sur une hauteur, d'où ils contemploient cette fameuse ville de Grenade prête à devenir leur conquête, les Grenadins voulurent faire une sortie dans laquelle le reste des Zégris se trouva engagé. Quoiqu'ils y fissent des prodiges de valeur, les Maures y furent repoussés; & cette terrible faction des Zégris fut entièrement détruite. La capitale fut resserrée de plus en plus; le danger devint si grand & si pressant, que le brave *Moussa* lui-même, sentant

combien il seroit inutile à ses compatriotes de s'enterrer sous les ruines de leur patrie, crut devoir proposer à *Boabdil*, son frère, de se soumettre & de capituler. Cette proposition faite par le plus généreux défenseur du reste de l'Empire Mahométan, fit une terrible impression sur l'esprit des Maures. *Boabdil* en sentit si bien les conséquences, qu'il les assembla tous, & ne leur cacha pas à quelle extrémité il étoit réduit. Après de longs débats, on convint que l'on n'attendroit plus qu'un mois dans l'espérance de recevoir des secours d'Afrique. Ce délai étant expiré, il fallut sérieusement songer à capituler. *Aldoradin*, l'un des plus illustres d'entre les Maures, fut chargé de dresser les articles de la capitulation, & de faire le premier hommage à leurs Majestés Catholiques. Enfin tout fut convenu. La plus grande partie des Maures (*Mouça* à leur tête) embrassa la Religion Chrétienne. Le reste des Seigneurs & du peuple eut le choix ou de repasser en Afrique, ou de rester à Grenade, en renonçant à leur religion, ou enfin d'aller vivre avec *Boabdil* dans le canton montagneux, mais fertile des Alpuxaras. Le dernier Monar-

que Mahométan d'Espagne vint lui-même remettre , entre les mains de *Ferdinand* & aux pieds d'*Isabelle* , les clefs de la ville de Grenade. Il fut reçu avec honneur ; mais quels agrémens peuvent dédommager de ceux que l'on goûte sur le trône ? Il ne vécut pas long-temps dans sa retraite , & mourut malheureux en Afrique. La Sultane-Reine fut plus heureuse. Une femme aimable, riche, honorée & estimée, peut éprouver qu'une couronne est inutile à son bonheur. Cette Princesse se fit baptiser ; & la Reine d'Espagne ayant été sa marraine , elle fut appelée *Dona Isabelle de Grenade*. Ce fut sous ce nom qu'elle épousa l'illustre *Dom Manuel Ponce de Leon* , & qu'elle tint le premier rang à la cour d'Espagne, après la Reine de Castille. Les plus illustres maisons de ce Royaume se font honneur d'en descendre.

Les citoyens & les peuples de Grenade eurent quelque peine à s'accoutumer à la domination Espagnole ; mais enfin les descendans des anciens Chrétiens & ceux des Maures, se familiarisèrent les uns avec les autres. L'amour les rapprocha, & fit naître entre eux des convenances.

Les fiers Castillans adoptèrent une partie des usages des galans & aimables Grenadins ; & ceux-ci acquirent quelque chose de la noble fierté , du courage & de la gravité de leurs vainqueurs : ils devinrent moins légers & moins frivoles. C'est ainsi que les races , en se croisant , se perfectionnent , & que les nations se polissent & s'élèvent.

Quelques temps après la conquête de Grenade , les Espagnols chantoient une Romance sur l'air de la Zambra , danse Morelque , qui fut bien-tôt connue & adoptée dans toute l'Espagne. Nous finirons cet extrait en rendant , en peu de mots , le sens de cette chanson.

Quand , abjurant leur fausse loi ,
Les aimables *Abencerrages*
Se soumirent à notre foi ,
Quittèrent-ils tous leurs usages ?

Non , Chrétiens comme Musulmans ,
A Tolède , comme à Grenade ,
Ils aimoient des objets charmans ;
Ils leur donnoient des sérénades.

Ils compoisoient de jolis vers ;
Ils offroient des fêtes brillantes :
Esprit, graces, talens divers ,
Séduisoient leurs jeunes amantes.

S'ils purent apprendre de nous
L'art redoutable de la guerre ,
Nous leur en devons un plus doux ,
L'art charmant d'aimer & de plaire.

En Espagne tout est soumis ,
Mais c'est à l'empire des belles.
L'on ne voit plus dans ce pays
D'indifférens , ni d'infidèles.



*Emily or the history of a natural Daughter
in two volumes. London, 1756.*

*Emily, ou histoire d'une Fille naturelle.
Londres, 1756, 2 volumes in-8°.*

Nous ignorons quel est l'Auteur de ce Roman Anglois ; nous ne croyons pas qu'il y en ait d'autre édition que celle que nous venons de citer ; & nous ne pouvons pas dire précisément quel succès il a eu dans sa patrie ; mais il nous a paru qu'il étoit amusant dans quelques-uns de ses détails , & intéressant, au moins, dans sa seconde Partie. Il fait connoître les mœurs de l'Angleterre , telles qu'elles étoient il n'y a pas très-long-temps, moins dans l'état très-relevé que dans une bourgeoisie honnête & aisée. Ainsi nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs en leur présentant l'abrégé de la traduction entière que nous en avons fait faire par M. L. C. D. déjà connu avantageusement par d'autres ouvrages.

Tome premier.

Ce fut un Samedi du mois de Juillet 1753, que la diligence qui conduit de

Londres à Turnhamgreen, partant de bon matin, fut occupée par M. *Hypocrène*, Libraire, sa femme & ses trois filles, Mademoiselle *Emily Willis* sa pupille, Madame *Easy*, & M. *Smatter*. Il faut, avant tout, faire connoître ces personnages, dont quelques-uns doivent jouer des rôles importants dans ce Roman. M. *Hypocrène* avoit été, toute sa vie, possédé de la métromanie ; non-content de vendre des livres, ou plutôt des brochures, il avoit la fureur d'en faire, sans trouver aucun Imprimeur assez complaisant ou assez hardi pour faire les frais de l'impression. Il étoit Auteur tragique & comique ; mais aucune troupe de Comédiens, pas même celles qui courent les foires, n'avoient voulu prendre la peine d'apprendre ses Pièces, & de les représenter. M. *Hypocrène* avoit une figure si bizarre, qu'elle ne ressembloit en rien à celle d'un honnête marchand qui vend des livres. On voyoit bien, à sa tournure, que c'étoit un personnage extraordinaire & à idées singulières, bonnes ou mauvaises. Madame *Hypocrène* n'étoit pas, à beaucoup près, aussi ridicule pour la figure ; elle avoit même quelque beauté ; mais la

lecture de certains livres de son magasin, l'avoit engagée à se former un jargon précieux & emphatique, qui la rendoit insupportable. Elle avoit donné à ses trois filles, au lieu des noms de baptême usités, les noms des trois Muses : l'une s'appelloit *Miss Clio*, la seconde *Miss Erato*, & la troisième *Miss Calliope* ; mais si c'étoient des Muses, ce n'étoit assurément pas des Graces : on avoit négligé la partie de leur éducation, qui leur eût été la plus utile. Elles savoient fort mal coudre & blanchir les dentelles ; encore moins faire la cuisine & les confitures ; elles n'étoient pas d'ailleurs, plus habiles en fait de littérature, car elles ne savoient lire qu'assez mal le titre des livres de la boutique de leurs parens, & elles écrivoient sans orthographe,

Cependant M. *Hypocrène* possédoit chez lui un trésor de talens, de beauté, de graces & de vertus ; c'étoit Mademoiselle *Emily Willis*, dont la tutèle lui avoit été confiée, il y avoit peu de temps, avec une somme suffisante pour payer sa pension & son entretien, jusqu'à ce qu'on trouvât à la marier convenablement avec

cette petite fortune , qui étoit de mille livres sterling.

Madame *Eafy* , qui fe trouvoit embarquée avec cette famille , étoit veuve fans enfans , d'un Gentilhomme , qui , pendant fa vie , l'avoit fait vivre en bonne compagnie , avec un revenu honnête , provenant de fes emplois ; mais depuis fa mort elle étoit réduite à un état de fortune affez médiocre : elle occupoit à Londres , pendant l'hiver , un petit appartement bourgeois très-fimple , & paffoit la plus grande partie de l'été dans une petite maifon de campagne , dans le même village de Turnhamgreen , où M. *Hypocrène* avoit auffi fon petit domicile campagnard ; au refte , Madame *Eafy* étoit une femme d'un efprit fort raifonnable , & d'un cœur fort droit. Elle avoit l'ame honnête , compaffante & généreufe ; mais , comme nous venons de le dire , fes moyens étoient très-bornés. Elle n'eut pas plutôt vu *Emily* , qu'elle prit intérêt à elle , & gémit de voir cette jeune & aimable perfonne entourée de perfonnages auffi ridicules. Le dernier & le plus mince voyageur de la diligence , étoit M. *Smatter* , jeune hom-

me d'environ 25 ans , petit-maître bourgeois , sans esprit & sans caractère. Dès que le carrosse commença à rouler , il se mit à lorgner Mademoiselle *Willis* , & à lui faire des mines auxquelles personne ne s'avisa de faire attention. Au bout de quelques momens , on se demanda , les uns aux autres , où l'on alloit , & pourquoi l'on quittoit Londres ? Ma foi , dit *M. Smatter* , je quitte la capitale , parce que dans ce moment-ci toute la bonne compagnie l'abandonne : on ne fait que faire dans cette saison à Londres ; il n'y a seulement pas un théâtre d'ouvert. Vous êtes donc amateur du théâtre , dit alors *M. Hypocrène* ? comment , si je le suis , répliqua *Smatter* , si je le suis morbleu ! depuis cinq ans que je vis à Londres , je n'ai pas manqué un jour de comédie. Cela étant , reprit alors Madame. *Hypocrène* , Monsieur a , sans doute , entendu parler des talens & de l'esprit de *M. Hypocrène* , mon époux , que voici. Ma foi non , dit franchement le petit-maître ; j'ai seulement ouï-dire qu'il y avoit un Libraire de ce nom , dont l'enseigne est , je crois , au mont *Helicon* dans *King-Street* , à *Covent-Garden* ; mais je n'ai jamais appris qu'il

fût Auteur. Morbleu, je le crois bien, reprit alors M. *Hypocrène*; vous n'avez jamais entendu parler de mes Pièces! ce n'est pas ma faute; c'est que ces malheureux Comédiens n'en veulent jouer aucune; ils sont si ignorans, ils se connoissent si peu en ouvrages de théâtre.... Mais, après tout, ils y perdent plus que moi. J'ai, entre autres, une certaine pièce héroï-comique..... Ah! si M. *Garrick* pouvoit savoir le rôle que je lui destine, je serois bientôt son meilleur ami. Mais j'ai peut-être ici l'ouvrage, Monsieur; si vous vouliez je vous en ferois la lecture, & cela amuseroit en même-temps la compagnie. Cherchez, Madame *Hypocrène*, cherchez un peu dans votre carton; ce fruit de mon génie doit y être: vraiment oui, reprit la Dame, mon cher époux, j'ai quelque confuse idée de l'avoir placé tout au fond de notre paquet; mais il faudroit, pour le trouver, que ces Dames eussent la bonté de se déranger. Eh, non, Madame, répondit Madame *Easy*, nous ne nous dérangerons point; vous connoissez la pièce de M. votre époux, & moi je n'ai point le temps de l'entendre; nous serons arrivés avant que la lecture en soit

finie : & moi , dit M. *Smatter* , je n'aurois pas le temps d'attendre qu'elle fût commencée , car je ne vais qu'à moitié chemin de Londres à Turnhamgreen. Effectivement , avant que le carrosse eût fait encore un mille , il cria d'arrêter , & sortit.

Madame *Easy* , occupée de l'aimable *Emily* , lui demanda , pendant le reste de la route , si elle demouroit chez M. *Hypocrène*. Comme celle-ci le lui eut assuré : eh bien ! Mademoiselle , lui dit-elle , ma maison est aussi dans le même village ; faites-moi le plaisir de venir me voir lundi matin ; je suis assez connue dans ce pays-ci , pour que personne ne trouve extraordinaire que vous me fassiez une visite. *Emily* le lui promit ; & bientôt après l'on arriva à la porte de la petite maison de M. *Hypocrène*. *Emily* trouva M. *Hopwood* , frère de Madame *Hypocrène*. C'étoit un personnage encore plus ridicule que le reste de la famille ; son état y prêtoit beaucoup , car il étoit maître à danser. Il donna galamment la main à *Emily* pour sortir de la voiture , & la lui serra tendrement. *Emily* le regardoit à

peine; mais il fallut effuyer, tout le reste de la journée, les impertinentes gracieusetés de ce saltimbanque. Le lendemain ce fut bien pis : Madame *Hypocrène* proposa sérieusement à *Emily* d'épouser son frère; la famille l'avoit résolu ainsi, tentée par les mille livres sterling de cette belle personne. Elle eut beau dire que ce parti ne lui convenoit pas, on lui soutint qu'il étoit très-convenable. Mais, disoit-elle à Madame *Hypocrène*, quel bien a M. votre frère? — Son talent. — Ce talent n'est pas bien lucratif, car je fais que M. *Hopwood* compte à peine trois écolières. — Il en aura bientôt davantage, Mademoiselle; sachez que mon frère a parole d'être reçu l'année prochaine figurant à l'Opéra; or, vous savez que rien n'ajoute tant à une réputation que de figurer à l'Opéra; nous en avons de grands exemples, témoins *Miss Polly*, *Miss Fanni*, *Miss Nancy*. — Ah! Madame, quoique je sois fort peu au fait de ces affaires, il me semble qu'il y a grande différence entre les profits que les figurans & les figurantes tirent de leurs talens. — Eh bien! Mademoiselle, soyez sûre, du

moins, que nous ne vous rendrons vos mille livres sterling que lorsque vous serez décidée à ce mariage.

De pareils propos affligeoient sincèrement l'infortunée *Willis* : elle ne manqua pas de se rendre, le lundi matin, chez Madame *Easy*. Celle-ci la voyant troublée, lui en demanda la raison ; *Emily* lui conta toutes ses peines ; & pour lui en mieux faire sentir toute l'étendue, elle reprit son histoire d'un peu plus haut.

Je suis, lui dit-elle, orpheline. Peut-être y a-t-il dans ma naissance quelques circonstances qui empêchent mes parens de me reconnoître ; du moins est-il sûr que je ne les ai jamais vus , & que je n'ai même jamais su leur nom. Madame *Dawson*, femme d'un homme qui occupoit dans la trésorerie un emploi assez considérable, a pris de mon éducation un soin très-particulier : elle m'appelloit sa nièce, je l'appellois ma tante, & je croyois lui appartenir à ce titre. A la mort de son mari, elle me retira des écoles & des pensions où j'avois été jusques alors élevée, & me prit chez elle, où je passai une année entière. J'avois alors quinze ans pas-

sés; elle acheva de me former l'esprit & le cœur, & de perfectionner les talens que j'avois déjà commencés à acquérir. Au bout de l'année elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Avant que de mourir, elle m'appella auprès de son lit, & me dit, en me serrant la main : » chere *Emily*, je ne
» dois pas vous laisser ignorer votre véritable sort; vous n'êtes point ma nièce;
» je me suis chargée de votre éducation,
» mais j'ai fait serment de ne point vous
» dire le nom de vos parens : votre mère
» est fille d'un riche négociant du nord
» de l'Angleterre; elle se livra, malgré ses parens, aux sentimens que lui
» inspira un jeune Seigneur Ecoissois de
» grande maison, mais très-pauvre; vous
» avez été le fruit de cette foiblesse. Votre
» mère en eut une plus grande, ce fut
» celle de n'oser résister à ses parens, qui
» empêchèrent absolument qu'elle n'épousât son amant. Amie intime de votre mère, je fus chargée seule de votre
» éducation, & elle me donna de quoi y
» suffire. Je me suis attachée moi-même
» à vous, depuis que je vous ai connue;
» mais je sens que je m'affoiblis; à peine
« ai-je

» ai-je le temps de vous remettre ce qui
» vous appartient, & ce que je vous ai
» destiné ».

Madame *Dawson* mourut, (continua *Emily*, après m'avoir présenté un coffre rempli de hardes & de bijoux assez précieux, & avoir fait remettre au Libraire *Hypocrène*, son voisin, mille livres sterling, en le priant de les garder, pour me servir de dot lorsque je trouverois un mariage convenable, comptant que l'intérêt de cette somme serviroit pour ma pension, eu attendant que je pusse être mariée. Mais hélas! je m'apperçois que la bonne Dame *Dawson* a été trompée dans le choix de ceux qu'elle a chargés de mon établissement. En disant ces mots, *Emily* versa un torrent de larmes; elle acheva ensuite d'instruire Madame *Easy* de ses chagrins. Celle-ci l'embrassa, & la consola. Ma chère fille, lui dit elle, vous n'êtes point faite pour rester sous la tutèle des gens avec qui vous êtes à présent; à votre âge & avec votre figure, vous auriez trop de risques à courir dans cette famille de métromanes & de saltimbanques. J'ai un plan de vie plus agréable

& plus raisonnable à vous proposer ; vous avez des talens , de l'esprit & de l'éducation , un petit commencement de fortune & de dot, il faut mettre tout cela à profit, en vous attachant à quelque Dame honnête & considérable qui vous prenne en amitié, & qui, ajoutant quelque supplément à ce que vous avez déjà, puisse vous marier avantageusement. Je connois une Dame riche & considérable, dont le château n'est pas fort éloigné d'ici , j'irai la voir incessamment , & je lui proposerai de vous accepter pour Demoiselle de compagnie. Je vous ferai part de sa réponse chez vos ridicules tuteurs : si Madame *Frélowe* consent à vous posséder, vous retirerez vos effets, & (si vous le pouvez) votre argent, de chez *Hypocrène* ; vous viendrez me rejoindre, & je vous conduirai au château de Northampton ; c'est celui de la Dame.

Emily adopta avec plaisir ces idées ; remercia bien Madame *Easy*, & retourna chez son tuteur. Ils passèrent encore quelques jours à la campagne , puis regagnèrent Londres. On juge bien que, pendant le reste du temps qu'*Emily* passa

dans cette famille , elle eut encore bien des persécutions à essuyer de la part de M. *Hopwood* , & en sa faveur ; mais elle résista courageusement , & le Maître à danser y perdit ses pas. Enfin, Madame *Easy* revint de Northampton avec les décisions les plus favorables. Elle en fit part à *Emily* , & vint elle-même la chercher chez *Hypocrène* , dans le carrosse de Madame *Fréelowe*. On fit quelques difficultés pour lui remettre la jeune personne, mais le ton de raison & l'air de dignité avec lesquelles elle parla au Libraire & à sa femme , les déterminèrent à lui abandonner Mademoiselle *Willis* , avec ses hardes & ses bijoux ; quant aux mille livres sterling , elle se contenta de la promesse qu'ils firent de les rendre quand il seroit question d'établir leur pupille.

Madame *Easy* & *Emily* prirent donc la route de Northampton. Chemin faisant la bonne Dame mit sa protégée au fait de la personne & de la famille avec lesquelles elle alloit avoir à vivre. Madame *Fréelowe* , lui dit-elle , est une très-bonne & très-respectable Dame ; elle est veuve , riche & sans enfans ; mais elle regarde comme les siens, son neveu, & sa

nièce , principalement celle ci , qu'on appelle *Lady Caroline* , qui ne la quitte point , & dont elle doit faire son héritière. C'est une jeune personne bien faite & fort blanche , sans beauté réelle , & qui a beaucoup de vanité , quoiqu'il n'y ait ni feu dans ses yeux , ni esprit dans sa physionomie , parce que ses femmes lui disent toute la journée qu'elle est la plus belle Demoiselle d'Angleterre. C'est cette jeune Lady qu'il faut ménager avec beaucoup d'art & de délicatesse , car elle est très-capable d'envier votre figure. Quant à la tante , je suis bien sûre que vous l'enchanterez d'abord ; c'est , je le répète , la meilleure femme du monde. Vous verrez encore , quelquefois chez elle , son neveu *Lord Birton* , frère de *Lady Caroline*. C'est un sot enfant , héritier de grands biens , & qui ne devrait pas naturellement avoir besoin de ceux de sa tante ; cependant , à la vie qu'il mène , il pourroit bien être réduit à désirer un jour cette ressource ; il est , comme la plupart de nos jeunes Lords , libertin sans goût & sans sentiment , & dissipateur sans mesure.

Vous pourrez encore voir à Northamp-

ton, un neveu du mari de Madame *Freelowe*; c'est un Chevalier Baronnet qui se pique de légèreté, & même un peu de libertinage & d'étourderie, mais après tout, le fond de son caractère n'est pas mauvais; & si jamais une véritable passion s'emparoit de son cœur, & qu'une femme raisonnable s'en rendît la maîtresse; s'il faisoit avec le temps quelques réflexions sur le ridicule de nos petits maîtres & leur façon de penser, je suis persuadée qu'il deviendrait un très-aimable homme; car il est d'ailleurs d'une figure agréable, & a de l'esprit. Voilà, mon enfant, les gens avec qui vous avez à vivre. Soyez complaisante & honnête avec chacun d'eux dans les proportions convenables; c'est avec cette conduite que l'on réussit dans le monde; & c'est avec elle que je me suis toujours fait des amis, & que je suis encore bien reçue & même recherchée dans les sociétés où je brillois du temps de ma jeunesse & de ma fortune.

Madame *Easy* & sa protégée furent très bien reçues au château de Northampton. Je ne puis trop vous remercier, dit Madame *Freelowe* à la première, avec un

air de bonté mêlé de dignité , de m'avoir amené une si jolie & si aimable enfant : elle est bien jeune , mais c'est ainsi que je les aime ; ma vieille s'amuse de la société des jeunes personnes : d'ailleurs, ma belle enfant, dit-elle à *Emily*, d'un air de protection, vous ne ferez pas toujours ici avec une vieille comme moi ; vous y trouverez ma nièce *Caroline* qui, comme vous, est jeune & jolie ; je suis persuadée que vous serez bientôt amies. Lady *Caroline* entra presque aussi-tôt ; on lui présenta la nouvelle arrivée ; on la lui fit embrasser ; & tout se passa entre elles, le premier jour & encore quelques temps après, le mieux du monde. *Emily* fut douce, complaisante & modeste ; elle déploya tous ses talens devant la tante & la nièce, mais avec réserve, ayant soin d'en cacher une partie pour ne pas effacer Lady *Caroline*, qui possédoit à-peu-près les mêmes agrémens, mais dans un degré inférieur. Madame *Easy* resta encore quelque temps à Northampton ; il fallut enfin qu'elle retournât à Londres. *Emily* & elle se quittèrent avec peine, mais du moins elle partit avec la satisfaction de recevoir de nouveaux remerciemens pour

la bonne acquisition qu'elle avoit fait faire à Madame *Frélowie*.

Environ deux mois se passèrent, pendant lesquels le sort d'*Emily* fut heureux & tranquille; & la satisfaction qu'on eut d'elle parut extrême; mais Lord *Birton* arriva pour la troubler. On apperçut bientôt dans le Château, qu'il trouvoit *Emily* charmante. La bonne tante, qui ne prévoyoit pas les suites de ce goût, fut fort aise qu'il s'y livrât, parce qu'il retenoit son neveu à la campagne plus long-temps qu'il n'avoit coutume d'y rester. *Caroline*, qui n'étoit occupée que d'elle-même, fut quelque temps à s'en appercevoir, & ensuite ne fit qu'en rire. Son frère étoit le seul homme qu'elle pût voir sans peine s'occuper d'*Emily*, de préférence à elle.

L'on juge bien d'après le portrait que nous avons vu faire du Lord *Birton* par Madame *Eafy*, que ce jeune Seigneur ne contint pas long-temps son amour dans les bornes des purs sentimens & de l'exakte bienfiance. Un jour il s'avisa d'écrire à la Demoiselle une lettre très-passionnée qu'il glissa dans son sac à ouvrage : elle la lut avec surprise & indi-

gnation; la brûla, n'en témoigna aucun ressentiment en public, mais évita de parler au Lord. Peu de jours après, il vint de bon matin frapper doucement à sa porte. La pauvre fille ouvrit sans précaution; & peu s'en fallut qu'elle ne fût la victime des desirs de cet audacieux: elle ne les repoussa qu'en prenant le ton propre à l'innocence courageuse. Ce ton en imposa au Lord; & il parut, pendant quelques jours, la respecter. Mais un jour qu'elle se promenoit seule, à vue des fenêtres du Château, il osa l'aborder; & d'un air également tendre, passionné & respectueux, il lui fit une proposition assez ordinaire aux jeunes Seigneurs Anglois, qui veulent séduire & attraper les personnes innocentes, sur-tout celles dont l'état & la fortune sont fort inférieurs aux leurs, c'est-à-dire, un mariage secret. Je vous offre ma main, lui dit-il, pénétré de l'honnêteté de vos sentimens, & confus des premières démarches que j'ai faites: je me croirai heureux de vous épouser; daignez m'accorder la grace que je vous demande; choisissez, pour cette cérémonie, le moment qu'il vous plaira; mes mesures sont assurées; le Prêtre, les té-

moins sont dans ma main; tout ce que j'exige, c'est que vous teniez la proposition que je vous fais, cachée jusqu'à ce que nous soyons mariés, & que ma famille ne puisse plus mettre d'obstacle à notre union.

Emily avoit trop d'esprit pour être la dupe d'une proposition qui probablement n'étoit pas sincère, & qui, sur-tout, ne la tentoit pas de la part d'un homme qui ne lui paroïssoit nullement aimable. Elle répondit avec la froideur la plus noble & la plus décidée. Le Lord perdit toute espérance; & le château de sa tante commençant à l'ennuyer, il repartit pour Londres.

Emily s'applaudissoit de ce départ, lorsque le Chevalier *Georges Fréelowe* vint à Northampton, remplacer le Lord *Birton*. Nous avons déjà dit que celui-ci étoit beaucoup plus aimable que le premier; que le libertinage & l'étourderie n'étoient point chez lui comme chez le Lord, l'effet de l'inclination & du caractère, mais seulement celui d'une jeunesse vive, & d'une éducation négligée. Il fut enchanté de la figure d'*Emily*, & plus encore de son esprit & de ses talens. Il lui fit des

complimens, qui excitèrent la jalousie de Lady *Caroline*, Elle fit ce qu'elle put pour le distraire de l'objet qui paroissoit l'occuper ; & joignant la malignité à la coquetterie, elle lui apprit qu'*Emily* étoit une pauvre fille, dont la naissance étoit inconnue, que sa tante avoit prise par charité pour lui tenir compagnie & l'amuser. La précaution fut inutile. Le Chevalier *Georges* étoit si bien épris de la Demoiselle de compagnie de sa tante, que les agaceries de la nièce, toute Milady qu'elle étoit, ni ses humeurs, ni ses jalousies, ne pouvoient plus rien faire. Cependant il conduisit ses affaires avec beaucoup plus d'ordre, de prudence & de ménagement que n'avoit fait le Lord *Birton* : l'ame & l'esprit d'*Emily* lui avoient été connus en peu de momens. Il affecta d'avoir pour *Caroline* toute sorte d'attentions & de respects ; mais il étoit aisé à *Emily* de s'appercevoir que les véritables vœux de son cœur étoient pour elle ; aussi s'en aperçut-elle si bien, que le Chevalier reconnut aussi qu'elle y répondoit. Mais ils s'en gardèrent l'un & l'autre assez longtemps le secret. Un voyage que Lady *Caroline* fut obligée de faire à Londres pour

voir son père qui étoit malade , & pendant lequel *Emily* resta seule avec Madame *Frélowe* & son neveu, donna lieu enfin à nos amans de s'expliquer. Une vieille Dame du voisinage de Northampton , y faisoit de fréquentes visites; elle étoit très-superstitieuse , & croyoit aux pressentimens & aux rêves; elle assuroit que dans sa jeunesse elle avoit vu en songe un homme aimable , qu'elle n'épousa que bien long-temps après ; que d'ailleurs il ne lui arrivoit jamais rien qui ne lui fût annoncé par des pressentimens très-marqués. Le Chevalier prit de-là occasion d'affirmer qu'il avoit vu en songe une personne charmante , qui lui avoit été annoncée comme seule capable de faire le bonheur de sa vie ; & le portrait de cet être fantastique étoit celui de la véritable *Emily*. Mademoiselle *Willis* lui soutint que cela ne pouvoit être ; il se défendit , en disant que ce n'étoit point un conte qu'il faisoit ; ou que si du moins c'étoit une fable , il prétendoit en conclure une vérité. Une tournure de déclaration aussi ingénieuse , réussit : bientôt le Chevalier & la belle s'entendirent à demi-mot ; & enfin ils s'expliquèrent tout-à-fait. Mais le neveu

de Madame *Fréelowe* n'en fut guère plus avancé; quand il voulut parler mariage à la belle *Emily*, celle-ci lui répondit avec une prudence qui le désespéra. Ce n'est pas qu'elle ne fût convaincue qu'il ne vouloit point la tromper, comme avoit voulu faire le Lord *Birton*, mais elle étoit persuadée que ce mariage ne seroit point approuvé par la famille du Chevalier, vu l'incertitude & l'obscurité de sa naissance, & le peu de fortune qu'elle avoit. On juge de tout ce qu'un jeune homme aussi amoureux qu'il l'étoit, répondit; il eut beau presser, persécuter, se désoler, il fallut qu'il prît patience.

Les choses en étoient-là, lorsque Lady *Caroline* revint de Londres : elle avoit laissé son pere si bien rétabli, que son frère le Lord *Birton* la reconduisit jusqu'à Northampton. La jeune Lady avoit des espions dans le château, entre autres une certaine Madame *Pratt*, vieille femme-de-chambre, rapporteuse, flagorneuse, jalouse, ayant enfin tous les défauts de son état. Cette méchante créature avoit pris en grippe notre charmante & malheureuse *Emily*; elle demandoit toujours pourquoi cette petite créature, qui n'étoit

peut-être pas plus qu'elle, étoit traitée en Demoiselle dans le château? Elle auroit voulu la réduire à manger à l'office, & à raccommoder les dentelles. Elle s'aperçut bientôt de l'intelligence, quoique très-secrete, qui étoit entre le Chevalier & Mademoiselle *Willis* : elle en avertit la jeune Lady à son arrivée; & celle-ci, jalouse des hommages qu'elle croyoit mériter exclusivement à toute autre, fut d'abord très-indisposée contre *Emily*. Elle chercha les occasions de la perdre; cependant comme la circonspection des deux amans étoit extrême, Madame *Pratt* & sa maîtresse y étoient bien embarrassées, lorsqu'elles trouvèrent un prétexte, bien injuste au fond, mais assez apparent.

Le Chevalier étoit retourné à Londres; s'apercevant que sa présence occasionnoit quelque chagrin à son amante. Lord *Birton* étoit encore au château, mais se disposoit à partir aussi, lorsqu'un soir le petit chien de Madame *Fréelowe* s'échappa du salon, & se mit à courir dans le jardin : un moment après on l'entendit crier; & la Dame du château parut inquiète de ce qui étoit arrivé à son animal favori. *Emily*, comme la plus jeune & la plus servia-

ble, court le chercher; elle le trouve, à quelques pas, tombé dans un trou: tandis qu'elle le reprend, Lord *Birton*, que son goût passager & libertin pour la Demoiselle ne tourmentoit guères, mais qui s'en souvenoit encore pour lui faire, de temps en temps, quelques mauvaises plaisanteries, qu'elle recevoit avec indignation, s'approche d'elle, & lui demande si elle ne voudra pas conclure enfin le mariage clandestin dont il lui a déjà parlé, l'assurant que tout est prêt, & qu'il ne tient qu'à elle de terminer. Madame *Pratt*, dont la fenêtre donnoit précisément sur le lieu où se tenoit ce propos, l'entendit; & *Emily* s'étant retirée promptement, elle ne put juger de la réponse, (qui fut faite sans doute telle qu'elle devoit l'être). La maligne créature ne tarda pas d'en faire la matière d'un rapport, qui eut de bien tristes suites pour *Emily*. On laissa d'abord partir le Lord; mais dès le lendemain Lady *Caroline* joua une scène qui fit grande impression sur l'esprit de la bonne & foible tante. Elle fit la malade, l'affligée, l'embarrassée, n'arriva, pendant plusieurs jours, que fort tard à table, & long-temps après le premier service, man-

qua de descendre au salon, à l'heure où toute la compagnie s'y assembloit pour prendre le thé, garda sa chambre, & refusa de recevoir *Emily*, envoyée pour lui tenir compagnie. Sa tante ne comprenant rien à tout cela, la pressa, la tourmenta pour lui faire expliquer cette énigme ; la nièce se fit beaucoup prier ; enfin elle déclara qu'*Emily Willis* étoit une dangereuse coquette ; qu'elle entretenoit à la fois deux intrigues avec les deux neveux de Madame *Fréelowe*, qu'elle ne savoit pas à quel point celle avec le Chevalier *Georges* pouvoit être poussée, mais qu'on l'avoit entendu former des projets de mariage clandestin avec le Lord *Birton*. Il n'en fallut pas d'avantage pour persuader la bonne tante ; & la perte d'*Emily* fut résolue. Dès le soir, celle-ci s'appperçut qu'on lui faisoit mauvaise mine ; & l'indigne Madame *Pratt* rioit tout bas. Le lendemain matin l'orage éclate ; Madame *Fréelowe* envoie chercher *Emily*, & l'accable de reproches. L'infortunée veut se défendre avec la candeur propre à l'innocence ; on ne lui donne pas le temps de parler. Enfin elle dit qu'elle ne peut rester dans un château où on a conçu, sur son

compte de si horribles soupçons : on la prend au mot , & il est résolu qu'elle partira , le lendemain , par la diligence qui va à Londres. Elle passe tristement le reste de la journée & la nuit dans sa chambre , & monte le lendemain dans la voiture avec les mêmes hardes & les mêmes petits bijoux qu'elle avoit apportés de chez M. *Hypocrène*.

Emily trouva , dans la diligence , une jeune femme d'une figure agréable & intéressante , avec un enfant de trois ou quatre ans , beau comme le jour. Elle paroissoit inquiète & affligée ; Mademoiselle *Willis* l'étoit bien aussi de son côté. Elles furent pendant assez long-temps sans se rien dire ; *Emily* rompit , la première , le silence , en demandant à l'enfant , quelle étoit cette belle Dame , & où ils alloient ? C'est maman , lui dit l'innocente créature , & nous allons à Londres chercher mon papa. La maman prit alors la parole , & dit à notre héroïne qu'elle voyoit bien qu'elles étoient l'une & l'autre plongées dans la tristesse. Ouvrez-moi votre cœur , poursuivit-elle , je vous ouvrirai le mien ; en nous racontant nos malheurs , nous nous consolerons mutuellement ; c'est un sou-

lagement pour les infortunés, que de se confier leurs peines.

Pour encourager *Emily*, la jeune femme conta, la première, son histoire. Elle étoit fille d'un fermier du Comté de Kent, & avoit eu une bonne éducation. Elle avoit perdu sa mère à l'âge de 15 ans, & son père trois ans après. Les pertes qu'il avoit essuyées depuis plusieurs années, avoient abrégé ses jours; il étoit mort, laissant à sa fille à peine de quoi porter son deuil. Une jeune Dame riche & généreuse, avec laquelle elle avoit été en pension dans sa jeunesse, l'engagea à vivre avec elle; celle-ci accepta la proposition avec reconnoissance, & passa plusieurs mois heureuse & tranquille dans cette retraite. Mais le frère de cette Dame étant venu la voir, & passer quelque temps avec elle, devint amoureux de la jeune fermière; il eut de la peine à lui persuader de se rendre à ses desirs; enfin il fut obligé de lui offrir sa main. Malheureusement ce ne fut qu'un mariage secret, & dont sa famille lui fut très-mauvais gré, dès que la grossesse de la jeune femme eut fait découvrir le mystère. Elle fut chassée honteusement, & obligée de se retirer dans un village,

où son époux vint de temps en temps , pendant plus de deux ans , la consoler , & lui prouver qu'il ne l'avoit pas tout-à-fait oubliée ; mais depuis dix-huit mois elle n'entendoit plus parler de lui , & n'en recevoit plus aucun secours. Réduite à la dernière extrémité , & ayant lieu de croire que ce mari qui l'avoit si cruellement abandonnée , étoit à Londres , elle avoit vendu le dernier de ses effets pour aller l'y chercher. Mais , hélas ! ajouta cette malheureuse femme , si je ne le trouve point dès demain , mes ressources sont épuisées , je ne saurai plus comment subsister. En disant ces mots , l'infortunée versa un torrent de larmes. *Emily* , touchée de la plus vive compassion , prit soin d'elle pendant tout le reste de la route ; & avant que d'arriver à Londres , elle partagea avec elle le peu qu'elle emportoit de nippes & de bijoux.

Arrivée dans la capitale , Mademoiselle *Willis* n'eut rien de plus pressé que de se rendre au logis de M. *Hypocrène* dans King-Street. Quelle fut sa surprise de trouver la boutique fermée , & d'apprendre que le Libraire *Métromane* étoit passé en Irlande avec sa famille ! Ce fut M.

Métal, Orfèvre voisin, qui lui apprit cette nouvelle. Il connoissoit *Emily*, l'ayant vue plusieurs fois chez son tuteur. Il lui proposa non - seulement d'entrer chez lui pour s'y reposer, mais même d'y souper, d'y coucher & d'y rester tant qu'elle voudroit. La pupille de *M. Hypocrène* fut bien forcée d'accepter ces offres, du moins dans ce premier moment. *M. Métal* étoit, comme nous l'avons dit, un Orfèvre riche, & qui avoit beaucoup de pratiques; la mère étoit encore assez aimable, & les filles assez jolies pour figurer parmi les Bourgeoises du meilleur air de la Cité; mais leur fortune ne pouvoit pas suffire à leur magnificence. *Emily*, dans le fâcheux état où elle étoit réduite, sentit qu'elle ne devoit pas rester long-temps avec des personnes de ce caractère; aussi ne s'y arrêta-t-elle qu'un jour. Elle ne désabusa point la famille de *M. Métal*, qui s'imaginoit qu'elle venoit de Northampton dans le carrosse de Madame *Frélowe*, & qu'elle y devoit, sans doute, retourner bientôt. Cependant, dans le cours de la seule journée qu'elle passa dans cette maison, elle apprit que *M. Hypocrène*, désolé de ce qu'aucuns Comédiens Anglois ne vou-

loient se charger de jouer ce qu'il appelloit ses chefs-d'œuvres ; & ayant entendu dire que les Comédiens de Dublin étoient plus complaisans & de meilleur goût, il étoit parti pour l'Irlande. D'après ce dernier éclaircissement, la pauvre *Emily* couroit grand risque de ne voir de long-temps ses mille livres sterling , puisqu'ils ne paroissent plus être hypothéqués que sur le succès des chefs-d'œuvres d'*Hypocrène*.

Pour comble de malheur, *Emily* rendue chez Madame *Easy* (après avoir bien remercié M. *Métal* & sa famille , & avoir donné à ses deux filles deux éventails qui lui restoient) apprit que sa bonne amie & sa protectrice étoit encore à la campagne. Nouvelle affliction ! Par bonheur Madame *Bond*, Couturière, voisine de Madame *Easy* , qui n'avoit laissé personne dans son appartement, offrit de la retirer & de la garder jusqu'au retour de Madame *Easy*. *Emily* lui avoua qu'elle ne pouvoit payer sa pension qu'en faisant de l'ouvrage , si on vouloit lui en donner. On lui en fournit ; & Mademoiselle *Willis* prit ainsi pauvrement & tristement patience , pendant environ une quinzaine de jours que se fit attendre Madame *Easy*.

Pendant ce temps, le Chevalier, qui, de retour à Northampton, avoit appris la disgrâce de l'aimable *Willis*, après l'avoir justifiée de son mieux, mais inutilement, auprès de la tante & de la nièce, avoit chargé un homme de confiance de courir à Londres, de chercher par-tout *Emily*; &, s'il pouvoit la déterrer, de lui remettre de sa part un billet. Après beaucoup de soins & de recherches, la commission fut heureusement remplie. L'Agent du Chevalier ayant eu par hasard, affaire à Madame *Bond*, rencontra *Emily*, & lui remit la lettre. Elle étoit remplie des sentimens de la plus vive tendresse, ainsi que de ceux de la plus parfaite estime. Il finissoit par l'envoi d'un billet de cinq cens livres sterling, payable par le meilleur Banquier de Londres. Un pareil présent étoit bien capable de tenter une fille qui étoit abandonnée de tout le monde, & dans la plus grande misère, Cependant *Emily* eut la générosité de renvoyer le billet dans une réponse conçue à-peu-près en ces termes :

« Je vous remercie de m'avoir défendue
» contre les imputations de *Lady Caroline*,
» & les préventions injustes de Madame

» votre tante. Vous savez que je méritai
 » leur estime comme je mérite la vôtre ;
 » mais je risquerois de perdre ce sentiment
 » flatteur de votre part, si j'acceptois votre
 » présent. Je vous le renvoie , & j'aime
 » mieux être toujours malheureuse , que
 » d'être indigne de la bonne opinion que
 » vous avez de moi.

Emily Willis ».

Peu de temps après , Madame *Easy*
 revint enfin à Londres , mais ce ne fut
 que pour peu de jours. Pendant ce temps ,
Emily ne la quitta point ; & , lui ayant
 conté son histoire avec franchise , elle fut
 plainte comme elle méritoit de l'être. Ce-
 pendant la bonne Madame *Easy* étoit
 bien embarrassée de savoir ce que devien-
 droit sa chère *Emily*. La première res-
 source qu'elle imagina , fut de repasser
 par Northampton , & de chercher à faire
 sa paix. En attendant , elle laissa Made-
 moiselle *Willis* dans son appartement , &
 la recommanda à une amie , très-honnête
 femme comme elle , & chez qui elle pour-
 roit aller manger tous les jours. Cette
 bonne Dame s'appeloit Madame *Colman*.

Elle prit bientôt *Emily* en affection , & chercha de son côté les moyens de la placer quelque part convenablement. Elle les trouva : mais la protégée de Madame *Eafy* crut devoir attendre son retour avant que de se déterminer ; ce ne fut qu'au bout de trois semaines qu'elle revint. Pendant ce temps elle écrivit qu'elle avoit passé à Northampton , mais que c'étoit inutilement qu'elle avoit voulu travailler à la paix d'*Emily*. *Lady Caroline* s'y opposoit absolument.

Une seconde lettre du Chevalier *Georges Fréelowe* , fit sentir à notre héroïne qu'il falloit qu'elle se dérobat aux poursuites d'un amant d'autant plus dangereux pour elle , que son cœur s'expliquoit en sa faveur. Le Chevalier l'assuroit qu'aussi touché de sa délicatesse & de ses vertus que de ses charmes , ce n'étoit point un mariage secret qu'il lui proposoit , mais une union dans toutes les formes ; qu'il étoit majeur , maître de sa personne & de son bien , & que sa famille ne pouvoit point y mettre obstacle. Il finissoit en lui demandant une prompte réponse , l'assurant qu'il ne pouvoit plus vivre sans l'espérance de

la posséder. Telle fut la seconde réponse d'*Emily*.

« Je suis flattée de votre proposition ;
 » parce que je la crois sincère ; mais j'aime
 » trop votre repos & votre gloire, pour
 » vous exposer à être ridiculisé par vos
 » parens & vos amis. Non, Monsieur,
 » je ne veux point vous mettre dans le
 » cas de vous repentir de m'avoir épou-
 » sée. Votre fortune & votre rang s'op-
 » posent trop à notre union. Ma destinée
 » me force de vivre dans l'obscurité. Je
 » regretterai toute ma vie votre cœur,
 » qui, dans toute autre situation, auroit
 » fait mon bonheur. Adieu, Monsieur ;
 » j'ose espérer que vous cesserez de m'é-
 » crire. Hélas ! je serois obligée de vous
 » renvoyer vos lettres sans les ouvrir.....
 » Oubliez-moi , & soyez heureux.

Emily Willis ».

Tome second.

Madame *Eafy* étant enfin de retour ; *Emily* lui fit part du projet que Madame *Colman* avoit conçu pour elle. C'étoit de la placer , en qualité de Demoifelle de compagnie , chez un Dame qui , depuis quelques temps , étoit établie à Londres ; mais qui menoit une vie fort trifte , dont Mademoifelle *Willis* feroit obligée de partager l'ennui. Cette Dame s'appeloit Madame *Languifch*. *Emily* ne parut point effrayée de l'idée des'enfermer avec cette Dame , & de prendre d'elle tous les foins d'une garde-malade affidue. Au contraire , elle confidéra qu'elle feroit dans cette maifon bien plus retirée que dans toute autre ; que le Chevalier ne pourroit l'y découvrir , & qu'elle pourroit y penfer à lui , fans crainte de fe laiffer féduire. Ce qui acheva de lui faire accepter cette condition ; & ce qui fit que Madame *Eafy* y consentit , c'eft qu'on les affura d'ailleurs que Madame *Languifch* étoit une femme très-fenfible , très-aimable & très-fenfée ; qu'elle avoit l'efprit cul-

tivé, du goût & des talens, & qu'elle feroit capable de briller dans la société, si la maladie, ou plutôt des vapeurs dont elle étoit dévorée, n'y mettoient obstacle.

On prit donc jour pour présenter *Emily* dans cette maison : ce fut Madame *Coleman* qui lui conduisit ; elle y fut parfaitement bien reçue. On voyoit que Madame *Languisch* avoit été belle, mais elle avoit les yeux éteints ; la peau blanche, mais collée sur les os ; la voix douce, mais très-foible : enfin tout annonçoit en elle le délabrement & la consommation. Mademoiselle, dit-elle à *Emily*, comment pouvez-vous, belle & jeune comme vous êtes, vous résoudre à vous attacher à une femme dans l'état où je suis ? il faut que vous ayez bien de la force d'esprit & du courage, ou que vos malheurs soient bien grands ! Dans l'un & dans l'autre cas, je m'intéresse à vous ; & si vous cherchez à soulager l'état de langueur où je suis réduite, je chercherai de mon côté à adoucir vos peines. Votre démarche m'y a disposée ; votre figure intéressante achève de m'y déterminer. Peut être, dans quelque temps,

vous paroîtrai-je digne de savoir vos secrets , & vous le ferez sûrement d'apprendre les miens ; mais ces confidences vous coûteroient des larmes , & causeroient à mes nerfs de nouveaux ébranlemens. Ne pensons , pendant quelques jours , qu'à adoucir nos maux , & , s'il est possible , à nous en distraire. L'on m'assure , & je n'ai pas de peine à le croire , que vous avez des talens. J'en ai eu autrefois , & j'en ai conservé le goût. Si vous savez chanter , & jouer des instrumens , vous trouverez ici des livres de musique de toute espèce , un bon clavecin , une guitare , une harpe. Ayez la complaisance d'en faire usage auprès de mon lit , mais que ce soit sur un ton doux & bas , la délicatesse actuelle de mes organes ne pouvant soutenir une musique bruyante , que ce que vous me chanterez ne soit point triste , langoureux. Il faut que j'entende , au coin de mon feu , pendant l'hiver , des airs gaîs & rians , comme il faudra , quand la belle saison sera venue , que j'aie respirer un air pur & frais , & jeter quelques regards sur une campagne fertile. Nous ferons ensemble quelques lectures ; je les entremêlerai de réflexions , afin de laisser reposer votre poitrine. Vous

ne trouverez, dans ma petite bibliothèque, aucun de ces ouvrages sombres & tragiques qui peignent des catastrophes, & rappellent des scènes effrayantes. Ce n'est point aux malheureux à contempler ces funestes tableaux : ils ne doivent plaire qu'à ceux qui, par un heureux & agréable retour sur eux-mêmes, après avoir pleuré sur des infortunes imaginaires, s'applaudissent de ne les avoir jamais éprouvées, & se flattent de les éviter toujours. La plupart de mes lectures roulent sur des sujets gais, sans indécence, & du genre que nous appelons suave. Je lis quelquefois des livres de piété, du nombre de ceux qui engagent à la vertu plus par l'espoir des récompenses que par la crainte des peines. Malheureuses les âmes à qui l'idée d'un tourment éternel est nécessaire pour les contenir dans le devoir ! Heureuses celles qui sont bien convaincues que si la vertu n'est pas toujours fortunée dans ce monde passager, elle sera du moins, par la suite, éternellement récompensée. Je n'ai pas besoin d'autre philosophie pour me conduire, & je n'en étudie point d'autre : tout raisonnement qui tendroit à m'enlever cette consolation, seroit bien per-

nicieux dans ses conséquences, s'il n'étoit pas tout-à-fait faux dans son principe.— Je ne crains point de lire aussi quelquefois des livres de médecine, quand ils sont bien écrits, comme il y en a quelques-uns, & dans ma langue naturelle. Ce sont même à ceux qui traitent des vapeurs & des maux de nerfs, que je m'attache. Loin d'augmenter mes maux, en m'en retraçant les détails, ils me font sourire. Je vois combien peu les plus habiles médecins se connoissent dans ce genre de maladie, dont la source est plus souvent dans le moral que dans le physique. J'admire avec quelle confiance déplacée ils administrent des remèdes aux personnes auxquelles il ne faudroit que des consolations ; c'est parce que les maladies de l'espèce de la mienne sont devenues, depuis quelque temps, bien communes, qu'il est vrai de dire que les médecins aimables valent souvent mieux que les médecins savans ; mais, ajouta-t-elle, en jetant un profond soupir, quant à moi, toutes les ressources sont inutiles.— Je ne vois presque personne : la compagnie des malheureux me rappelleroit tous mes malheurs ; celle des gens trop heureux & trop gais,

me feroit désagréable par une raison contraire. Ma société se réduit presque à une seule amie, encore ne la vois-je qu'à ma campagne, où je ne me rendrai qu'au printemps ; son nom est *Lady Coverly* ; elle est jeune & douce ; son mari, plus âgé, est bon homme & raisonnable ; sa fortune est assortie à son rang, sans être trop brillante ; son bonheur m'intéresse, sans me choquer par une trop forte comparaison de son état au mien.

Mademoiselle *Willis* étant ainsi au fait de l'état & du caractère de Madame *Languisch*, passa le reste de l'hiver auprès d'elle, uniquement occupée à la dissiper, & à lui faire oublier l'état fâcheux où elle étoit réduite.

La belle saison étant venue, Madame *Languisch* se rendit à sa campagne, & *Emily* l'y suivit. Elles n'y furent pas plutôt arrivées, que *Lady Coverly* vint les trouver. En appercevant *Emily*, elle jeta un grand cri de joie, & la reconnut pour son ancienne amie & camarade d'école. Elles avoient passé quelques années ensemble dans une pension où Madame *Dawson* avoit placé Mademoiselle *Willis*, encore enfant avant qu'elle la re-

tirât chez elle. Madame *Languisch* vit cette reconnoissance avec plaisir; mais elle donna lieu à un éclaircissement bien important. Dès le lendemain, Madame *Languisch* dit à *Emily* : » Ma chere enfant, à présent que je me trouve un peu plus tranquille, & que je m'apperçois que vos soins & l'air de la campagne m'ont soulagée, contons-nous réciproquement nos histoires, & confions-nous nos peines : quand cela nous fera mal nous nous arrêterons. Je me suis apperçue que *Lady Coverly* vous connoissoit depuis long-temps; vous avez donc été élevée avec elle? & quels sont vos parens? Il paroît qu'ils ont eu grand soin de votre éducation. — Hélas! Madame, vous exigez que je vous dise ce que j'ignore moi-même; mes parens m'ont toujours été inconnus; je me suis crue long-temps la nièce d'une Dame qui avoit pris soin de mon éducation; mais en mourant elle m'apprit que je ne lui appartenais point; sans doute que la charité seule l'avoit portée à se charger de moi. J'ai reçu d'elle quelques bienfaits, pour comble d'infortune ils m'ont été enlevés. — Eh! mon enfant, quelle

» est cette Dame à qui vous avez tant
 » d'obligations ? — Elle s'appelloit Ma-
 » dame *Dawson*, & étoit veuve d'un
 » homme qui avoit un emploi dans la
 » trésorerie. — Ciel ! qu'entends-je ! —
 » Ah ! Madame vous l'avez connue, &
 » sans doute vous l'avez estimée ? Vous
 » savez que mon éducation doit être
 » bonne, ayant été fondée sur ses prin-
 » cipes : les sentimens que j'aurois pour
 » mes parens, si je les connoissois, se
 » réunissent en faveur de sa mémoire,
 » qui me sera toujours bien chère ! —
 » Ah ! ma fille, ma chère fille ! Je
 » me meurs Ecoutez-moi Je
 » n'en puis plus

Madame *Languisch* s'évanouit, & per-
 dit, pour quelques momens la parole &
 la connoissance. Pendant qu'*Emily* & quel-
 ques domestiques s'empressoient à la faire
 revenir, *Lady Coverly* arriva, & demanda
 le sujet de cet accident. *Emily* lui répéta
 l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec elle.
 Madame *Languisch* revint à elle : écoutez,
Emily, dit-elle, alors d'une voix mou-
 rante ; & vous ma chère Lady, puisque
 j'ai le bonheur de vous voir encore, soyez
 la confidente du secret le plus important

de ma vie. O *Emily* ! ô mon enfant ! embrassez votre mère mourante ; vous êtes ma fille ; je vous ai presque aussi tôt , après votre naissance , confiée à Madame *Dawson* , la meilleure de mes amies. J'étois jeune , assez belle & riche ; je vivois dans la Nord de l'Angleterre avec mes parens , à qui on proposoit souvent pour moi des partis considérables , lorsqu'un jeune Officier , d'une famille noble & illustre d'Ecosse , s'introduisit dans la maison de mon père , fit connoissance avec moi , & me plut. Il me demanda en mariage , mais ne put m'obtenir de mes parens , qui trouvèrent sa fortune trop bornée , & les espérances qu'il pouvoit avoir dans la suite , trop incertaines & trop éloignées. Il me proposa un de ces mariages si communs en Angleterre , il y a peu d'années , & dont aucune loi n'avoit encore réprimé l'abus. Vous êtes , ô ma chère fille ! le fruit de ce mariage infortuné. Mes cruels parens , loin de se déterminer à couvrir , par leur consentement , la faute que j'avois faite , poursuivirent *Melvil* , (c'étoit le nom de votre père) il fut obligé de se dérober aux effets de leur vengeance , moins , me dit-il , pour sa propre conservation , que pour as

fur mon repos & ma tranquillité. Il passa en Amérique ; & moi , après vous avoir confiée aux soins de Madame *Dawson*, je vécus dans la retraite & dans la solitude. Enfin , mes parens étant morts , je me trouvai maîtresse d'un bien considérable ; mais je n'ai jamais voulu partager ma fortune avec qui que ce soit , uniquement occupée de l'idée de mon cher *Melvil* , dont j'ai tâché long-temps , inutilement , de découvrir la retraite. Enfin le pays où je l'avois connu , ceux où j'étois connue moi-même , m'étant devenus insupportables ; je pris le parti de me retirer à Londres , où , sous le nom que je porte , je traîne , depuis quelques années , une vie languissante , dont je vais enfin terminer le cours en vous embrassant , ô ma chère fille ! ô ma chère *Emily* !

En disant ces derniers mots , Madame *Languisch* setut. Hélas ! ce fut pour toujours : elle expira en embrassant sa fille , mais sans donner de plus grands éclaircissémens sur sa naissance , & sans faire aucunes dispositions en sa faveur.

On peut juger du désespoir où fut *Emily* , qui ne venoit de reconnoître sa mère qu'au moment qu'elle expiroit entre

ses bras. *Lady Coverly* n'oublia rien pour adoucir sa vive douleur; elle employa de même tout son crédit pour lui assurer une partie de la succession de sa mère; mais faute de preuve de tous les éclaircissemens que la malheureuse Madame *Languisch* avoit donnés à l'article de la mort, *Emily* resta, pour toute ressource, avec les bontés de *Lady Coverly*, qui la ramena à Londres quelque temps après.

Madame *Easy* & Madame *Colman* se joignirent à *Milady* pour dissiper la langueur & le chagrin d'*Emily*. Elles avoient une jeune amie, qu'on appelloit *Miss Pettish*, fille d'un riche Banquier. Elles la la menaient souvent dans la maison de cette jeune & aimable personne, qui avoit un amant jeune & bien fait, nommé *Frankair*. Il n'étoit pas actuellement riche, mais il pouvoit le devenir par la succession d'un oncle: malheureusement elle ne lui étoit pas assurée, & M. *Pettish* le père, qui ne faisoit cas que du bien réel & solide, vouloit absolument marier sa fille à un autre homme, dont des amis communs lui avoit parlé. *Miss Pettish* & toute sa société étoient dans une grande inquiétude sur le succès de cet amour.

malheureusement traversé, lorsque *Frankair* trouva moyen de faire dire à sa maîtresse qu'elle devoit être tranquille, & qu'une visite que son oncle feroit, dans la journée, à M. *Pettish*, les rendroit sûrement heureux. En effet cette visite eut lieu; M. *Pettish* étoit avec sa fille & toutes ses amies, dans son salon, lorsque l'on vint lui annoncer M. *Claiton*, (c'étoit le nom de l'oncle). Le père passe dans son cabinet pour le recevoir, & les Dames attendent avec impatience le résultat de cette conversation, écoutant même aux portes, & regardant par le trou de la serrure. M. *Claiton* étoit accompagné d'un homme bien mis & bien fait, mais pâle, & qui avoit l'air de relever d'une grande maladie. Après qu'on se fut assis, Monsieur, dit-il, à M. *Pettish*, je viens pour vous témoigner le desir extrême qu'a toute la famille de M. *Frankair*, mon neveu, de lui voir obtenir la main de Mademoiselle votre fille. Ce jeune homme vous est connu, vous savez qu'il est bien né & bien élevé? Monsieur, reprit brusquement M. *Pettish*, je fais tout cela, mais j'ai pris des engagements contraires à vos vœux; on m'a proposé un parti pour ma

fille, qui me paroît plus avantageux, & j'ai donné ma parole. Monsieur, répliqua l'oncle, je crois savoir de qui l'on vous a parlé, n'est-ce pas du Chevalier *Georges Freelowe*? — Il est vrai. — Eh bien! Monsieur, le voici qui vient avec moi vous déclarer ses intentions. Dans le moment, l'homme qui accompagnoit *Claiton*, & qui étoit effectivement le Chevalier *Georges*, prenant la parole. Oui, Monsieur, dit il, à *Pettish*, je viens vous supplier de ne point penser à moi pour une alliance qui fera le bonheur de tout autre, & qui feroit le malheur de ma vie. C'est malgré moi que ma tante veut m'engager dans les liens du mariage. Je m'y refuserai toujours, si je ne retrouve jamais la seule personne qui puisse m'y déterminer. C'est une Demoiselle aimable, que j'ai connue chez ma tante à Northampton. Sa naissance est obscure, ou pour mieux dire inconnue; elle n'a point de fortune; mais elle est amplement dédommée de ces injustices du sort par les avantages qu'elle a reçus de la nature : elle se refuse à mes desirs légitimes par pure délicatesse; elle se cache de moi, & me laisse en proie au chagrin de ne la point voir, & aux repro-

ches injustes de ma famille, qui fait en vain tous ses efforts pour me déterminer à un autre établissement; je m'y refuse, & m'y refuserai toujours. Je crois, Monsieur, qu'après un pareil éclaircissement, vous oublierez qu'il a été question de moi pour Mademoiselle votre fille, & que vous permettrez que je me retire. En effet, le Chevalier sortit sur le champ, & laissa le bon M. *Pettish* un peu étonné. *Claiton* le consola en lui disant qu'il cédoit une partie de son bien à son neveu, & lui assuroit le reste pour le mettre en état d'épouser Miss *Pettish*. Alors tout fut concilié, & on rentra dans le salon pour annoncer cette bonne nouvelle à la jeune Demoiselle & à ses amies. Mais *Emily* & Madame *Easy* n'y étoient plus; la dernière avoit reconnu le Chevalier, & avoit entendu la conversation qu'il avoit eue avec *Pettish*, elle en avoit fait part à son amie, & celle-ci s'étoit aussi tôt évanouie. Madame *Easy* l'avoit reconduite chez elle; & le reste de la compagnie, trop occupée d'autres intérêts, s'étoient à peine apperçu de ces mouvemens.

Cependant, le lendemain, on s'informa des nouvelles d'*Emily*; & Madame

Eafy ne put cacher au reſte de la ſociété, que c'étoit elle qui étoit la cauſe des refus du Chevalier. On s'intéreffa à ſon fort de plus en plus : Mademoiſelle *Pettish* ſentit qu'elle lui avoit en partie obligation de ſon bonheur, puis-que c'étoit l'amour que le Chevalier avoit pour elle, qui avoit fait lever toutes les oppoſitions qu'il y avoit à ſon mariage avec ſon amant, On raisonna beaucoup ſur le parti qu'elle devoit prendre ; & ſa ſociété opinoit unanimement qu'elle devoit apprendre au Chevalier où elle étoit, & couronner, en l'épouſant, ſa tendreſſe & ſa conſtance, *Emily* ſeule ſ'y refuſoit toujours, par le même principe de délicateſſe qui l'avoit conduite juſqu'à ce moment. Eh bien ! Mademoiſelle, lui dit *M. Claiton*, puis-que vous ne voulez pas abſolument épouſer le Chevalier *Georges Fréelove*, j'ai un autre parti à vous propoſer. Vous n'aurez point à craindre que la famille de celui-ci ſ'y oppoſe, car il n'en a plus ; il eſt le dernier de ſon nom : le titre de Lord d'Ecoſſe, & la poſſeſſion des biens de toute ſa maiſon lui ſont arrivés un peu tard ; & dans le temps qu'il ſ'y attendoit le moins ; il étoit paſſé en Amérique, déſeſpéré du re-

fus obstiné que faisoit une famille de lui donner une Demoiselle qu'il aimoit, sous prétexte qu'il n'étoit pas assez riche. Il a passé 18 ans dans ce pays-là, ne négligeant rien pour y faire fortune; il en est venu à bout; & il est revenu en rapportant des sommes considérables. Il a trouvé tous ses parens morts, & s'est vu héritier de leurs grands biens. Mais voyez quel malheur! Cette maîtresse dont il s'étoit continuellement occupé pendant son séjour dans le Nouveau Monde, après avoir cherché quelque temps à la découvrir, il apprend qu'elle est morte auprès de Londres à l'instant même qu'il y arrivoit; il y a six mois qu'il la pleure, & 19 ans qu'il ne l'a vue; il est occupé à chercher une fille à-peu-près de cet âge qu'il a eue d'elle; mais qui sait s'il la trouvera? Il est résolu de se retirer dans le Comté de Stratherne en Ecosse, dont il porte à présent le nom. Tous ses amis lui conseillent de prendre du moins pour compagne, dans cette retraite, une jeune personne dont il fera la fortune, & qui lui rendra plus supportables la vieillesse & les infirmités. Il nous y paroît assez disposé, & vous me paroissez très-propre à

remplir l'objet de Mylord *Stratherne* ; puisque la solitude & l'éloignement de Londres ne vous effraient point, & que vous voulez fuir le Chevalier *Georges*. Je vous invite à dîner demain avec le Lord : vous serez à portée de vous expliquer ensemble.

Dans l'inquiétude & l'agitation où étoit *Emily*, elle ne refusa pas cette proposition, & se rendit le lendemain chez *Clairton*, accompagnée de Madame *Frankair* & de Madame *Easy*. Le Lord s'y trouva : il avoit la figure la plus noble ; & tout annonçoit en lui un homme qui avoit été aimable, quoique l'âge, les chagrins & les fatigues lui eussent enlevé une partie de ses agrémens. Il fut aisé de s'appercevoir, dès qu'il eut vu Mademoiselle *Willis*, que cette jeune personne lui plaisoit & l'intéressoit. Il la traita avec toutes les attentions & toute la galanterie dont un vieux Seigneur peut user envers une aimable Demoiselle. Après le dîner on invita le Lord à conter ses aventures & ses voyages : on espéroit, avec raison, que ce tableau de ses malheurs, en faisant connoître l'excellence de son caractère, intéresseroit *Emily*. Le Lord *Stratherne* com-

mença dont en disant : Vous connoissez le nom de ma maison ? Celui de Melvil est assez célèbre dans l'Ecosse. (A ces mots Emily commença à se troubler, mais le Lord ne s'en apperçut pas). Dès ma première jeunesse je fus épris des charmes de Miss Elise Arriot, fille d'un riche Négociant d'Edimbourg. Hélas ! que sa mémoire m'est chère, & que ses charmes étoient capables d'attacher un cœur ! J'eus le bonheur de lui plaire ; & je me flattois que l'éclat de ma naissance, quoiqu'elle ne fût pas soutenue d'une haute fortune, me procureroit le bonheur d'obtenir sa main. Son père avoit été Intendant du mien ; cependant j'éprouvai des refus désagréables & même humilians. Forcé d'avoir recours à un mariage clandestin, ce mystère fut découvert par la naissance d'une fille, dont une amie intime de ma femme se chargea heureusement. Mais poursuivi par sa famille ingrate & barbare, accusé de rapt & de séduction, je fus obligé de passer les mers. Transporté dans un nouveau monde, je me suis occupé pendant le cours de dix-huit ans, à obtenir une fortune qui me mît en état de posséder légitimement la charmante Miss Elise. Hélas ! combien de cour-

ses, de fatigues, de combats, de tempêtes ne m'a-t-il pas fallu essuyer, éprouver, affronter pour me procurer enfin cette fortune? De retour dans ma patrie, j'ai appris que mon épouse l'avoit quittée depuis plusieurs années; je n'ai épargné ni soins, ni recherches pour découvrir sa retraite. Enfin on me dit qu'elle est à Londres: j'y vole, & j'arrive, hélas! pour apprendre qu'elle vient d'expirer.

Dans ce moment, le Lord se met à fondre en larmes, & *Emily* tombe en perdant connoissance. On s'empresse autour d'eux; le premier mouvement de Mademoiselle *Willis*, revenue à elle-même, est de se jeter aux pieds du Lord. Ah! mon père, lui dit-elle.....

Le Lecteur instruit de tout ce qui nous a conduit au moment intéressant de cette reconnoissance, pourra aisément suppléer aux détails qui remplissent le dernier livre du Roman. On comprend qu'*Emily* ayant fait au Lord l'histoire de sa vie, de son éducation par Madame *Dawson* à laquelle il savoit qu'elle avoit été confiée, de son séjour chez le Libraire *Hypocrène*, de ses aventures chez Madame *Fréelowe* au château de Northampton, des cir-

constances singulières qui l'avoient attachée à Madame *Languisch*, qu'elle avoit enfin reconnue pour sa mère, de l'amour constant du Chevalier *Fréelowe* pour elle, & enfin de tout ce qui lui étoit arrivé jusqu'au moment où elle se trouvoit; on juge bien, disons-nous, que le Lord la reconnut pour sa fille, qu'il l'embrassa en cette qualité, & résolut de passer avec elle le reste de ses jours. Il lui assura une dot considérable, & lui fit épouser le Chevalier *Georges Fréelowe*, dont la famille fut aussi contente de ce mariage, qu'elle y avoit été opposée. Madame *Easy*, Madame *Colman*, Lady *Coverly*, Madame *Frankair* & leurs familles furent toujours les meilleurs amis de la nouvelle Lady *Fréelowe*.

On abandonna au malheureux Métromane *Hypocrène* les mille livres sterling qui lui avoient été confiées par feu Madame *Dawson*; & elles servirent à retablir les affaires de cette famille, plus ridicule que malhonnête.



*EXTRAIT de l'Histoire des Amours de
Cosroès, ou Kosrou, Roi de Perse,
& de la belle Chirin, Roman Persan,
du fameux Poète & Romancier de cette
nation, Abdur-Rahman-Dgiamy,
traduit en François par M. Cardone,
Interprète du Roi, & Professeur de Turc
& de Persan au Collège Royal.*

Nous avons déjà annoncé le Roman de Amours de *Cosroès* & de *Chirin*, comme un des morceaux les plus précieux de la Littérature Orientale. C'est un Roman historique, dont le Héros, Monarque riche, puissant, & conquérant illustre, est aussi renommé dans l'histoire du moyen âge de l'Asie, que *Charlemagne* l'est dans celle de la France & de l'Empire d'Occident. Ce nom fameux a augmenté l'intérêt que les Orientaux, & sur-tout les Persans, ont pris à un Roman qui, d'ailleurs, a été présenté sous la forme la plus agréable, dans toutes les langues de l'Orient. Ce fut dès le temps de *Tamerlan* qu'il fut composé, par *Abdur-Rahman*, surnommé *Dgiamy*, parce qu'il étoit de *Dgiam*, près de *Héras*, dans

le Korassan. Il le dédia à Sultan *Houssaim*, fils de *Tamerlan*. Cet auteur, qui est un des plus célèbres entre tous les Poètes Persans, & auquel nous devons aussi le *Amours du Patriarche Joseph* & de *Zélica*, l'écrivit en bon langage Persan; mais il fut bientôt traduit en Turco-Tartare, langage naturel de la cour de Tamerlan. Il l'a été ensuite plusieurs fois en Turc moderne. L'original Persan est en prose, mêlée de vers; mais il y a plusieurs manuscrits Persans & Turcs, dans lesquels le Roman est entièrement en vers.

Disons à présent un mot de la véritable Histoire de *Cosroës*, afin de faire considérer à nos Lecteurs François sous un point de vue plus glorieux, quoique peut-être moins intéressant, que ne nous l'a présenté *Dgiami*, qui, en qualité de Romancier & de Poète, s'est arrêté principalement au détail de ses amours.

Suivant les meilleurs & les plus fidèles Historiens, tant Chrétiens que Mahométans, *Cosroës* ou *Kosrou*, second du nom, fut le vingt-troisième Roi de Perse de la Dynastie des Sassanides. Il succéda, l'an 590, à son père *Hormous*, ou *Hormisdas*, troisième du nom, qui étoit fils

de *Cosroès Premier*, ou *le Grand*, que les Persans surnommèrent *Nonschirvan*, ou *le Juste*. Notre *Cosroès* régna pendant trente-huit ans sur la Perse : ce fut pendant le cours de son règne que *Mahomet* prêcha sa doctrine, & établit sa domination. *Cosroès* ne se soumit ni à l'une ni à l'autre, étant toujours resté adorateur du feu, & sectateur de la religion des Mages, qui étoit alors celle de la Perse, mais qui quelques années après la mort de notre Héros, fit place, dans ce pays, à la religion Mahométane.

Dans les premières années de son règne, *Cosroès* étant encore mal affermi sur son trône, se retira à Constantinople, & eut recours à l'Empereur Grec *Maurice*, qui non-seulement le secourut & le mit en état de gagner deux batailles contre ses ennemis, mais même lui donna en mariage sa fille *Marie*, dont *Cosroès* étoit devenu amoureux. Ce fut cette Princesse Grecque, devenue Reine de Perse, qui fut mère de l'exécrable *Syrsès*, assassin de son père.

Quatorze ans après que *Cosroès* fut sur le trône, l'Empereur *Maurice* fut as-

massiné par *Phocas*. Alors le Roi de Perse, qui avoit été ami & allié des Grecs pendant tout le règne de son beau-père, leur déclara la guerre, & conquit sur eux une assez grande étendue de pays. Ses succès continuèrent pendant une partie du règne d'*Héraclius*, successeur de *Phocas* : il conquit la ville de Damas, celle même de Jérusalem, & toute la Palestine. Il dépouilla la fameuse Eglise du S. Sépulcre de ses plus précieuses reliques, & enleva la vraie croix ; mais la Reine *Marie*, sa femme, qui étoit Chrétienne, comme nous l'avons dit, obtint la grace de conserver soigneusement ces trésors de sa religion. *Cosroès* continuant de vaincre & de conquérir, s'empara d'Antioche, & pénétra si avant dans l'Asie Mineure, qu'il surprit Calcédoine, qui est près & vis-à-vis de Constantinople. D'un autre côté, il fit la conquête de l'Isle de Rhodes ; & étant revenu sur Alexandrie, & s'en étant emparé, ses Généraux lui conquièrent tout l'Egypte, & jusques à la Nubie. Mais il s'en faut beaucoup que la fin du règne de *Cosroès* ait été aussi brillante. *Héraclius* ayant réuni toutes ses forces, regagna, en
trois

trois campagnes, presque tout ce qui lui avoit été enlevé. *Cosroës* fut obligé de rendre la vraie croix & les reliques prises à Jérusalem ; il fut poursuivi jusques aux portes de Madain, dont il avoit fait sa capitale. Cette ville, située dans l'ancienne Mésopotamie, aujourd'hui le Diarbek, sur le fleuve du Tigre, s'appelloit autrefois Coésiphon, & ensuite s'est appelée Séleucie. On n'en voit plus aujourd'hui que quelques ruines. Du temps de la plus grande splendeur de cette ville, c'est à-dire sous les regnes des deux *Cosroës*, (le premier surnommé *Nouschirvan*, & celui-ci qui fut surnommé *Pervis*)*, on voyoit dans Madain le plus superbe bâtiment qui ait existé dans l'Asie depuis la tour de *Babel*, & les jardins de

* On a beaucoup disputé sur la vraie interprétation de ce mot *Pervis*. Il faut s'en tenir à l'étymologie, d'après laquelle il signifie *Conquérant*, puisque l'Histoire nous prouve que *Cosroës Second* méritoit ce titre.

Sémiramis. Les Historiens Orientaux l'appellent le trône de *Cosroès* ; mais ce n'étoit pas seulement un trône, c'étoit un palais d'une hauteur prodigieuse, & d'une étendue si vaste, qu'il étoit soutenu par quarante mille colonnes d'argent, & que le faite en étoit orné de mille globes ou vases d'or ; les murailles étoient parées de trente mille pièces de tapisseries d'or & de soie ; les souterrains en étoient voûtés, & contenoient des trésors immenses en or, en argent, en pierreries. Il y avoit jusqu'à cent de ces salles souterraines, qui contenoient autant de trésors différens. Le plus considérable de tous, avoit un nom particulier ; il s'appelloit *Badaverd*, c'est-à-dire, *trésor apporté par le vent*. Ce nom lui avoit été donné parce qu'il contenoit les richesses de l'Empereur *Phocas*, qui, ayant eu peur en voyant *Cosroès* presque aux portes de Constantinople, avoit fait embarquer ses meubles les plus précieux, pour les faire transporter dans l'Isle de Chypre. Mais la tempête ayant jeté ces richesses sur les côtes de Syrie, les Gouverneurs de ce pays s'en étoient emparé,

& les avoit envoyés à *Cosroës*, qui les avoit placées dans son palais de Madain.

Cosroës prenoit quelquefois parmi les titres celui de *Roi des cent trésors*. Ce Monarque avoit d'ailleurs, (disent toujours les mêmes Auteurs) dans son sérail, trois mille filles de condition libre, & douze mille esclaves du même sexe, toutes belles. Six mille hommes montoient tous les jours la garde à la porte de son palais; il avoit six mille chevaux pour sa personne seule : les Historiens nous ont conservé le nom de deux de ces animaux : l'un s'appelloit *Barid*, & l'autre *Schebdir*. Quand il voyageoit, ou alloit à la guerre, il menoit avec lui neuf mille chameaux, & neuf cens soixante éléphants.

Tant que *Cosroës* fut heureux, il fut juste & sage, bon Prince, bon mari, & bon parent ; mais les revers que l'Empereur *Héraclius*, d'un côté, & les Mahométans de l'autre, lui firent éprouver dans sa vieillesse, l'aigriront, & changèrent absolument son caractère. Il devint tyran, cruel, maltraita ses sujets,

& même les enfans; c'est ce qui indisposa les Persans contre lui; ils se révoltèrent : *Syrès*, son fils aîné, se mit à leur tête, ils arrêtèrent *Cosroès*, & l'enfermèrent dans les voûtes souterraines où il gardoit ses trésors. Il eut la douleur de rester quelque temps enchaîné & maltraité au milieu de ces richesses, qui ne lui appartenoient plus : enfin, ce fils parricide le fit mourir. Mais il ne jouit pas long-temps de son crime; il ne régna que six mois, & en moins de quatre ans il eut six successeurs, dont le dernier, *Izdegerde III*, fut détrôné par les Sarrafins Mahométans. Ce fut alors que la ville de Madain fut ruinée, & le pays assujetti à l'Empire des Califes.

Les Historiens exacts nous apprennent peu de chose de *Chirin*. On croit généralement qu'elle étoit Chrétienne, & que le nom persan de *Chirin* répond au nom Grec d'*Irène*. Il n'y a que les Romanciers & les Poètes qui disent qu'elle étoit Princesse : les autres soutiennent, au contraire, qu'elle étoit chanteuse de profession; que *Cosroès*, qui devint amoureux de sa beauté & de ses talens, l'en-

tretint long-temps comme simple concubine, & enfin la déclara Reine, après la mort de la Princesse *Marie de Constantinople*, son épouse. On convient aussi qu'il fit bâtir assez près de Madain une belle ville, à laquelle il donna le nom de *Chirin*. Une autre circonstance de ses amours, que les Historiens graves & véridiques ne dissimulent pas, c'est que *Chirin* ne fut pas fidèle à *Cosroès*. L'Emir *Alischir*, un des Auteurs Orientaux les plus estimables, dit que le grand *Cosroès* éprouva, dans le temps de sa fortune la plus brillante, deux grands malheurs; le premier, fut d'être trompé par sa maîtresse, quoiqu'il l'eût fait Reine, puisqu'elle lui préféroit le jeune & beau *Ferhad*, qui n'étoit cependant qu'un homme d'une condition fort médiocre *,

* Nous entendrons parler de ce *Ferhad* dans le Roman que nous allons extraire; mais les Poètes Persans traitent mieux *Chirin* que les Historiens; ils en font une Princesse, & ne la font point infidèle à son époux.

Le second malheur , fut qu'il ne voulut point embrasser la religion Mahométane , quoiqu'il y fût engagé par une lettre du Prophete *Mahomet* lui-même : il déchira la lettre en présence de celui qui la lui avoit apportée. *Mahomet* l'ayant appris , prophétisa que l'Empire de *Cosroès* seroit déchiré comme il avoit déchiré sa lettre ; & cela arriva.

Saadi , Prince des Poëtes Persans , cite dans son *Gulistan* , ou *Empire des Roses* , poëme fameux , une réponse de *Chirin* à *Cosroès*. Ce Monarque se promenant avec elle dans ses superbes palais , & réfléchissant avec complaisance sur le bonheur , la gloire & les plaisirs dont il jouissoit : » Ah ! ma chère *Chirin* , » lui dit-il , qu'il est doux d'être Roi ! & » pourquoi , nous autres Monarques , ne » sommes-nous pas immortels ? Prince , » (lui répondit *Chirin*) il seroit bien mal- » heureux pour vous que les Rois fussent » immortels ; si cela étoit , vous seriez » sous la domination d'*Ardischir le Sassanide* , le premier Roi de votre race , » qui vivoit il y a 400 ans. *Cosroès* sentit » la justesse de cette réflexion «.

Voilà tout ce que les Historiens nous apprennent de *Cosroès* & de *Chirin* : il ne nous reste plus qu'à parler du Roman. Mais faisons observer, auparavant, que l'Auteur étoit Mahométan, & écrivoit dans le huitième siècle de l'Hégire, par conséquent, environ 700 ans après le regne de *Cosroès* ; aussi cet Auteur paroît-il très-mal au fait du costume & des mœurs des Rois de Perse, qui suivoient la religion des Mages. Les Romanciers Orientaux n'ont point, à cet égard, d'avantage sur nos Romanciers François, ils peignent toujours les mœurs qu'ils connoissent ; & non celles des Héros dont ils ont emprunté les noms, & qu'ils n'ont jamais connus.

Une seconde observation que nous devons faire, est sur le style ou le ton de l'Extrait que nous allons donner. Nous avons cru devoir imiter le goût de la poésie Persanne, sur-tout dans les morceaux que nous savons être en vers dans l'original ; nous avons tâché de rendre alors notre prose tout-à-fait poétique, & peut-être aurons-nous réussi, par ce moyen, à donner quelque idée des vers

Perfans. La poésie Orientale étant toute en images, il est plus aisé d'en transporter le caractère dans une langue étrangère, que de traduire, sur-tout en prose, les pensées délicates & spirituelles, tournées d'une façon particulière aux langues Européennes.

Roman de Cosroès & de Chirin.

Hormouz, que les Grecs appellent *Hormisdas*, régnoit avec gloire sur la Perse; rien ne manquoit à son bonheur que la satisfaction d'avoir un fils digne de le remplacer un jour, & de perpétuer l'illustre race des *Sassanides*, qui, depuis 400 ans, occupoit les trônes des *Cyrus* & des *Alexandre*. *Hormouz* demanda, pendant long-temps, cette grace à l'Etre Suprême. Il fit, pour l'obtenir, des pèlerinages & des aumônes; enfin, ses prières furent exaucées. Il eut un fils, qu'il nomma *Kosrou*, du nom de son aïeul, qui avoit mérité, par ses exploits & ses vertus, le surnom de *Nouschirvan-Aïdel*, c'est-à-dire, *le Grand & le Juste*.

Dès que ce jeune Prince fut parvenu à l'âge où les leçons des maîtres peuvent être de quelque utilité, son éducation fut confiée aux Mages, qui étoient, comme on le sait, les Prêtres & les Philosophes de la nation des Perses. Instruits dans la doctrine du grand *Zoroastre*, ces sages faisoient profession d'adorer le feu, mais c'étoit en le regardant comme l'emblème de la divinité de cet Etre unique, qui a autrefois tiré l'univers du sein du néant, & qui depuis ne cesse de l'éclairer, de l'échauffer, & de l'animer dans toutes ses parties. A mesure que *Kosrou* avançoit en âge, & que son esprit se formoit, ils l'initièrent successivement dans tous les mystères de leur doctrine; mais ils s'attachèrent, sur-tout, à éclairer & à perfectionner son cœur; ils lui apprirent comment il devoit se conduire tant qu'il ne seroit que simple particulier, & quelles obligations il auroit à remplir quand il seroit Roi. *Kosrou* se formoit en même-temps à tous les exercices du corps; il avoit appris à monter à cheval, à tirer de l'arc, à manier la lance; enfin, il s'étoit rendu propre au métier des armes,

& s'occupoit, en attendant, à la chasse, image de la guerre. Il attrapoit les gazelles à la course, poursuivoit & tuoit les lions & les tigres. En recevant les premières leçons de musique & de danse, il avoit commencé à goûter ces arts aimables; & quoiqu'il ne les possédât encore qu'imparfaitement, il aimoit à les voir exercer.

Malheureusement les amusemens firent, pendant quelque temps, oublier à *Cosroës* les leçons qu'il avoit reçues des Mages. Il négligea la Philosophie, la Politique & la Morale. Il faisoit de grandes parties de chasse, où il étoit accompagné de la jeunesse la plus brillante de la Cour de son père. Les rendez-vous étoient ordinairement sur les bords du Tygre. La compagnie, après avoir couru tout le jour dans les forêts & sur les montagnes voisines, s'y rassembloit sous des tentes magnifiques, où le Prince & ses amis passoient la nuit entière à faire bonne chère, & à goûter toutes sortes de plaisirs. Le lendemain, encore échauffés par les fumées du vin, ils faisoient quelquefois, dans les villages voisins, des désordres

qui excitèrent enfin des plaintes, lesquelles parvinrent jusqu'aux oreilles du Roi *Hormouz*. Le premier mouvement du Monarque en colère, fut de sacrifier son fils au repos de ses sujets. *S'il commence si-tôt à les tyranniser, s'écria-t-il, que fera-t-il quand il deviendra leur maître?* *Kosrou* fut avec raison allarmé de la colère de son père; il employa, pour l'appaiser, le crédit des Visirs & des Grands de l'Empire. Il y parvint; le Roi de Perse pardonna à son fils, & dédommagea tous ceux que ce jeune Prince avoit ruinés. *Kosrou* promit de changer de conduite, & tint parole en se choisissant des amis plus sages, & se procurant des plaisirs d'une espèce moins incommode aux sujets de son père.

Entre les nouveaux courtisans que le Prince s'attacha, il y en avoit un nommé *Schabour* encore assez jeune, mais dont l'esprit étoit déjà cultivé & le cœur formé par les voyages & les réflexions. Il possédoit d'ailleurs tous les talens agréables dans un degré rare : il faisoit, dans sa langue naturelle, des vers charmans; il les mettoit sur des airs de sa composition,

dont la musique étoit quelquefois touchante & attendrissante, & plus souvent gaie. Enfin il possédoit l'art de la peinture, & faisoit sur-tout des portraits parfaitement ressemblans.

Un jour que *Kosrou* lui demandoit ce qu'il avoit le plus admiré dans tout le cours de ses voyages : « Prince, lui répondit *Schabour*, je n'hésiterai pas à vous répondre. Ce que j'ai vu de plus beau, ce qui m'a le plus frappé, c'est la Princesse d'Arménie, héritière de ce Royaume, actuellement gouverné par sa mère. Elle s'appelle *Chirin*, c'est-à-dire, dans la langue de son pays, *douce & agréable*. Eh ! qui seroit plus agréable qu'elle, sur-tout pour un Prince, qui auroit le bonheur de lui plaire, puisque jamais le soleil n'a éclairé une beauté pareille ? Les qualités de son cœur & de son esprit, & la perfection de ses talens égalent les charmes de sa personne. Trois cens filles charmantes qui composent sa cour : & qui ne la quittent jamais, ne servent que d'ombre à ce merveilleux tableau. Enfin, Prince, si vous voulez savoir ce que

» l'on doit penser de *Chirin*, écoutez la
 » chanson dont j'ai composé l'air & les
 » paroles le soir même du jour où je la
 » vis pour la première fois. J'étois encore
 » dans l'enthousiasme que sa beauté cause
 » à tous ceux qui ont le bonheur de la
 » voir, & cet enthousiasme ne s'est point
 » refroidi ».

Ici l'Auteur Persan a placé un morceau de plus de 200 vers, qui contient la description & l'éloge des charmes de la Princesse d'Arménie. Le style en est pompeux, les comparaisons empruntées de la nature, mais dans le goût le plus oriental. Nous ne présenterons à nos lecteurs qu'une légère esquisse, en prose, de ce morceau de poésie.

« Les yeux de *Chirin* sont si brillans,
 » que quand elle entre, la nuit, dans un
 » bocage, les oiseaux croient voir l'astre
 » du jour recommencer son cours. Si elle
 » y vient l'hiver, ils croient voir le prin-
 » temps renaître; ils se mettent à chanter;
 » la nature entière sourit, & applaudit
 » aux charmes de *Chirin*.

» Le teint de *Chirin* est aussi frais qu'un
 » bouquet de fleurs du matin, humectées

» par la rosée. On remarque sur ses joues
» la rose épanouie; & sur sa bouche, on
» la voit en bouton.

» Sa voix est naturellement si douce &
» si touchante, le son en est si harmo-
» nieux, que quand elle parle, il semble
» qu'on entende un concert délicieux :
» quand elle chante, la nature est atten-
» tive, & s'émeut ensuite, suivant qu'elle
» l'ordonne. On voit que ce n'est pas seu-
» lement l'art du chant qu'elle possède,
» mais celui des enchantemens.

» Le sein de *Chirin* est une mer de
» lait sur laquelle la fierté & la liberté
» font naufrage; mais l'amour y vogue
» heureusement. Un doux zéphir est le
» seul vent qui l'agite. Au fond de cette
» mer est un trésor inestimable; c'est le
» cœur de *Chirin*. Celui qui l'obtiendra
» pourra se croire plus riche & plus heu-
» reux que le plus puissant Monarque du
» monde.

» Sa taille est noble & élégante; elle
» ressemble à ces belles plantes des Indes,
» dont le tronc droit & élevé porte, de
» distance en distance, des nœuds agréa-
» blement distribués, dont l'écorce est

» lisse & douce au toucher, qui produit.
 » des fleurs agréables à la vue, & qui
 » flattent l'odorat ; & des fruits colo-
 » rés & délicieux au goût, dont la tige
 » & les feuilles, doucement agitées par le
 » vent, forment un murmure harmo-
 » nieux, & qui satisfait ainsi & réjouit
 » à la fois tous les sens.

» Le cœur & l'esprit de *Chirin* réu-
 » nissent aussi toutes les perfections : son
 » cœur a la douceur & la chaleur de la
 » colombe ; son génie, l'élévation & le
 » coup-d'œil de l'aigle : elle voit mieux
 » des yeux de l'esprit que le lynx, qui,
 » avec ceux de son corps, découvre ce
 » qui est caché derrière les murailles &
 » dans les entrailles de la terre : elle
 » danse aussi légèrement que vole l'hi-
 » rondelle, & chante aussi mélodieuse-
 » ment que le rossignol.

» *Chirin* est un phénix : il faut, pour
 » qu'elle se reproduise, non-seulement
 » qu'elle s'enflamme, mais qu'elle se
 » brûle elle-même aux feux de l'amour.
 » Heureux celui qui allumera ce mer-
 » veilleux bûcher d'où doivent sortir des
 » étincelles, & un nuage odoriférant

» capable d'embraser & d'enchanter la
» terre entière ».

Cosroès, séduit par le récit poétique que *Schabour* venoit de lui faire de la beauté de *Chirin*, s'enflamma vivement pour elle, & fut pendant quelques jours tourmenté de l'idée de cette merveilleuse Princesse, au point qu'il ne pouvoit plus prendre de repos pendant la nuit. *Schabour* s'en étant apperçu & ayant tiré le secret de son Prince, s'offrit à le servir dans sa passion; il lui offrit de retourner en Arménie; l'assura qu'il trouveroit moyen de voir la Princesse, de lui faire connoître toute la violence de l'amour que *Kosrou* avoit pour elle, & de la disposer à y répondre. Le Prince l'embrassa tendrement, & s'abandonna à son zèle & à son amitié. *Schabour* partit après avoir pris la précaution de faire lui-même le portrait du Prince très - ressemblant, & d'en tirer jusqu'à trois copies.

Schabour étant arrivé en Arménie, prit de nouvelles informations sur la Princesse, sur les lieux qu'elle fréquentoit, & où il pourroit la voir. Il découvrit qu'elle de-

voit faire incessamment un petit voyage, ou espèce de pèlerinage dans un vallon fertile & agréable, & à quelque distance de la capitale. Ce vallon renfermoit un Temple, renommé par la dévotion avec laquelle le fréquentoient les Chrétiens du pays. On prétendoit que Jésus & sa Mère, fuyant en Egypte, s'étoient arrêtés en ce lieu, & qu'il s'y opéroit souvent des miracles. L'Eglise étoit desservie par une nombreuse Communauté de Cénobites ou Religieux Arméniens. C'étoient eux qui recevoient les Souverains du pays quand la piété les attiroit en ce lieu; qui leur fournissoient tout ce qui leur étoit nécessaire pendant le temps qu'ils y séjournoient, campés sous des tentes, au milieu des bocages agréables, & sur le bord des clairs ruisseaux qui coupoient ce délicieux vallon.

Schabour trouva moyen de pénétrer dans ce Couvent, &, en gagnant quelques Moines, de prendre leur habit & de se mêler avec eux quand la belle *Chirin* arriva dans ce lieu de dévotion. Il fut témoin des actes de piété qu'elle y pratiqua; & ayant su qu'elle devoit se rendre

sur la fin du jour dans un bosquet, il y entra avant elle, & attachâ, avec une guirlande & un ruban, à un arbre, dans l'endroit le plus reculé & le plus agréable du bocage, le portrait du Prince *Kofrou*. La Princesse ne tarda pas à se rendre dans ce lieu délicieux. Elle passa quelque temps à entendre des concerts exécutés par les filles de sa suite, à les voir danser, & à faire colation avec elles; mais sur la fin du jour elle apperçut le portrait. Les ornemens galans dont il étoit entouré, la frappèrent; ensuite jetant les yeux sur la figure de celui qu'il représentoit, elle fut saisie d'une sorte d'admiration: elle le contempla d'abord avec attention, bientôt avec intérêt: elle demanda, mais en vain, à qui ce portrait pouvoit ressembler, & par quel hasard il se trouvoit en ces lieux; ensuite elle le prit, le regarda cent fois; & ne le quitta plus jusqu'à ce que, rentrée dans la magnifique tente qui lui avoit été préparée, elle se coucha & s'endormit.

Chirin avoit une gouvernante trophabile pour ne pas s'appercevoir de l'effet que ce portrait avoit déjà produit sur le

cœur de la Princesse; elle sentit toutes les conséquences de sa passion naissante; & elle crut devoir y dérober, pendant la nuit, les traits qui l'enchantotent. *Chirin*, à son réveil, chercha vainement le portrait : la maligne gouvernante crut pouvoir la tromper en lui faisant un conte de bonne-femme; elle lui dit que ce portrait représentoit sans doute un génie, qui ne s'étoit fait voir que pour amuser l'imagination de la Princesse, & avoit ensuite disparu.

Schabour, instruit d'abord du succès de son expédient, apprit presque en même-temps l'événement qui trompoit son attente. Il étoit important de ne pas laisser refroidir le premier effet qu'il avoit produit; il prend le second portrait de son Maître, & le fait trouver à la même place où avoit déjà paru le premier. La Princesse le revoit, s'en occupe de nouveau, & promet les plus grandes récompenses à celui qui lui en fera connoître l'original. La gouvernante, plus alarmée, escamotte encore l'image de *Cosroës*. Nouveau désespoir de *Chirin*; nouvelle preuve de l'amour dont elle brûloit déjà pour le Prince

de Perse. Le troisième jour étoit déjà arrivé; elle se promenoit aux environs de son bosquet favori, inquiète de savoir quel étoit le jeune homme charmant dont la figure s'étoit deux fois présentée à ses yeux, lorsqu'entrant, suivie de peu de personnes, dans une allée sombre, mais agréable, elle apperçoit un Moine vénérable qui paroissoit méditer profondément, après avoir lu dans un livre qu'il tenoit ouvert. La Princesse l'interroge, & lui demande quel est le sujet de ses méditations. « Princesse, lui répond le faux » Religieux, (car c'étoit *Schabour* qui » s'étoit ainsi déguisé) je réfléchis non- » seulement sur le passé, dont l'étude & » l'expérience m'ont donné la connois- » sance, mais sur l'avenir dont, par une » grace particulière du ciel, les secrets » me sont connus. Rien ne m'est caché de » tout ce qui se passe actuellement sur la » terre, ni de ce qui s'y passera dans la » suite. Ah ! s'écria *Chirin*, sage vieillard, » puisque vous possédez ces merveilleux » secrets, apprenez-moi. Je fais » ce que vous voulez me demander, re- » prit *Schabour*; ordonnez à vos femmes

» de s'éloigner , & vous serez satisfaite ».
Chirin en donne l'ordre; & le prétendu
Moine continuant son discours sur le
même ton , & profitant de l'absence de la
Gouvernante : « Belle Princesse , lui dit-il ,
» celui que vous aimez déjà avant que de
» l'avoir vu , est le Prince *Kofrou* , fils du
» grand Roi de Perse , *Hormouç*. Si la
» peinture qui vous a été offerte de sa
» personne a eu le bonheur de vous in-
» téresser , le portrait qu'on lui a fait de
» vous l'enflamme bien davantage. Déjà
» il vous adore , & je suis chargé de vous
» dire de sa part que votre présence seule
» peut lui rendre la santé qu'il a perdue
» en s'occupant sans cesse de l'idée de vos
» appas. Ne croyez pas que les deux por-
» traits que vous avez vus ces jours passés
» vous aient été présentés ni par l'effet du
» hasard , ni par aucune puissance surna-
» turelle. C'est moi qui les avois mis sous
» vos yeux , pour vous faire connoître le
» Prince auquel je suis attaché. Voici un
» troisième de ses portraits , que *Kofrou*
» vous prie de conserver soigneusement :
» j'y joins une bague sur laquelle son
» nom est écrit. Ce sont des gages de sa

» tendresse & des garans de sa foi, que
» mon maître vous demande en grace de
» ne pas rebuter ».

Non-seulement *Chirin* ne les refusa pas; mais, pénétrée des mêmes sentimens pour le Prince de Perse, elle céda au plaisir de faire connoître à *Schabour* ses dispositions. Elle lui ordonna d'aller en assurer son maître, en lui promettant qu'elle trouveroit moyen de s'échapper seule du palais de sa mère, & de se rendre en Perse. Eh bien, Madame, lui répliqua le confident, puisque vous l'ordonnez ainsi, je vais consoler le Prince : il vous attendra dans ses Etats; &, dès qu'il saura votre arrivée, il volera au-devant de vous. Vous le reconnoîtrez aisément, tant parce que vous possédez son portrait, que parce que, suivant l'usage de notre pays, le Prince Royal de Perse ne cesse jamais de porter sur son front le bandeau Royal.

Schabour ayant si heureusement réussi dans son entreprise, ne perdit pas un moment pour aller rendre compte au Prince de son succès; mais quelques obstacles l'empêchèrent d'arriver à Madain aussi rapidement qu'il l'auroit désiré. Quant

à la Princesse d'Arménie, elle ne s'occupa plus que du soin de préparer sa fuite; &, comme on n'avoit aucun soupçon sur son projet, il lui fut aisé de le suivre. Elle feignit d'avoir envie de faire une partie de chasse, & demanda à sa mère la permission de se servir du fameux cheval *Chebdiç*, qui étoit le meilleur de ses écuries, & le plus vite à la course. Cette grace, qui paroissoit en elle-même très-légère, lui fut aisément accordée. *Chirin*, montée sur *Chebdiç*, ne fut pas plutôt au rendez-vous, que faisant semblant de poursuivre une gazelle, elle laissa bientôt en arrière toute sa suite; &, s'étant auparavant bien instruite du chemin de la Perse, elle le suivit; &, avant la fin de la première journée, elle avoit déjà passé les limites des Etats de sa mère.

L'on juge bien que l'on fut très-inquiet à la cour d'Arménie d'avoir vu ainsi disparaître la Princesse; mais on n'eut garde de soupçonner sa fuite & son motif. On s'imagina que son cheval ayant pris le mors aux dents, l'avoit emportée, & on se flatta de la voir revenir; mais loin de donner cette satisfaction à sa mère & à

ses sujets, elle s'éloignoit de plus en plus de l'Arménie, & s'enfonçoit dans la Perse. Pendant sept jours, elle fit la même diligence, ne s'arrêtant que dans quelques hameaux pour se reposer & se nourrir de mets simples & grossiers. Dans l'un de ces gîtes, elle changea ses habits contre d'autres tout-à-fait simples, cachant soigneusement ses pierreries, & les autres ornemens qui auroient pu la faire reconnoître.

Enfin, elle n'étoit plus qu'à une journée de Madain, lorsqu'elle apperçut une prairie émaillée de mille fleurs, à travers laquelle couloit un ruisseau d'une eau très-claire & très-fraîche, parce qu'il étoit bordé de quelques arbres. La limpidité de l'eau, la solitude du lieu, la déterminent à se baigner. Elle se déshabille, dénoue ses beaux cheveux, & entre dans l'eau où on eût pu la prendre (dit notre Auteur) pour le soleil se plongeant dans l'onde à la fin de sa course journalière.

Schabour n'étoit point encore de retour à Madain; & *Kofrou* desirant de savoir quel avoit été le succès de son voyage, & brûlant d'amour & d'impatience, étoit rêveur,

reuveur ; distrait , ne répondoit juste à rien de ce qu'on lui disoit , & paroissoit occupé d'un grand projet. Les ennemis qu'il avoit auprès du Roi son père , (car les Princes héritiers du trône en ont , & les Rois mêmes n'en sont pas exempts) ; ces jaloux , disons-nous , cherchèrent à faire entendre au Roi *Hormouz* , que le Prince , son fils , formoit des complots & des conspirations contre sa personne. Le Monarque lui-même l'ayant interrogé , & *Kosrou* n'ayant point osé lui découvrir son secret , le Roi sentit son soupçon se fortifier , & se préparoit à faire enfermer l'héritier du trône , lorsque celui-ci averti par un ami fidèle , nommé *Bourdjeher* , prit le parti de se dérober à la calomnie & aux dangereuses suites de la prévention. Il embrassa *Bourdjeher* ; & lui recommanda , si la Princesse *Chirin* arrivoit à Madain avec *Schalour* , de la conduire dans une maison de campagne délicieuse qu'il avoit auprès de la ville , & de l'en rendre maîtresse absolue , en attendant qu'il pût revenir auprès d'elle après avoir calmé la colère de son père. *Boudjeher*

promit de suivre ses ordres ; & tint parole.

Le Prince partit, suivi seulement de deux domestiques , sans aucune marque qui pût faire soupçonner son rang. Il se trouva le lendemain dans cette même prairie , & au bord du même ruisseau dans lequel *Chirin* se baignoit. Il apperçoit , à travers les arbres , une jeune beauté qui se lavoit dans l'eau , & à quelque distance , un beau cheval magnifiquement harnaché , qui païssoit l'herbe sans guide & sans maître. Frappé des charmes de la baigneuse , il jeta un cri d'admiration , & descend pour s'en approcher. *Chirin* tourne les yeux , & regardant avec surprise le cavalier , elle reconnoît en lui les traits du portrait qui lui avoit été remis par *Schabour* ; mais la tête du Prince n'étoit point ornée du bandeau Royal , & la Princesse en conclut que ce n'étoit qu'une ressemblance. Elle ne pensa qu'à le fuir : Seigneur inconnu , lui dit-elle , en plongeant dans l'eau , & se cachant autant qu'il lui fut possible , songez à ce que la décence & la considération due à mon sexe exigent ; permettez-moi du moins de repren-

dre mes habillemens , après quoi je pourrai décemment vous parler & vous entendre. *Cosroès* s'arrête , & s'éloigne un moment : la belle ayant promptement repris ses vêtemens , remonte sur son cheval , & fuit avec la plus grande rapidité , en prenant le chemin de Madain.

Le Prince revient , & ne voit plus l'objet qui l'a frappé. Il cherche vainement le chemin qu'il a pu prendre en fuyant. Il est fâché de ne plus le voir ; mais bientôt consolé de cette perte , il prend le chemin d'Arménie , dans l'espérance de fuir en même-temps la colère de son père , & d'y rencontrer la Dame de ses pensées. Cependant *Chirin* arrive dans la capitale de la Perse ; *Boudjehur* ne négligeoit rien pour être instruit du moment de son arrivée. Il reconnoît la Princesse malgré son déguisement , & se fait connoître à elle pour le confident du Prince. Il la conduit dans cette maison de campagne délicieuse qui lui étoit destinée. Là elle reprend les habits convenables à son sexe & à son rang ; on lui donne des femmes pour la servir , & on ne néglige rien pour achever d'embellir cette habitation.

L'Auteur Persan fait ici une description aussi brillante de ce palais, qu'il en a fait une pompeuse des beautés & du mérite de Chirin; mais nous nous garderons bien de traduire ni d'imiter ces détails de magnificence : il y a une grande différence entre l'effet que peut faire sur l'esprit de la description d'un palais, en style Oriental élevé & métaphorique, & celui que fait sur le cœur l'idée d'une beauté vraiment charmante & merveilleuse.

Pendant les premiers momens du séjour de la Princesse dans ce palais, on lui dit que le Prince étoit allé faire une partie de chasse, mais qu'il devoit être incessamment de retour. Elle le crut, & espérant bientôt le voir, elle s'occupoit des beautés du lieu. Mais enfin *Bourd-jehér* fut obligé de lui avouer que *Kosrou* ayant eu le malheur de tomber dans la disgrâce de son père, il avoit été forcé de fuir, & qu'on ne pouvoit pas dire précisément dans quel temps il reviendrait : alors *Chirin* se livra à la plus vive douleur; & le beau palais qu'elle habitoit, lui parut une horrible solitude.

Voici le sens des plaintes qu'elle

faisoit continuellement répéter aux échos.

Dans ce séjour où tout enchante,
Puis-je goûter quelque douceur ?
Hélas ! je languis dans l'attente
D'un Prince , maître de mon cœur.
Beau palais , jardin admirable ,
Lieu que je crus d'abord charmant ,
Non , non , vous n'avez rien d'aimable ,
Vous ne m'offrez point mon amant.

Une superbe architecture
Orne vos vastes bâtimens ;
Une délicate sculpture
En enrichit les ornemens :
Beaux arts , rivaux de la nature ,
Vous vous épuisez vainement ;
Je n'admire qu'une peinture ,
C'est le portrait de mon amant.

Chaque jour , esclaves fidelles ,
Vous voulez offrir à mes yeux
Spectacles , ou fêtes nouvelles ,
Parures , bijoux précieux :

Ah ! de vos soins mon cœur s'offense ;
Ces lieux à mon amant soumis ,
Autrement que par sa présence ,
Pourroient-ils donc être embellis

Loin de l'objet qui nous engage ,
Les parfums perdent leur odeur ;
Les oiseaux perdent leur ramage ;
Et les fruits perdent leur saveur :
La nuit on s'agite , on soupire ;
L'astre du jour perd son effet ;
Si le cœur n'a ce qu'il desire ,
Aucun des sens n'est satisfait.

Pendant que *Chirin* exprimait ainsi ses regrets, *Cosroès* étoit arrivé en Arménie, où il ne fut pas plutôt connu pour ce qu'il étoit, qu'il fut reçu avec toutes les distinctions & tout l'empressement imaginables. La Reine s'aperçut qu'il étoit triste, & attribua son état à la peine qu'il ressentait d'être tombé dans la disgrâce de son père : son chagrin avoit pour première cause l'absence de la Princesse. Il augmenta, & sa santé même parut considérablement altérée, lorsqu'on lui annonça

un Persan qui demandoit à être admis à son audience. Ce Persan étoit *Schabour*. Il étoit arrivé à Madain peu après le départ du Prince, & avoit appris & la disgrâce de son Maître, & l'arrivée de *Chirin* au palais enchanté. Après un long entretien avec le Prince, il reprend le chemin de Madain, & vole, pour ainsi dire, auprès de la Princesse, pour la conduire auprès d'une mère & d'un amant également disposés à la bien recevoir. *Chirinn* n'hésite pas de retourner sur ses pas. Elle remonte sur *Schebdiz*, suivie de *Schabour*, & se revoit en Arménie. La Reine instruite de ses dispositions, la reçoit avec tendresse, & jouit de la flatteuse espérance de la voir unie avec l'héritier du trône de Perse. Mais elle étoit trop sage pour ne pas sentir que cette idée ne pouvoit se réaliser que lorsque *Cosfroès* auroit fait sa paix avec son père. En attendant ce moment, elle recommandoit sérieusement à *Chirin* une conduite très-réservée avec le Prince de Perse. » Votre

» amour, lui disoit-elle, ô ma chère fille!

» est noble dans son objet, puisque vous

» vous êtes enflammée pour un grand

» Prince ; il est juste & légitime dans ses
 » vues , puisque vous voulez partager en
 » semble les trônes qui vous attendent ;
 » mais que votre circonspection soit in-
 » finie : prenez avec le jeune *Cosroès* ce
 » ton qui sied si bien à une grande Prin-
 » cesse , & qui fait respecter ses vertus
 » sans éteindre l'amour qu'inspirent ses
 » charmes.

Chirin promet de se conformer aux
 sages leçons contenues dans ce chapitre ,
 qui dans l'original est très-long , & tout en
 vers , remplis des métaphores familiè-
 res aux Orientaux.

La Reine d'Arménie , assurée des dis-
 positions de sa fille , la laissoit sans crainte
 prendre avec *Cosroès* le divertissement
 de la chasse. Le Prince & la Princesse
 étoient également habiles dans cet exer-
 cice , & accoutumés à s'y livrer. *Chirin*
 domptoit les chevaux les plus fougueux ,
 tiroit de l'arc avec la plus grande adresse ,
 & combattoit toujours avec succès les ti-
 gres & les lions. On se trouvoit au rendez-
 vous dès la pointe du jour ; on commen-
 çoit la chasse à la fraîcheur & lorsque
 le soleil étoit assez élevé pour ne pouvoir

plus être supporté, les chasseurs & les chasseresses se retiroient sous des pavillons magnifiques, où la bonne chère & la musique les délassoient des fatigues qu'ils venoient d'essuyer. *Cosroès* avoit à sa suite le meilleur joueur de luth de l'univers : ses airs étoient tendres & passionnés ; il composoit, à l'impromptu, des vers très assortis à cette musique, & qui, comme elle, étoient capables d'achever de troubler la raison du tendre & ardent *Cosroès*.

Un jour que le Prince venoit d'entreprendre peindre si vivement la passion qu'il ressentoit, il s'en expliqua avec la Princesse d'une manière si pressante, que celle-ci, se souvenant des sages réflexions de sa mère, crut devoir s'en offenser. Le lendemain *Cosroès*, reconnoissant sa faute, en demanda pardon : il l'obtint ; mais étant retombé plusieurs fois dans le même égarement, & ayant toujours éprouvé la même résistance & les mêmes reproches ; ayant appris d'ailleurs que son père, loin de s'appaiser, en apprenant quel étoit l'objet de sa passion, n'en avoit paru que plus irrité contre lui, & que

l'idée de voir son fils s'unir à une Princesse Chrétienne, avoit excité son courroux au point qu'il vouloit se mettre à la tête d'une armée nombreuse pour venir ravager l'Arménie, le malheureux Prince, désespéré de tant de contradictions, prit le parti d'abandonner ce pays; & de passer auprès de l'Empereur Grec à Constantinople après avoir écrit à sa Princesse une lettre très-passionnée & très-touchante, dans laquelle il lui faisoit sentir que, par sa retraite, il espéroit sauver l'Arménie des fureurs de son père, & se dérober à l'ardeur excessive d'une passion trop impérieuse.

L'héritier du Trône de Perse fut reçu à la Cour de Constantinople avec autant de distinction qu'il l'avoit été à celle d'Arménie. L'Empereur voulut qu'il logeât dans son palais, & ne négligea rien pour lui plaire, le distraire & l'amuser pendant le séjour qu'il fit dans sa capitale.

Le Monarque Grec n'avoit qu'une fille qui s'appelloit *Marie*: elle étoit très-belle, & son cœur étoit disposé à la tendresse; aussi ne fut-elle point insensible aux graces du beau *Cosroës*; mais l'image de *Chirin*.

rendoit le cœur du Prince inaccessible à toute autre ardeur. Cependant des circonstances politiques le déterminèrent successivement à répondre à cette seconde passion, qu'il inspiroit sans la partager. Le Roi *Hormouz* mourut : le Trône appartenoit à *Cosroès* ; mais l'ambitieux *Behram*, son oncle, ayant profité de son absence crut pouvoir s'en emparer, quoique la plus saine partie de la Nation reconnût les droits du Prince de Perse. Ce n'étoit qu'à la tête d'une armée qu'il pouvoit se rendre dans ses Etats pour les faire valoir, & engager ses partisans à se joindre à lui ; & ce n'étoit que de l'Empereur d'Orient qu'il pouvoit espérer un secours si nécessaire. Il prit donc le parti de s'adresser à lui avec confiance. *Maurice* ne le refusa pas ; mais il s'étoit apperçu des sentimens que sa fille avoit conçus pour *Cosroès* ; & il envisageoit, avec raison, de grands avantages dans cette alliance. Il fit donc entendre au jeune Monarque Persan, que les secours qu'il pouvoit lui donner, feroient une suite du don de la main de sa fille. *Cosroès* l'accepta. Le desir de regner l'em-

porta , dans ce moment critique , sur le souvenir de la belle *Chirin*. Le mariage se conclut ; & ce fut à la tête d'une armée Grecque que le fils d'*Hormouz* , après avoir gagné deux batailles , & tué de sa main l'usurpateur du Trône de son père , y remonta. Dès qu'il s'approcha de *Madain* , tout se soumit , & ce fut le sage *Bourdjeher* qui , à la tête des Grands , de la Noblesse & du peuple Persan , vint le haranguer & lui rendre hommage. Quelque temps avant la mort , *Hormouz* l'avoit déclaré son premier Visir ; & *Cosfroès* , qui avoit depuis long-temps éprouvé sa fidélité , ne pouvoit mieux faire que de le conserver dans ce poste. *Bourdjeher* mêla , dans le compliment qu'il fit au jeune Roi , des leçons importantes sur la manière dont il devoit gouverner ses peuples. » Seigneur , lui dit-il , en se prosternant à ses pieds , qu'il me soit permis de donner à mon Maître quelques avis qui pourront contribuer à son bonheur & à celui de ses sujets. Mon âge , mon expérience & celle de mes pères qui , depuis plus de 60 ans , ont été les Ministres des vôtres , mon amour

» pour la gloire de votre Couronne &
» mon zèle pour votre personne, me
» donnent cette hardiesse ». Parle, ré-
pondit le jeune Monarque, je connois
ton zèle & je t'écouterai avec bonté.
» Seigneur, continua *Bourdjeher*, regar-
» dez-vous, à l'égard de vos sujets, com-
» me un sage Berger qui conduit un trou-
» peau qu'on lui a confié : non-seule-
» ment il ne doit point lui faire de tort
» par lui-même, ni déchirer la peau de
» ses brebis, sous prétexte de prendre
» leur laine ; mais il doit s'occuper du
» soin de le défendre, & empêcher qu'il
» ne soit dévoré. Le Berger est compa-
» ble à son Maître du mal qu'il fait, &
» de celui qu'il laisse faire. Ainsi, le Mo-
» narque l'est à Dieu des désordres qu'il
» n'empêche pas, & sur-tout du mauvais
» choix de ses Ministres. Quand je de-
» vrois parler contre mon propre intérêt,
» je vous dirai qu'il ne faut pas leur ac-
» corder une entière confiance sans s'être
» bien assuré qu'ils en sont dignes. Si
» vous voulez en bien juger, faites-leur
» discuter en votre présence des ques-
» tions délicates & importantes, ils vous

» éclaireront, sur-tout s'ils ne sont pas
» tous du même avis; & pour leur don-
» ner le temps d'approfondir les ques-
» tions, ne dites jamais votre opinion
» qu'après avoir bien connu leur senti-
» ment; car s'ils entrevoient d'abord
» votre façon de penser, la politique ou
» la complaisance les empêcheront de
» découvrir la leur. Cherchez à mériter
» les louanges, & ne rejetez, ni ne mé-
» prisez celles que vous aurez méritées.
» Les éloges & la satisfaction des peuples
» sont la seule monnoie avec laquelle ils
» puissent récompenser leurs Souverains.
» N'aimez point les flatteurs, mais ne
» les craignez pas; quand on vous don-
» nera des louanges, examinez-vous bien
» vous-même, vous saurez si vous les
» méritez. Il n'en est pas des Rois com-
» me des femmes : on persuade aisément
» à celles-ci qu'elles sont très-belles lorf-
» qu'elles ne le sont plus, ou même
» qu'elles ne l'ont jamais été que très-
» médiocrement; mais on persuade dif-
» ficilement à un Roi qu'il a fait de
» grandes actions, quand il ne les a ja-
» mais ni faites ni ordonnées. N'entrepre-

» nez jamais rien que vous ne vous foyez
» assuré de la possibilité de l'exécuter, &
» du plus ou moins de danger qu'il y
» auroit à l'abandonner. Le sage *Lock-*
» *man* * avoit coutume de dire : *N'entre*
» *point dans un lieu, que tu ne saches*
» *comment tu en sortiras.* Le même Sage
» ajoutoit : *Ce sont les aveugles qui*
» *m'ont donné les premières leçons de*
» *sagesse, car ils s'assurent toujours du*
» *terrain avant que d'y mettre le pied.* »

Cosroès, loin d'être irrité de la liberté qu'avoit prise son Visir, lui en témoigna sa satisfaction, & s'occupa sérieusement, avec lui, du soin de faire le bonheur de ses peuples.

Cependant on avoit appris en Arménie la retraite de *Cosroès* à Constantinople, la manière dont il y avoit été reçu, & celle dont il avoit obtenu des secours pour remonter sur le Trône de son père. Le mariage du nouveau Roi avec la Princesse Grecque, fut ce qui affecta plus particulièrement la Reine & sa fille. La première

* Fabuliste fameux chez les Orientaux.

succomba au chagrin que lui causa cette nouvelle; la seconde, soutenue par l'espoir qu'elle conservoit encore de ramener un amant infidèle, fut plus piquée qu'accablée de douleur, & s'occupa des moyens de reprendre son empire sur le cœur de *Cosroës*. Après avoir rendu à sa mère les honneurs funèbres, l'avoir pleurée assez long-temps, & avoir pris, pour l'administration & la tranquillité de son Royaume, les mesures les plus sages, elle envoya le fidèle *Schabour*, qui étoit resté auprès d'elle, à Madain, s'informer de ce qui s'y passoit. *Schabour* trouva le Roi de Perse, à la vérité uni avec la belle *Marie*, mais toujours occupé de *Chirin*, & ne desirant que le bonheur de la revoir. Le palais que la Princesse avoit habité étoit resté vacant. Les esclaves qui l'avoient servie y étoient tous encore, quoique dans la tristesse & le désœuvrement. Non-seulement on n'avoit rien ôté de ce palais, mais le Monarque Persan y faisoit tous les jours porter de nouvelles richesses, dans l'espérance que sa maîtresse en viendrait quelque jour reprendre possession. Il y alloit lui-même souvent, mais seul, & uniquement pour

soupirer en pensant à *Chirin*. Il se faisoit montrer, par *Ferhad*, les lieux où la Princesse se tenoit le plus ordinairement pendant qu'elle y séjournoit, & c'étoient les seuls dans lesquels il s'arrêtoit.

Ferhad étoit un jeune homme d'une figure très-aimable, qui avoit tout l'esprit & possédoit tous les talens imaginables. Il étoit fils d'un vieux, mais habile Architecte, que *Cosfroès* avoit employé pour bâtir sa maison de campagne; & qu'il en avoit fait ensuite Intendant ou Concierge. *Ferhad* avoit suivi son père dans cette habitation, & y avoit vu la Princesse d'Arménie; mais il n'étoit encore alors que dans l'adolescence. Depuis, il étoit parvenu à l'âge de la brillante jeunesse. A la mort de son père, *Cosfroès* l'avoit chargé des mêmes soins pour la conservation & l'embellissement de ces lieux.

Schabour ayant été rendre compte à *Chirin*, des dispositions & des sentimens de son Maître, l'amoureuse Reine en fut si satisfaite, qu'elle prit la résolution de se rendre dans ce palais enchanté, où elle avoit si long-temps soupiré après son amant. Elle part donc sous la conduite

de *Schabour*. Dès qu'elle est arrivée, le confident va prévenir le Roi. *Cosfroès* est dans le ravissement, & les conditions que son amante lui impose, ne peuvent, l'effrayer. Elle veut être traitée en Reine étrangère, avec tout le respect & les ménagemens dus à son rang; & elle exige que le Souverain qu'elle aime contienne ses desirs, dans la l'erse, avec la même régularité à laquelle elle l'a forcé en Arménie; & qu'il se contente de la preuve qu'elle lui donne, par cette visite, de sa tendresse, & du prix qu'elle attache au plaisir de le voir.

Cosfroès vient de lui promettre en se jettant à ses pieds, & les conditions étant ainsi réglées, le Romancier prétend qu'elles furent exactement remplies, quoique le séjour de *Chirin*, dans ce palais, fut fort long. Au reste, elle n'en sortoit jamais, & ne voyoit, dans ce lieu, que *Cosfroès*, son confident *Schabour*, *Ferhad* & ses esclaves.

C'est à cette époque que ce dernier devient un personnage intéressant dans le Roman de *Dgiamy*.

Il étoit particulièrement chargé par son

Souverain d'exécuter les ordres de la Reine d'Arménie ; & on lui avoit même ordonné de ne rien trouver de difficile de tout ce qu'elle pourroit exiger de son génie inventif , & de ses soins. Assurément on ne pouvoit être mieux disposé que l'étoit *Ferhad* ; car déjà les yeux de la belle *Chirin* avoient enflammé son jeune cœur. Comme il étoit tous les jours à portée de la voir , ses desirs renaissoient sans cesse : il étoit trop heureux d'être employé à quelque chose qui pût lui plaire. Plus les fantaisies que pouvoit avoir la Reine étoient singulières , plus il s'efforçoit de montrer son zèle en les satisfaisant. Un jour e'le parut desirer qu'un des beaux bassins de marbre blanc , qui étoient dans les bosquets de son jardin , fût rempli de lait afin qu'elle pût s'y baigner plus délicieusement. *Ferhad* entreprit de la satisfaire sur ce point. Il établit sur un petit coteau voisin de nombreux troupeaux de vaches , de chèvres & d'ânesses. Quand la Princesse vouloit se baigner , on les faisoit passer dans une laiterie , & l'on remplissoit de leur lait un vaste réservoir , d'où , par des tuyaux d'argent , il couloit dans le bassin. *Chirin*

fut enchantée du zèle & de l'industrie de *Ferhad*. Elle lui en témoigna sa satisfaction en le comblant d'éloges, qui achevèrent de porter le trouble dans l'âme du malheureux Intendant de ses jardins. Il ne desiroit que de nouvelles occasions de se signaler : elles ne tardèrent pas à s'offrir. Un jour la Reine dit que si quelqu'un étoit assez habile pour lui faire voir les poissons voler & les oiseaux nager, elle le croiroit finon un enchanteur, du moins le plus habile homme du monde. *Ferhad* fit construire un pavillon, dans lequel on entroit par les côtés, en suivant deux pentes douces, ornées de gazon & de balustrades. La principale pièce de ce pavillon étoit un fallon très-orné, dont le plafond & le plancher étoient de glaces. Au-dessus étoit un vaste réservoir plein d'une eau claire & lympide, & rempli des plus beaux poissons, que ceux qui étoient dans le fallon voyoient nager & se jouer sur leurs têtes. Au-dessous de ce fallon étoit une vaste & agréable volière, dont le fond étoit planté d'arbres plus ou moins grands, sur lesquels il étoit aisé aux oiseaux de se percher & de faire leurs nids :

ils voltigeoient ensuite pour chercher leur nourriture, qu'on plaçoit dans différens coins de la volière. Comme tout cela se voyoit à travers des glaces, les oiseaux avoient l'air d'être dans l'eau, & les poissons sembloient voler dans les airs. Cette seconde invention attira encore de nouveaux complimens à l'ingénieur *Ferhad* : ils augmentèrent son zèle & son ardeur.

Cependant une sorte d'inquiétude parut agiter *Chirin*. Quoique charmée d'être auprès de *Cosroès*, & craignant de s'en éloigner, elle parut regretter de ne plus voir sa capitale, & sur-tout de ne pouvoir se reposer dans un kiosque de son palais, où elle passoit délicieusement une partie de ses journées. La fenêtre principale donnoit sur une place à laquelle aboutissoit une grande rue qui conduisoit à une des portes de la ville. Par-delà l'on voyoit une plaine fertile, & dans le lointain une forêt. *Ferhad* étant instruit de toutes ces particularités, & même ayant su de *Schabour* comment le kiosque étoit meublé, en fit construire un absolument pareil, disposer en face une place, une rue, une porte &

des bâtimens de bois qui avoient l'air d'être de pierres. La plaine & la forêt se trouvoient naturellement au bout de cette avenue. On habilla des esclaves en Arméniens de tout sexe & de tous états : ils se promenoient devant la fenêtre de la Reine, qui pouvoit ainsi se croire au centre de son Royaume. De nouveaux éloges furent prodigués à l'Architecte. *Cosroès* & *Chirin* même l'en accablèrent. Ces nouveaux succès achevèrent de faire perdre la raison au malheureux *Ferhad*. Un jour qu'il trouva *Chirin* seule, il lui fit la déclaration la plus vive : elle le repoussa avec majesté ; mais cependant avec quelque bonté, ayant pitié de son état. L'insensé fuit aussi-tôt ; & , déchirant ses habits, s'enfonce dans la forêt voisine, où, successivement, ne vivant que de fruits sauvages, de racines & d'herbes crues, il mena la vie la plus triste, ayant souvent à disputer cette foible nourriture contre les bêtes sauvages. Il gémissoit, apostrophoit le ciel, & parloit sans cesse de *Chirin* dans des termes emphatiques, qui marquoient également & son extravagance & sa passion.

Ce fut dans cet état que le Roi de

Perse le trouva, lorsqu'ayant appris son égarement & sa fuite dans la forêt, il alla l'y chercher. La conversation du Monarque & de l'Ingénieur est en vers & très-longue dans l'original Persan ; mais elle est intraduisible en François, par l'extrême singularité des propositions de *Cosroès* & des réponses de *Ferhad*, qui conclut par demander la mort, qu'on n'eut garde de lui accorder.

Une seconde visite (encore plus intéressante pour lui) fut celle de la Reine même. Autre conversation poétique, & sur un ton si métaphorique, si allégorique & si étranger au goût Européen, que nous n'en pouvons faire aucun usage.

Enfin, quelque courtisan mal-adroit imagina de dire à *Cosroès* que, pour guérir *Ferhad* de sa passion, il falloit lui faire dire que *Chirin* étoit morte. Ce Conseil fut malheureusement suivi ; & *Ferhad* n'eut pas plutôt entendu cette fausse nouvelle, que jettant un grand soupir : *Ah !* dit-il, *puisque ta Reine n'est plus, malheureux Ferhad, que fais-tu sur la terre ?* En proférant ces dernières paroles, il expira. *Cosroès* apprit sa mort avec regret, & ordonna qu'on enterrât honorablement

le martyr de *Chirin*; mais celle-ci en fut encore plus sensiblement affectée. Elle pleura amèrement cet homme d'esprit & à talens, mort d'amour pour elle; & elle voulut qu'on lui élevât un superbe monument au milieu de la forêt, & à l'endroit même où il étoit expiré. Le marbre n'y fut point épargné, & l'on y voyoit gravée, sur une pyramide de porphyre, une longue inscription qui contenoit toute l'histoire de sa passion, de son délire & de sa mort. Quoique ce magnifique tombeau parût aussi propre à immortaliser la réputation des charmes de la Reine, qu'à rappeler l'amour de *Ferhad*, *Cosroès* jugea à propos d'en être jaloux. Il pensa qu'un amant si regretté ne pouvoit pas avoir été tout à-fait indifférent; mais *Chirin*, en grande Princesse, supérieure aux soupçons, ne s'offensa pas de celui-ci.

Il y avoit un an que *Chirin* vivoit dans son palais enchanté, voyant presque tous les jours son amant, mais le contenant toujours dans les bornes du respect, lorsque la Reine *Marie* mourut *Cosroès* ne put s'empêcher de donner de larmes à la perte de cette Princesse, aux parens de
laquelle

laquelle il avoit les plus grandes obligations, qui l'aimoit, & qui avoit toujours eu, à son égard, une conduite irréprochable ; mais après avoir porté son deuil pendant le temps convenable, il ne s'occupa plus que du soin de placer *Chirin* sur le trône de Perse, & d'unir la couronne d'Arménie à la sienne ; ce qui s'effectua au bout de quelques mois.

L'Auteur nous fait une pompeuse description des nêces du héros & de l'héroïne de son Roman, & des présens magnifiques que le premier fit à l'autre. Pour faire mieux sentir, apparemment, le mérite de leur conduite réservée pendant leurs premiers amours, il emploie les plus sublimes métaphores & les plus fines allégories pour nous peindre, dans le style le plus oriental, la victoire complète que *Cosroès* remporta sur l'innocence & la modestie de la Reine d'Arménie, après de si longs & de si estimables délais. Laissons l'imagination de nos Lecteurs s'exercer sur cet intéressant sujet.

Cependant *Cosroès*, s'abandonnant au charme des plaisirs, négligeoit les soins

de son Empire. Il oublioit les leçons du sage *Bourdjeher* : en pilote négligent, il abandonnoit le gouvernail de la Perse ; il laissoit tyranniser ses sujets ; il ne rendoit plus la justice par lui-même ; il faisoit la guerre par des mauvais Généraux & négocioit par des Ambassadeurs gaulches & mal-adroits. La Perse s'en aperçut , gémit, murmura , se souleva enfin. La nation & l'Empire Persan essuyèrent des revers : un usurpateur occupoit le trône de *Maurice* ; après avoir été quelque-temps vaincu par les troupes de *Cosroès*, il le vainquit à son tour. Un homme tout à la fois prophète & conquérant (*Mahomet*) sortit alors du sein de l'Arabie , & fut le fondateur d'une religion nouvelle & d'un Empire nouveau : il fit proposer à *Cosroès* de se soumettre à l'un & à l'autre ; sa proposition fut rejetée avec hauteur ; il enleva à la Perse des Provinces , & prépara la ruine du grand Empire de Cyrus. Enfin le fils même de *Cosroès*, *Syrsès*, l'aîné des enfans qu'il avoit eus de *Marie* se revolta contre son père , osa porter sur lui des mains rebelles & parricides, l'arrêta , le fit enchaîner & emprisonner

Oserons-nous le dire ? il lui fit donner la mort !

Chirin ne survécut à son époux que le temps nécessaire pour lui faire donner, avec un sang-froid héroïque, une sépulture honorable. Le nouveau Roi y consentit, & y contribua même : il crut expier un crime irrémissible en rendant de vains honneurs à la cendre de son père. Un superbe mausolée lui fut élevé ; son nom & ses exploits y furent gravés en lettres d'or ; *Chirin* eut soin de faire réserver une place pour elle, & dans le cercueil, & dans l'épitaphe. Le dernier jour des cérémonies étant arrivé, elle se perça le sein sur le corps de son époux, & donna ainsi à la postérité un exemple mémorable de courage & de fidélité.



Suite des Contes Turcs, ou de l'Histoire de la Sultane de Perse & des quarante Visirs. Continuation de l'article quatrième de notre Volume du premier Octobre dernier.

Nous avons annoncé, dans le premier Extrait que nous avons donné des Contes Turcs, que M. Galland n'en avoit traduit qu'une partie; que nous possédions un Manuscrit de ces Contes dans leur langue originale, qui en contenoit bien davantage; & que M. Cardonne ayant bien voulu nous les faire connoître, nous donnerions l'Extrait de quelques-uns, non encore traduits; à mesure que nous en aurions besoin, pour compléter l'étendue ordinaire de nos Volumes. Nous nous trouvons aujourd'hui dans ce cas, & nous allons donner l'Extrait de trois de ces Contes. racontés par autant de Visirs, pour prouver au Sultan combien on doit se méfier des femmes. Nous protestons toujours que nous ne sommes point du tout de l'avis de ces Visirs-là.

Le mari pondeur, premier Conte Turc.

Un payfan Turc, en défrichant un champ qui lui avoit été abandonné pour en tirer parti s'il le pouvoit, sentit un jour résister à sa pioche une large pierre, à laquelle étoit attaché un gros anneau. Il la souleva, & découvrit un escalier qui le conduisit à un souterrain, dans lequel étoient quarante grands vases remplis d'or. De ce moment il sentit qu'il étoit riche, mais qu'il falloit ménager avec prudence la découverte qu'il venoit de faire. Si je l'annonce, dit-il, le propriétaire du champ assurera qu'il ne m'a pas cédé ce trésor, & le réclamera : le Pacha & le Cadi voudront avoir leur part de l'or ; & à peine me laissera-t-on la pierre & les vases vuides. Il faut que j'en garde le secret jusqu'à ce que je puisse, pendant la nuit, & petit à petit, vuider le trésor, & le transporter dans ma propre maison. Mais, ajoutoit-il en lui-même, ma femme est indiscrete & bavarde ; si je lui parle, tout le monde le saura. Il résolut donc de se taire. Ce-

pendant la femme voyoit son mari occupé de quelque chose qu'elle ignoroit ; elle s'appercevoit qu'il se levoit toutes les nuits, sortoit de la maison, en fermoit la porte sans bruit, & rentroit avant le jour. Elle persécuta son époux pour savoir son secret. A la fin le mari impatienté, & voulant éprouver la discrétion de sa femme : » Depuis quelques jours, lui » dit-il, il m'arrive quelque chose d'assez » extraordinaire ; vous pouvez-vous ap- » percevoir que toutes les nuits je suis » obligé de me lever : eh bien, c'est pour » aller pondre ! Qu'appellez vous pondre ! » dit la femme étonnée : Oui, pondre, » répliqua le mari, pondre un œuf ou » deux ». (Effectivement comme c'étoit dans le poulaillier qu'il cachoit son trésor, il en rapportoit, toutes les nuits, les œufs frais qu'il trouvoit) » Mais, ajouta le » prétendu pondeur, je vous prie de ne » pas aller révéler mon secret. Ne crai- » gnez rien, lui dit la femme, je fais » me taire : après tout, je trouve cette » habitude-là fort étrange, mais elle n'est » pas mauvaise, car cela fournit toujours » au ménage ; & il vaut mieux, sans

« doute, pondre de bons œufs que rien
« qui vaille ».

Cependant la femme babillarde ne se tut pas long-temps. Elle en parla aux voisines ; celles-ci aux voisins : ainsi la nouvelle courut bientôt les champs. Le mari comprit alors combien son véritable secret auroit couru de risques s'il l'avoit confié à sa femme. Il conduisit ses affaires avec mystère, & se trouva riche sans qu'on sût comment il l'étoit devenu.

*Le Sultan amoureux & trompé, deuxième
Conte Turc.*

Un Sultan avoit une favorite, qu'il aimoit à l'excès, & qu'il combloit de présents & de bienfaits ; cependant elle le trompoit, & favorisoit, en secret, un simple particulier, jeune & aimable. Celui-ci profitoit de sa bonne fortune avec crainte, car le Sultan étoit jaloux & cruel. Le galant ne pouvoit quelquefois s'empêcher de penser que s'il étoit surpris, il seroit perdu ; & il faisoit part de ses alarmes à la Sultane, quand tout-à-coup on

vint les avertir que le Grand-Seigneur arrivoit. Le (*Chelebi*), c'est-à-dire, le jeune galant, pâlit d'effroi : » Ne craignez rien, » lui dit la belle, je suis sûre de mon » pouvoir sur l'esprit du Souverain, & » vous en allez voir la preuve : enfermez- » vous dans ce grand coffre ». L'amant y entre, & le Sultan paroît. « Que faisiez- » vous donc, dit-il à sa favorite, & pour- » quoi m'a-t-on fait attendre si long- » temps à votre porte? Vraiment, dit en » riant la fine & maligne Sultane, ce que » je faisois, Seigneur, je vais vous le » dire : je m'entretenois avec un jeune » & charmant *Chelebi*, qui vient m'a- » muser pendant le temps que votre Hau- » tessé se donne aux soins de son Empire. » Dès que je vous ai entendu arriver, je » l'ai fait entrer dans ce coffre où il est » encore. Qu'entends-je ! s'écria le Sul- » tan. Ah ! malheureuse, tu as commis » ce crime, & tu oses me le dire? Que » l'on ouvre ce coffre, ou qu'on le brise; » & que celui qui y est renfermé soit » brûlé à petit feu ».

On juge bien que le pauvre *Chelebi* mouroit de peur. Cependant la Sultane,

sans se déconcerter , se mettant à rire à gorge déployée : » En vérité, Seigneur, » dit-elle au Sultan , croyez-vous que si » j'étois coupable, je vous l'avouerois » aussi franchement & avec autant de » liberté d'esprit? Allez , allez , mon » cher Sultan, vous avez beau être jaloux , méchant & maussade , vous ne » pouvez m'allarmer, ni vous faire haïr » de moi α.

Le Grand Turc, convaincu, encore plus par le ton que par les paroles de sa favorite, l'embrassa, & lui demanda pardon, qu'il obtint avec peine. Sa grace fut scellée par mille caresses qu'elle prodigua d'abord au Monarque, & ensuite au Favori.

*Le Pacha veuf consolé, troisième
Conte Turc.*

Un riche & puissant Pacha, qui commençoit déjà à être vieux, venoit de perdre une esclave favorite qu'il avoit achetée fort jeune, & dont il étoit devenu si amoureux, qu'il l'avoit élevée à la dignité

de son unique épouse; & avoit vécu avec elle sur ce pied-là pendant douze ans. Lorsqu'elle mourut, elle n'avoit guères plus de 25 ans; le Pacha, au contraire, en avoit plus de 50. Il n'avoit de consolation que de parler de sa défunte épouse avec le chef de ses Eunuques. Mon cher *Affouf*, lui disoit-il, tu sais combien j'ai lieu de regretter ma chère *Ruspia*! Tu fais qu'il n'y a jamais eu dans le monde une plus belle femme : je l'avois achetée un million d'aspres * : elle n'avoit que 13 ans; mais elle étoit formée pour son âge : j'en avois plus de 40, & il y en avoit plus de 20 que je cherchois une femme qui m'aimât véritablement & qui me fût fidelle. Cependant, lorsque je formois ces inutiles projets, j'étois encore jeune, & j'avois tout ce qu'il faut pour plaire. La seule *Ruspia* a satisfait mon cœur & tranquillisé mon esprit.

* Les aspres sont une assez petite monnoie de Turquie; cependant un million de cette monnoie forme une somme considérable.

Comme j'étois accoutumé à me garantir des pièges de mes autres femmes, mon férail étoit monté avec une régularité extrême, & je prenois les plus grandes précautions ; je les ai même continuées depuis que j'ai épousé *Ruspia* ; quoique je fusse parfaitement sûr de sa fidélité, je n'ai point cessé de faire monter, à la porte de mon harem, une garde exacte : des Janissaires étoient toujours au-dehors ; des Eunuques armés en-dedans & au bas des escaliers, empêchoient que personne ne pénétrât dans les appartemens ; toi-même, tu n'épargnois ni soins ni veilles ; mais que toutes ces mesures étoient superflues ! Ma chère Sultane n'étoit occupée que de l'amour qu'elle avoit pour moi, de ses devoirs & du Ciel ; je lui laissois pratiquer sa religion naturelle, parce qu'elle est plus propre que la nôtre à contenir les femmes dans leur devoir, par la supériorité de ses motifs. J'éprouvois que ses principes étoient tels que je pouvois le désirer : elle avoit même soin de m'avertir des heures de la prière Mahométane, afin de m'obliger à les pratiquer en dévot Musulman ; elle m'y envoyoit à midi,

à minuit, au lever & au couchant du soleil. Afin de ne me pas perdre de vue, elle assistoit, dans une tribune grillée, aux audiences que je donnois aux particuliers, & écoutoit les jugemens que je rendois. Quand les nuits étoient belles, elle m'engageoit à m'aller promener avec elle dans mes jardins; & il y a peu de bosquets qui n'aient été témoins de nos plaisirs. Enfin, mon cher *Affouf*, tu fais qu'elle exerçoit toujours la charité envers les vieux Derviches & les vieilles femmes; & qu'il y en avoit toujours quelques-uns qu'elle se chargeoit de traiter dans leurs maladies. Elle étoit si modeste, qu'elle ne se paroît presque jamais de bijoux, de pierreries, & d'étoffes précieuses: si elle les acceptoit, ce n'étoit, me disoit-elle, que pour faire gagner leur vie à quelques honnêtes Juives qui font commerce de ces marchandises dans les sérails de ce pays-ci... Ah! puis-je trop regretter une femme si charmante & si respectable!.... Non, après l'avoir perdue, je ne veux plus rien aimer..... *Affouf*, mon cher *Affouf*, rends-moi le service de me plonger ton poignard dans le sein.

Affouf fut véritablement touché du désespoir où il voyoit son maître. Les larmes lui vinrent aux yeux. Ah ! Seigneur, lui dit-il, que vous me faites pitié ; vous êtes encore plus à plaindre que vous ne croyez l'être. . . . Sans doute, s'écria douloureusement le Pacha désolé. — Cependant, poursuivit *Affouf*, je pourrois, avec un mot, apaiser vos regrets, & tarir la source de vos larmes. — Comment ? — Mais voulez-vous me jurer par notre Saint-Propphète, par le Dieu tout-puissant, par tout ce que vous reconnoissez de plus sacré, de ne point me punir, & de ne point me savoir mauvais gré des secrets que je vais vous révéler. — Je le jure. — Eh bien ! Seigneur, apprenez-donc que cette femme que vous regrettez tant, & que vous aimiez depuis douze ans, vous a trompé pendant tout ce temps ; & , puisqu'il faut vous avouer tout, apprenez enfin que j'étois son complice. Quand vous l'achetâtes, on vous la fit payer une somme immense : elle ne la valoit pas ; on vous fit accroire qu'elle étoit Géorgienne : elle ne l'étoit pas ; c'étoit la nièce du Juif qui

vous la vendit ; sa femme avoit pris soin de son éducation , & lui avoit appris de bonne-heure l'art dangereux de plaire , de séduire & de tromper. Vous croyez que son teint & sa peau étoient de la plus grande blancheur , ses cheveux & ses sourcils de la couleur la plus agréable : rien de tout cela ; elle ne devoit qu'à l'art ces fausses apparences de beauté , qu'elle entretenoit en faisant tous les jours une toilette , à laquelle elle ne vouloit pas vous laisser assister , sous prétexte de modestie. Vous aviez beau faire monter la garde au pied de votre escalier & à la porte de votre *harem* ; on vous trompoit dans votre appartement : moi-même , que vous preniez pour le plus fidèle de tous les *Kislar*s (Eunuques noirs) , je vous trompois aussi : j'avois déjà passé trop de temps dans les sérails , pour n'avoir pas éprouvé qu'il est inutile de garder les femmes , & que c'est en vain qu'on s'efforce de les rendre fidelles. Dans ma jeunesse , je m'étois imaginé qu'on pouvoit les empêcher de trahir leurs époux ; mais quand j'ai voulu m'opposer à ce

torrent, l'on m'a joué de si cruels tours, l'on s'est si bien moqué de moi, que j'ai pris mon parti de m'accommoder avec les femmes, au lieu de les tourmenter ; je leur ai donné des conseils, au lieu de leur faire des reprimandes ; & je suis devenu leur meilleur ami. Indépendamment de beaucoup de tranquillité, j'ai retiré beaucoup de profit de cette conduite ; ces présens, ces bijoux, ces pierreries, ces riches étoffes, dont votre femme ne faisoit aucun usage, sous prétexte de modestie, n'étoient pas perdus pour tout le monde ; j'en retenois une partie pour le prix de mes complaisances : quelques jeunes gens aimables partageoient le reste avec les femmes Juives qui vous les vendoient. Si elle vous faisoit faire si exactement vos quatre prières par jour & par nuit, c'est parce que c'étoit autant de temps de gagné, qu'elle savoit bien mettre à profit, aussi-bien que celui que vous passiez au divan, & celui qu'elle vous faisoit accroire qu'elle employoit à ses dévotions particulières. Les vieux Dervi-

ches & les vieilles femmes dont vous croyiez qu'elle prenoit soin, étoient des jeunes gens ainsi déguifés pour lui plaire. Enfin, si elle se promenoit avec vous dans les bosquets les plus reculés de vos vastes jardins, c'étoit afin qu'on s'accoutumât à l'y voir se promener seule quand vous n'y étiez pas.

Un jour, entre autres, elle se servit d'une singulière ruse pour introduire dans votre maison un jeune Grec, qui étoit devenu amoureux d'elle sur le récit qu'on lui avoit fait de ses charmes. Il avoit chargé une Juive de sa déclaration : celle-ci vint trouver votre Sultane tandis que vous étiez au divan, & lui parla du jeune homme. *Ruspia*, qui ne la connoissoit pas encore assez pour se fier entièrement à elle, la rebuta d'abord avec assez de fierté. La Juive fut déconcertée; mais ma maîtresse prenant bientôt un ton plus doux : » Je ne veux pas » vous perdre, lui dit-elle, & vous seriez » perdue si mon époux savoit que vous » êtes venue ici me faire de pareilles » propositions : retournez vers celui qui

» vous a envoyée, & dites-lui comment
» vous avez été reçue. *Affouf*, me dit-
» elle alors en m'appellant & m'adressant
» la parole, conduisez cette femme
» par ce chemin secret que vous con-
» noissez ». Je compris ce que cela vou-
loit dire, & je reconduisis la Juive, en
la faisant passer par un souterrain qui, de
ma chambre, passoit par-dessous les murs
de votre jardin, & donnoit dans la
campagne. La Juive étoit tremblante;
mais se voyant tirée d'affaire, elle com-
prit que c'étoit par-là que l'amant devoit
passer pour parvenir au comble de ses
desirs. Elle l'instruisit de tout ce qui lui
étoit arrivé; & le jeune homme, ar-
dent & intelligent, profita de l'instruc-
tion.

Le Pacha ayant entendu ce récit,
tomba d'abord dans une profonde rêve-
rie : il passa ensuite de l'étonnement à la
colère, & voulut faire massacrer son
Kislar Aga. Mais revenu à lui, sentant
qu'il étoit lié par son serment, & qu'après
tout on lui avoit rendu service en cal-
mant le désespoir que lui causoit la mort

d'une infidelle, il prit le parti de pardonner à *Affouf*, & de lui donner la liberté, en lui recommandant de ne jamais reparoître devant lui ; & il comprit qu'il faut s'attendre à être trompé quand on est vieux, amoureux, & Pacha.



ERRATA pour le Volume précédent.

PA G E 61 , au lieu de ce qu'on lit au sujet de M. de Sainte-Palaye , depuis la quatorzième ligne jusqu'à la vingt-deuxième , il faut lire :

M. de Sainte-Palaye a fait , de cette coutume , l'objet d'observations intéressantes , dans ses Mémoires sur la Chevalerie , auxquels cet Académicien , aussi aimable que savant , se propose de donner bien-tôt un Supplément.

Page 215. Il y a une erreur depuis la onzième ligne jusqu'à la dix-neuvième , au sujet du célèbre Malherbe. Nous avons été trompés par l'Auteur de la dernière édition des *Lettres d'Héloïse & d'Abeilard* , traduites en François par le Comte de Buffy-Rabutin , qui dit que le célèbre Poète Malherbe a loué ces Lettres dans sa Grammaire Française. Ce fait regarde un M. Malherbe beaucoup plus moderne que l'illustre Poète de ce nom , qui étoit mort près de soixante ans avant la première édition de la Traduction du Comte de Buffy.

TABLE du premier Volume de Janvier.

SUITE des Romans relatifs à l'Histoire
de France. *Page* 5

Notes historiques sur le Roman de Hugues- Capet.	48
Romans François d'amour & de toute autre Classe , rangés par ordre alphabétique.	71
Abbassai , Histoire Orientale.	73
L'Abbaye , ou le Château de Barfort.	98
L'Abbé en belle humeur , Nouvelle galante.	100
L'Abbé à sa toilette.	103
Les Aventures d' Abdalla , fils d' Hanif , &c.	104
Abdéker , ou le Médecin Arabe.	193
Histoire des Amours d' Abeilard & d' Héloïse.	194
Portrait d' Abeilard en Vers.	218
Vers tirés d' une Epître d' Héloïse à Abeilard.	220
Extrait des Lettres de Bélise à Cléante.	227

TABLE du second Volume de Janvier.

H ISTOIRE des Factions des Zégris & des Abencerrages. <i>Page</i> 7	
Emily , ou Histoire d' une Fille naturelle.	82

Extrait de l'Histoire des Amours de Cosroës, ou Kosrou, Roi de Perse, & de la belle Chiria.	142
Suite des Contes Turcs, ou de l'Histoire de la Sultane de Perse, & des quarante Visirs.	196
Le Mari pondeur, premier Conte Turc.	197
Le Sultan amoureux & trompé, deuxième Conte Turc.	199
Le Pacha veuf consolé, troisième Conte Turc.	203

A P P R O B A T I O N.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois de Janvier de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écaris, joue le principal rôle.
A Paris, ce 14 Janvier 1778.

AMEILHON.



200887

Author

B582u.
B582u.

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 41-42.

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

